



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



UNS. 104 H. 26





B. G. Gaudin ::

079

ŒUVRES

C O M P L E T E S

DE M. DE CHEVRIER.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311

LE
COLPORTEUR,
HISTOIRE MORALE
ET CRITIQUE;

PAR
M. DE CHEVRIER.

*Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité..
Des femmes d'un caprice & d'une fausseté..
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes,
Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes,
Des réputations on ne fait pas pourquoi,
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi....*

GRESSET, Com. du Méche

TOME PREMIER.



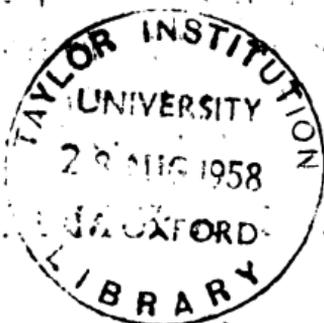
A LONDRES,
Chez l'éternel JEAN NOURSE.

L'An de la Vérité 1774.

STANDARD

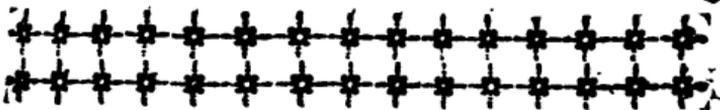
EVOLUTION

J. S. H. ...



... ..

... ..



É P I T R E

D É D I C A T O I R E

A

MONSIEUR *Parisot*, ci-devant capucin de la province de Lorraine, sous le nom de *pere Norbert*, transfuge de l'ordre séraphique, retiré en Hollande, à Londres, à Berlin & à Brunswick, sous la qualification de *Peters Parisot*, muni depuis d'un bref que le pape régnant lui a adressé avec permission d'être homme de bien & honnête ecclésiastique, sous le sobriquet de l'abbé *Curel*, & enfin aujourd'hui auteur à la suite de la ville de Lisbonne, sous le titre de monsieur l'abbé *Platel*.

A 3

Mon RÉVÉREND PÈRE, ou Monsieur ;
tout comme il vous plaira,

SOuffrez qu'avant que je vous présente l'histoire de votre vie, à laquelle je travaille, je prenne la liberté de vous dédier le *Colporteur*, ouvrage dans lequel j'ai cru vous servir, en rendant justice aux jésuites qui vous méprisent autant que vous les avez dénigrés dans votre livre des *Rits Malabares*, production gothique que je vous conseille de mettre en françois, si vous parvenez, à 65 ans, à l'apprendre à Lisbonne. Que vous êtes heureux d'avoir touché l'ame sensible de Clément XIII. Rentré dans le giron de l'église que vous avez quittée, parce qu'il y a des temps où le corps rebelle se livre aux plaisirs que la religion interdit aux célibataires par état, vous vivez au-

DÉDICATOIRE: 7

jourd'hui dans un royaume catholique, où il n'y a plus de jésuites qui pourrout critiquer vos sublimes écrits, ni prêcher contre votre apostasie que vous avez assez mal palliée aux yeux de la cour de Rome; car n'en déplaît à votre supplique, quand vous faisiez des tapis à *Vinsford*, vous n'étiez point l'apôtre du duc de Cumberland, qui vous payoit pour travailler à sa manufacture, & non pour lui prouver l'infailibilité du pontife Romain; & quoi que vous en disiez, vous n'étiez point à Brunswick pour y établir les dogmes de la foi catholique que vos sermons d'ailleurs n'auroient pas accréditée, parce qu'on ne parle guere avec succès d'une religion dans laquelle on ne vit plus.

Poursuivez en Portugal le cours de votre vie mémorable, il ne

8 ÉPITRE DÉDICATOIRE.

manque plus à votre gloire apostolique, que de conduire le pere *Malagrida* au supplice, d'engager par vos saintes exhortations tous les honnêtes Juifs de Lisbonne à se familiariser avec le jambon, & de finir par aller remplir en Corse la place de grand aumônier du chef des mécontents.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime que vos mœurs & vos ouvrages méritent,

Mon révérend pere, ou Monsieur, tout comme il vous plaira,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

L'Auteur du COLPORTEUR.



AVERTISSEMENT

D E

L' A U T E U R.

Orsque je publiai en 1753
L *les mémoires d'une hon-*
nête femme, je prévins
que ce roman seroit le dernier qui
sortiroit de ma plume, & je comp-
tois tenir ma parole, d'autant plus
aisément que mes occupations,
partagées entre l'histoire & le
genre dramatique, prenoient tout
mon temps. Eloigné depuis qua-
tre ans de ma patrie, & entraîné
dans des pays où le goût de la
politique m'avoit attaché, j'ai

10 AVERTISSEMENT

*essuyé les maneges de la cabale ,
les bassesses de l'envie & les dés-
agrémens de l'autorité surprise.
Ces tracasseries m'ont rendu à
moi-même , & j'ai jugé que le
métier de politique ne convenoit
qu'à un négociateur , & qu'un
particulier avoit toujours mau-
vaise grace de défendre ou d'atta-
quer les rois qui le méprisent ou
qui l'ignorent.*

*Libre aujourd'hui du joug &
des entraves que je m'étois im-
posés , je ne me mêle plus des que-
relles des rois , mais toujours ci-
toyen je ferai des vœux pour ma
patrie ; & parlant en homme qui
vit dans une république libre &
un état neutre , & qui peut s'ex-
primer tout haut , parce qu'il
n'est plus obligé d'adopter la fa-
çon de penser du gouvernement
dans lequel il écrivoit , je dirai*

que le prince qui résiste depuis cinq ans à la France, à l'Autriche, à la Russie, à la Suede, à la Saxe & à l'Empire, réunis contre lui, est le héros du siècle, & que ce grand roi mettra le sceau à sa gloire immortelle, s'il parvient à terminer cette campagne par éviter une bataille, ou par la gagner. Tandis que, tranquille dans mon cabinet, je demanderai au ciel la paix dont toutes les puissances ont besoin, je m'appliquerai à déclarer une guerre ouverte aux vives, aux ridicules & aux mauvais ouvrages, en observant de ne parler des mœurs que de ceux qui sont connus pour n'en avoir plus.

L'ouvrage que je soumetts à l'examen du public, est écrit avec une vérité hardie, que les auteurs devoient toujours employer,

12 AVERTISSEMENT

*quand ils démasquent les fots ou
les méchants :*

Bien fou qui là dessus contrain-
droit ses desirs ,
Les fots sont ici bas pour nos
menus plaisirs.

*J'ai nommé beaucoup de monde
dans le Colporteur , & j'ai suivi
en cela l'exemple des satiriques
Romains & François. Si je n'ai
pas leurs talents , je les vauz
au moins par mon attachement à
la vérité , & par mon amour pour
la vertu. Mais j'ai eu le soin hon-
nête de ne désigner en mal que des
personnes affichées par leur mau-
vaise conduite , ou par l'avilif-
sment de leur état : ceux dont
les noms exigent des ménage-
ments , y portent des titres mas-
qués. Mais si je suis parvenu à*

Les peindre d'après nature, le public les reconnoitra, & me lavant alors de l'application, je dirai au lecteur ce que disoit Phedre à CEnone:

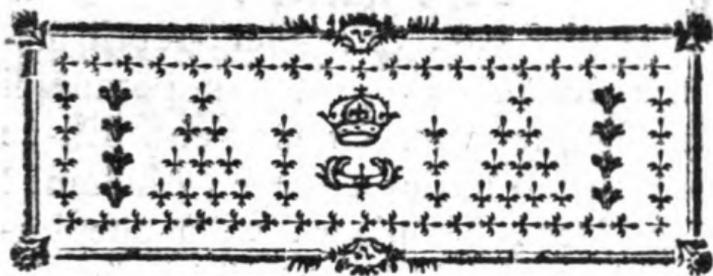
- - c'est toi qui l'a nommé.

D'ailleurs la religion, les souverains & les dépositaires sacrés de leur autorité, sont respectés dans mon livre. Ce procédé dont je ne m'écarterai jamais, fait mon apologie; reste à savoir si cet ouvrage est bon. Ce n'est pas à moi à décider la question. Est-il mauvais? Si j'avois la sottise de le dire, on me répondroit, avec raison, pourquoi t'avises-tu d'écrire? C'est donc au public impartial à prononcer sur ce roman, qui l'est d'autant moins que tous les faits qu'il renferme, sont exac-

74 AVERTISSEMENT.

tement vrais ; qu'on le trouve bon ou mauvais, je fais à quoi m'en tenir, & quoi que le lecteur puisse en penser, je n'aurai peut-être pas plus de foi à ses éloges qu'à sa critique.





LE COLPORTEUR,

HISTOIRE MORALE

ET

CRITIQUE.

H! c'est vous, Chevalier, dit la marquise de *Sarmé*, en voyant entrer un de ces merveilleux qui ont l'agréable talent de tromper, de ruiner & de déshonorer toutes les femmes. Vous êtes aujourd'hui d'un *brillant*, d'un *lumineux*, d'une *santé*... En vérité plus je vous considère, & plus j'ai envie de parier que vous n'avez plus de *petite maison*. Eh, d'où vient ce propos, Marquise! j'ai toujours la même; celle que vous trouviez autrefois si *délicieuse*.

Parlez plus bas, Chevalier, reprit madame de *Sarmé*, je serois perdue si mes femmes vous entendoient. Est-ce que vous en auriez changé, Madamé? Poursuivez, Monsieur, voilà une impertinence aussi-bien conditionnée.... Ah! point d'humeur, Marquise, ou je me retire. Oh! retirez-vous, Chevalier, retirez-vous, ma toilette n'en fera pas plus folitaire, & le petit abbé que j'attends, m'amusera du moins sans me faire rougir.

Ah ma foi, dit le chevalier, si l'abbé vient, je lui cede le pas par respect pour son caractère. Vous êtes fou avec votre caractère, reprit la marquise, l'abbé n'en a point. Je vous demande pardon, Madame, poursuivit le chevalier, il en a un assurément, & un de ces caractères avec lesquels on vole à la fortune en obligeant beaucoup d'honnêtes gens. Je ne vous entends point, répliqua madame de *Sarmé*. Ce que je dis est pourtant très-clair, & votre petit abbé a le talent respectable de faire des mariages de l'instant, qui lui valent beaucoup d'argent & de considération. Quoi! s'écria la marquise, l'abbé seroit un... ah cela n'est pas possible. Oh très-possible, Madame,

Madame,

Madame, & puisque vous voulez que je vous parle vrai, je vous dirai à l'oreille que je ne dois qu'à ses soins l'honneur de vous avoir été quelque chose.... Ah le petit mauffade, dit madame de *Sarmé*, je ne veux le voir de mes jours; mais en effet, continua-t-elle, je me rappelle qu'avant que vous viassiez chez moi, cet abbé me parloit de vous avec enthousiasme, m'entretenoit des bonnes fortunes que vous aviez, & finissoit toujours par louer votre taille. Le voilà bien, Madame, reprit le chevalier, jamais il ne me parloit de vous, qu'il ne me fit entendre que vous me voyiez avec plaisir, & que vous détestiez, du meilleur de votre cœur, toutes les femmes qui me vouloient du bien. Ah convenez donc, répondit madame de *Sarmé*, que cet abbé est un effronté personnage dont il faut se débarrasser. S'il avoit su lire, répliqua le chevalier, j'en aurois fait un honnête curé de campagne, qui se feroit engraisé en nettoyant l'ame de mes paysans; mais cela ne fait que négocier une intrigue, manger, s'enivrer & dormir. En ce cas, reprit la marquise, faisons-en un chanoine d'une petite ville de province, où il

pourra végéter à son aise. C'est mon projet, Madame, repartit le chevalier; les services qu'il m'a rendus auprès de vous m'engagent à lui faire un fort, & puisque vous vous intéressez encore à lui, sa fortune est faite. J'en accepte l'augure, dit madame de Sarmé, pourvu qu'il ne paroisse jamais à mes yeux. Hola Justine, si ce petit abbé vient, congédiez-le. En ferai-je autant de votre colporteur, répondit la femme de chambre? Où donc est-il, demanda la marquise? dans votre bibliothèque, reprit Justine: eh, faites l'entrer sur le champ. La femme de chambre fut à peine sortie que le chevalier voulut se lever; la marquise le fixa tendrement, il demeura, & monsieur Brochure, le colporteur le mieux fourni & le plus scandaleux du royaume, entra.

Des lecteurs impatients me demanderont peut-être quelle étoit la marquise de Sarmé: je leur répondrai que c'étoit une de ces femmes qui ne pouvant plus compter sur leurs appas altérés par le temps & par les plaisirs, se font un mérite de leur fortune, & qu'elles réparent avec leur argent les désordres des années. La marquise joi-

gnoit à cette générosité nécessaire un goût affecté pour tous les ouvrages nouveaux : aimant sur-tout à protéger les gens de lettres , sa maison leur étoit ouverte dans tous les temps , & jamais on ne prit chez monsieur de la Popelinière (a) autant d'indigestions qu'à la table de madame de Sarmé. Il est vrai que ses convives étoient de toutes les especes , & quand elle ne pouvoit avoir d'auteurs ni de comédiens du premier ordre, elle prenoit des écrivassiers & des histrions ; & si Diderot & Carlin lui manquoient , elle vouloit bien se borner à des Paliffot & à des Marignan (b) : cette mauvaise compagnie en éloignoit la bonne , & la marquise ne voyant plus que des parasites & des escrocs qui avoient besoin d'elle , devint précieuse par orgueil , & méchante par nécessité.

Je pourrois étendre ce portrait, mais

(a) Fameux fermier-général , dont la maison est appelée la Ménagerie.

(b) Mauvais sujet , & plus mauvais arlequin ; il a le talent de surprendre des applaudissements de ceux qui n'ont jamais vu l'arlequin de Paris. Au demeurant il a été chassé de Lyon pour un cas grave , & de Paris , parce qu'on n'y aime que le bon , & qu'on n'y supporte que la médiocrité.

cette femme qui ne fait plus dissimuler , va se peindre elle-même dans cette production : ne suspendons point la marche de l'histoire , & suivons monsieur Brochure qui entre dans le cabinet de toilette de madame de Sarmé.

Qu'avez-vous-là , Monsieur , lui dit la marquise ? n'est-ce pas une feuille de Fréron ? Je ne négocie plus avec lui , reprit le colporteur , depuis que monsieur de Voltaire s'est avisé d'en faire le funeste héros de l'*Ecoffaise* : d'ailleurs j'ai à me plaindre de ses procédés ; il y a quelques mois que voulant porter le deuil du duc de Bourgogne, il me demanda un habit noir que je lui prêtai , & qu'il a oublié de me rendre. Ces actions ne se faisant point entre gens du métier j'ai rompu avec lui , & les personnes honnêtes commencent à m'estimer. Quelle est donc la feuille que vous tenez , reprit la marquise ? C'est , repartit Brochure , un arrêt du parlement Y pensez-vous , répondit madame de Sarmé , de me présenter de pareils écrits ? & voulez-vous que j'aie à parler le langage du barreau ? Je veux , dit le colporteur , que madame s'amuse ; & l'arrêt que j'ai l'honneur de lui présenter , remplira

parfaitement mon objet. Eh bien ; Brochure , que dit donc ton arrêt , s'écria le chevalier ? Il dit , répliqua le colporteur , qu'avec de la patience on vient à bout de tout. Ecoutez & louez la sagesse de nos magistrats.

Il y a , continua Brochure d'un ton pompeux , des rois sur la terre ; le ciel veut qu'on regarde leur personne comme sacrée : cependant il s'est trouvé en France , en Portugal & ailleurs , des scélérats qui ont attenté sur les jours de leurs souverains ; & lorsque ces exécrables régicides ont été sommés de déclarer où ils avoient puisé cet horrible dessein , ils ont cité *Escobar* , *Lessius* , *Bellarmin* , & trente autres *inigistes* , dans les ouvrages desquels on a trouvé ce poison distillé méthodiquement. Le parlement qui aime ses rois , & qui ne veut pas qu'on les massacre *par exprès commandement du révérend pere général* , vient de porter un coup décisif , en défendant aux inigistes du royaume de se qualifier du titre de *jésuites* , parce que *Jesus* , loin d'ordonner à ses disciples de tuer les princes de la terre , veut qu'ils leur obéissent comme à lui-même ; & des boutiques d'arsenic & d'opium ne devant

point être connues dans un état policé, on a défendu aux peres inigistes de prendre des apprentifs qui ne deviendroient que trop tôt maîtres dans cette science meurtriere. Je vous entends, monsieur Brochure, dit le chevalier; il n'y a plus de descendants du héros de Pampelune (a), & l'arrêt que vous apportez en prononce la destruction. A peu de choses près, répondit le colporteur, on laisse vivre ceux qui existent : mais comme leur *société* est une mere trop féconde, on vient de la mettre dans le cas de ne plus faire d'enfants. Parbleu, reprit le chevalier, le parlement qui se mêle de tout, devoit bien exercer une pareille autorité sur nos filles de spectacles; nos comédies & nos opéra ne seroient plus interrompus par les accouchements fréquents de ces nymphes poulinieres. Voilà bien mon étourdi, repartit la marquise; il vient ici nous parler d'actrices, tandis qu'il est ques-

(a) Tout le monde fait que dom Inigo de Guipuscoa, étant au siege de Pampelune, fut légèrement blessé, se crut mort, & fonda, parce qu'il avoit peur, l'ordre des Inigistes qui, plus courageux que leur timide instituteur, sont accoutumés à faire trembler les rois & les peuples.

tion des révérends peres inigistes , avec qui l'on fait que ces filles n'ont aucun rapport direct. Ah ! j'ai mes raisons , Madame , répondit le chevalier , pour souhaiter que le parlement sévissè un peu contre la fécondité irréguliere de ces créatures , & je ne m'accoutume point à être pere cinq ou six fois l'année ; d'ailleurs je suis Turc , on ne peut pas moins , & vous devez me connoître assez pour Oh , point de mauvaise plaisanterie , je vous prie ; monsieur Brochure croiroit d'après ce propos indécant Non , Madame , dit le colporteur en interrompant bénignement la marquise , je ne crois rien , & vois encore moins ; il faut de la discrétion dans notre profession , & si nous venions à en manquer , nous serions ruinés ; nous sommes tous les jours témoins de tant d'événements singuliers , que nous passerions pour les organes de la médifance & du scandale , si nous nous avions jamais de les dévoiler. Ce qu'il vous dit là est exactement vrai , Marquise , repartit le chevalier , & vous lui donneriez dix louis qu'il ne vous sonneroit mot de ce qu'il a pu voir dans sa tournée de ce matin. Ah ! dix louis ,

Monfieur , feroient bien fédulfants ; les temps font d'ailleurs fi mauvais , que pour une pareille fomme on ne pourroit guere s'empêcher de déshonorer cinq à fix cents perfonnes. Oh par ma foi , s'écria la marquife , vous n'en ferez pas dédit , monfieur Brochure ; voilà dix louis bien comptés dans ce rouleau d'écus , prenez - les , & faites-moi l'hiftoire fcandaleufe de votre journée. Parlerai-je de madame , dit malignement le colporteur ? Ah ! miféricorde , repartit le chevalier ; monfieur Brochure fait auffi des épigrammes. M. Brochure , répondit madame de Sarmé , eft un impertinent. Pardon , Madame , reprit le colporteur , je croyois , que vous m'aviez payé pour ne rien omettre ; mais mon projet n'étant point de vous déplaire , je vais me rabattre fur la cour & la ville , ce font là des champs où la chronique médifante peut moisfonner à loisir.

Allons , perruque , dit le chevalier , affieds - toi fur ce tabouret , & commence.

Je débiterai , répondit Brochure , par un aveu dont j'efpere que vous ne me faurez pas mauvais gré ; je ne fuis point
Colporteur ,

Colporteur , & cette médaille que vous me voyez n'est qu'un passe-port que la police me donne pour aller , en portant des livres sous le manteau , épier les anecdotes scandaleuses , & les aventures galantes dont je compose le soir un petit *memoria* que je porte au bureau.

Ce métier est-il bien bon , demanda madame de Sarmé ? La police , répartit Brochure , me fournit gratis tous les livres que je vends ; & comme je ne partage avec personne , le débit seul est à moi. Avant d'en venir à vos histoires , reprit la marquise , voyons un peu tous les livres qui sont dans ce sac. Madame de Sarmé & le chevalier saisirent avidement toutes les brochures qui étoient dans le paquet du Colporteur. Les œuvres du marquis de *Caraccioli* tomberent d'abord sous la main du chevalier , chacun étendit les bras , & bâilla ; Brochure lui-même s'endormit en disant que *l'univers énigmatique* , & *la grandeur d'ame* , étoient deux productions excellentes ; mais on ne crut point à ses éloges intéressés : & la marquise , appréciant le mérite de l'auteur Italien , jugea que tous les ouvrages de ce moderne Scuderi n'étoient qu'une

froide rapsodie , & une compilation sèche & décousue de quantité de bons livres qu'il avoit gâtés en les découplant mal-adroitement. Toutes les bonnes choses qui passaient par la plume de cet écrivain , perdoient leur mérite réel , telle qu'une eau claire sortant de sa source perd sa pureté en passant par la fange. Qu'importe , le titre fastueux de *marquis* , la qualité pompeuse de *colonel* , & le ton imposant d'un éditeur Liégeois avoient séduit le public imbecille , & le libraire *Bassompierre* avoit déjà assuré la dot de deux de ses filles sur le produit des ouvrages admirables de monsieur le marquis de Caraccioli , tandis que le premier éditeur de dom Quichote est mort à l'hôpital. Bizarrie singulière qui n'annonce que trop la corruption du bon goût , & la décadence des lettres.

La marquise , revenue de son assoupissement , ouvrit un recueil de 72 journaux qui paroissent tous les mois pour la honte de la raison , l'ennui des lecteurs , & la ruine des libraires. Le *journal de Trévoux* qu'elle parcourut , lui parut écrit passablement ; mais elle trouva mauvais que l'auteur s'érigent

indécemment en inquisiteur , prît les maximes de la saine philosophie pour des impiétés , & dénoncât à la justice tous les écrivains qui avoient plus de réputation que lui. Montesquieu , Voltaire , Diderot , & tous les encyclopédistes sont les victimes journalières que l'écrivain de Trévoux immole à sa sainte fureur. Colorant ses injures sous le nom de zèle , & s'enveloppant dans le manteau de la religion , il croit qu'il lui est permis de n'écouter que sa passion , & de jouer pour dix écus par mois le rôle de délateur , personnage peu digne d'un prêtre , & moins encore d'un esprit politique , qui se tairoit , s'il réfléchissoit que ces philosophes qu'il attaque , n'ayant connu ni *Jean Châtel* , ni le duc *Daveiro* , pourroient faire repentir la société de Jesus , des persécutions qu'il leur suscite depuis près de sept ans.

La marquise allant plus avant , ouvrit une brochure foporative , connue sous le titre de *journal du commerce*.

L'ex-avocat qui rédige cette production glacée , dit que son ouvrage est bon ; il le croit même. Qu'en conclure ? que monsieur *Accarias de Serionne* ,

bourgeois de Gap en Dauphiné , dit & croit une absurdité. Mais je suis pensionnaire d'une cour éclairée , répondra sûrement l'avocat *Apraxin* (a). Eh parbleu , lui dira-t-on , de telles faveurs arrachées à la pitié par l'importunité ne prouvent pas le mérite ; *Chapelain* & *Pradon* , avilis avec raison , étoient pensionnés par Louis XIV. La comparaison de ces deux auteurs , tout médiocres qu'ils sont , honore monsieur Accarias , qui n'est assurément pas en état de faire la *Pucelle* ni *Régulus*. Mais c'est l'épidémie de ce siècle , chacun veut être auteur , quand il ne fait plus que devenir ; encore si la modestie , qui devoit être le partage de la médiocrité , annonçoit ces *intrus* dans l'empire des lettres ? mais non , la fureur de médire des gens qu'ils croient ne craindre plus , dès qu'ils les ont perdus de vue ; un ton imposant , & une ignorance suprême de leur démerite , appuyé par l'insolence même , leur persuadent qu'ils sont de grands hommes , & partant de ce principe erronné , ils ont la manie

(a) Mot grec qui signifie sans pratique.

de jouer les importants , de prévenir qu'ils ont dans leurs porte-feuilles des systèmes de gouvernement , & de vouloir enfin se faire acheter par des souverains étrangers qui dédaignent de les marchander.

Tous vos journaux me font bâiller , monsieur Brochure , dit la marquise. Tant mieux , Madame , répondit le Colporteur , ils remplissent leur objet : comme je ne les vends que contre l'insomnie , je suis charmé quand ils font leur effet. Quel est ce *gros in-quarto* , dit le chevalier ? C'est , repartit Brochure , un composé des quatre semences froides. Je vous entends , dit madame de Sarmé ; ce sont des harangues académiques. Oui , Madame , reprit le Colporteur ; j'y ai joint pour la commodité de mes lecteurs malades un assortiment léthargique des *odes sacrées* du président le Franc , & des *essais de morale* de l'abbé Trublet. De pareils écrits , continua Brochure , feroient la fortune de nos apothicaires , & jamais les *somnifères* , que ces messieurs préparent , n'auront la vertu de ces livres soporatifs. Laissons donc tout ce fatras , dit le chevalier. Ah ! puisque je vous ai endormi ,

répliqua le colporteur, souffrez que je vous éveille ; lisez les contes moraux de monsieur Marmontel, vous y trouverez un préservatif contre l'assoupissement ; lisez, & vous ne bâillerez point, car j'ai mis de côté les tragédies de cet auteur. Ah ! la précaution est bonne, s'écria le chevalier : voudriez-vous, poursuivit Brochure, jeter un coup-d'œil sur les œuvres de Charles Palissot ? Voyons sa vision, répondit la marquise, elle est aussi vraie que plaisante ; mais pour les ouvrages de cet infame barbouilleur, ils ressemblent à ses mœurs. En ce cas, repartit le colporteur, je vais les reléguer dans mon magasin léthargique.

Qu'as-tu encore de plaisant, demanda le chevalier ? Puisque vous voulez tout voir, répondit Brochure, jetez les yeux sur ce frontispice, & jugez, par le titre de cet ouvrage, du plaisir que la lecture doit vous en promettre.

La marquise piquée de cette curiosité qu'on pardonne à son sexe, ouvrit le livre nouveau, & y lut ces mots :

« Recueil d'estampes choisies, contenant les portraits des rois, princes, ministres, courtisanes, auteurs, acteurs & comédiennes célèbres ;

» avec des vers au bas, analogues à leur
» caractère ».

Ceci pourroit être bon, dit madame de Sarmé; à ces mots elle ouvrit ce recueil qu'elle parcourut avec un plaisir malin qui ne surprit point le chevalier; il devoit aimer un caractère qui étoit le sien.

Le premier portrait qui s'offrit aux regards de la marquise, fut celui de *Voltaire*: on lisoit au bas ce vers tiré de sa tragédie de *Marianne*:

J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.

Celui de la *Gauffin* suivoit: sa figure marquoit une *vieille* dont la voix rauque étonnoit: on voyoit au dessus ces vers qu'*Orosmane* prononce dans *Zaire*:

. *Est-ce là cette voix*
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit
tant de fois?

Comme tout étoit mêlé dans ce recueil, les héros s'y trouvoient souvent confondus avec les histrions, & il n'étoit pas surprenant de voir le portrait d'un grand homme à côté de celui d'une petite femme: l'image du roi de Prusse,

frappoit le spectateur ; on voyoit cette inscription au bas :

Il fait vaincre à la fois, & chanter ses victoires.

Le portrait du célèbre Piron venoit immédiatement : les deux vers qui étoient au dessous , étoient de lui :

*Ci-gît qui ne fut rien,
Pas même académicien.*

On lisoit au bas de celui de la petite Michu , dite Cameli , actrice du théâtre de Bruxelles , ce vers de Zaïre :

Tranquille dans le crime, & fausse avec douceur.

Le maréchal D. * * * y étoit représenté , fixant sa montre , & disant ce mot :

J'attends.

Le prince A. * *. de P. y étoit peint , regardant sa pendule : ces mots étoient au dessous :

Il ne viendra pas.

Le marquis de Ximenes écrivoit sur une table où ses deux tragédies étoient :

posées : on lisoit au bas du portrait cette épigramme imitée de Boileau :

*Après Epicaris ,
les ris ;
Après Amalazonte (a) ,
la honte.*

Mademoiselle Clairon , si célèbre par son jeu & par la lubricité de ses passions , y étoit peinte en Phedre ; elle sembloit prononcer ce vers de Racine qui convient si bien à l'emportement de ses desirs , toujours satisfaits & toujours renaissants :

*C'est Vénus toute entiere à sa proie as-
tachée.*

Le portrait du nommé G ***. directeur expirant du spectacle mal ordonné de Bruxelles , étoit à côté de celui-ci , avec ces quatre vers qui font allusion à sa femme qui court le monde , à sa maîtresse qui l'a couru , & à un chirurgien habile , dont l'art bienfaisant peut être utile à tous trois , en cas de réunion :

(a) Epicaris & Amalazonte sont deux pieces de ce marquis.

*Dans ces yeux insolents qui font frémir l'amour,
On voit un infame A * * *.
Qui, des bras de la Nonancourt,
Va chercher chez Bouquet un secours salu-
taire.*

Racine le fils , que monsieur de Voltaire appelle le petit-fils d'un grand-pere , y paroissoit tenant en mains la tragédie de Phedre de son pere , & lisant ce vers qui est dans le rôle d'Hippolite :

Et moi fils inconnu d'un si glorieux pere.

Lesquelette de Palissot venoit ensuite ; il étoit peint dans le jardin des tuileries , vendant lui-même sa comédie des philosophes : on lisoit au bas ces quatre vers si vrais :

*Tel fut l'Athénien profane ,
Qui las de vivre dans l'oubli ,
Brûla , pour qu'on parlât de lui ,
Le temple sacré de Diane.*

Celui de son émule , l'illustre Fréron , suivoit immédiatement avec ce seul vers si analogue au caractère du personnage :

*S'il étoit honnête homme il ne seroit plus
rien.*

On voyoit , après les effigies de ces deux frippiers d'écrits , le portrait de monsieur Helvétius , tenant à la main son livre de l'Esprit , & ces vers au bas

Mais à force d'esprit , tout lui parut matière.

On s'arrêtoit ensuite sur l'abbé Trublet , comptant ses jetons académiques , (a) & disant avec enthousiasme :

*Depuis vingt ans je cours après cette monnaie,
Depuis vingt ans sur moi chacun crioit haro.
Je suis dans ce grand jour au comble de ma joie,
Et dans quarante enfin je forme le zéro.*

Gresset prôné trop tôt paroïssoit à son tour abjurant le théâtre entre les mains de l'évêque d'Amiens : ces deux vers étoient au bas du portrait :

*L'orgueil seul m'a rendu dévot ,
Et la dévotion de moi va faire un sot.*

La marquise transportée de toutes les vérités méchantes qu'elle voyoit au dessus de ces estampes , continuoit à

(a) On donne à l'académie Française un jeton valant 40 s. à tous les academiciens présents : de là vient qu'on appelle les beaux esprits de la trempe du diacre Trublet des jetonniers.

parcourir le recueil avec un plaisir malin. Ah, ah, voici un sous-ministre au col apoplectique & à l'embonpoint financier; voyons ce qu'on en dit :

Son soin le plus pressant . . .

Oh ma foi ! cela est trop fort : quoique cet homme ait passé de la boutique de son père au rang subordonné qu'il occupe depuis un an, ses insomnies méritoient plus d'égards, & on ne se leve pas pour rien avant le lever du soleil. Finissons donc : mais que vois-je ici en abbé, dit le chevalier ? bon c'est ce trop fameux P. Norbert qui, de rien est devenu presque quelque chose, c'est-à-dire *capucin*, de *capucin tapissier*, & de *tapissier abbé*. La petite fortune de cet ex-religieux ne me surprend point ; reprit madame de Sarmé : j'ai eu autrefois à mon service un garçon tapissier qu'on appelloit *Germon*, je l'employois à placer un miroir où la fantaisie m'en prenoit ; il me quitta, parce que je ne voulus point qu'il épousât une de mes femmes : mon refus fit son bonheur, car j'ai lu dans les gazettes que ce *Germon* est devenu un personnage intéressant ; il est *gouverneur*,

concierge ou *porte-clefs* de deux ou trois châteaux ; & semblable à tous les parvenus , il ne se sert de son crédit que pour s'enrichir & nuire à tous les honnêtes gens qu'il décrie dans l'esprit de son maître , prince généreux & bien-faisant , incapable de commettre une injustice , mais sujet à être trompé comme tous les souverains qui ne peuvent voir tout par eux-mêmes. Laissons ce valet , Madame , & voyons ce qu'on lit au bas de l'effigie du pere Norbert.

Enfant de l'ordre séraphique

Le destin me fit anglican (a).

Pour la seconde fois je deviens catholique ;

Encore une disgrâce , & je prends le turban.

Le pauvre diable a raison , répondit le chevalier , en se faisant Turc. Que lui arrivera-t-il ? c'est un *chapeau* qu'il changera contre un *bonnet de nuit*. Ah ! écoutons maintenant Brochure , reprit la marquise. Encore une minute , Madame , repartit le chevalier , je tiens ici un personnage amphibie qu'il faut

(a) Ce pere Norbert , dont la vie très-intéressante est actuellement sous presse , vivoit à Londres , il y a près de 10 ans , avec une femme & des enfants ; toute la famille suivoit le culte anglican.

connoître. Pouvez-vous donc vous y méprendre , dit le Colporteur ? ne voyez vous pas que cet homme moitié *capucin* , moitié *féculier* , est le fameux *Maubert de Gouvest* , dont je me réserve de vous présenter l'histoire dans peu de temps ? Ce ne sera point une rapsodie telle que celle que l'ex-Franciscain *Champflour* a publiée il y a deux ans ; ce sera un morceau fait par main de maître , & rédigé sur des mémoires authentiques fournis par plus d'une couronne , & sur le témoignage irréprochable de plusieurs honnêtes gens qui ont vu ce brigand politique , à Rouen , en Saxe , en Italie , en Suisse , en Hollande , à Bruxelles , où il a escamoté la considération du ministre , & l'argent de l'impératrice reine ; à Liege , à Cologne , & enfin à Francfort , où il épie quelques occasions de tromper la régence , l'empereur ou les François. Je connois ce malheureux , répliqua le chevalier ; il finira , comme le Danube , par n'être pas chrétien ; mais lisons les deux vers qui sont au bas de son effigie patibulaire , ils paroissent imités de ceux qu'on trouve dans la *Henriade* à l'occasion du capucin *Joyeuse*.

Le Colporteur.

39

Lisez donc , dit la marquise , qui étoit impatient d'entendre monsieur Brochure. Point d'humeur , reprit le chevalier , les voici :

*Vicieux , pénitent , vagabond , solitaire ,
Il a quitté deux fois la besace & la haire.*

Jegarderai ce recueil , dit la marquise au Colporteur ; mais qui vient ici nous interrompre ? C'est votre chocolat , Madame , répondit Justine. Le chevalier , reprit madame de Sarmé (en souriant ironiquement) n'en a pas besoin aujourd'hui. Ah ! souffrez , repartit-il , que j'en prenne au moins pour demain. Monsieur le chevalier est homme de précaution , dit Justine qui le connoissoit un peu ; car c'est le droit de ces filles d'essayer les prémices de ceux qui fixent le goût de leurs maîtresses. Chacun prit du chocolat , la femme de chambre sortit , & Brochure ayant tiré son agenda , demanda à la marquise par où elle vouloit qu'il commençât. Par la cour , reprit madame de Sarmé. Vous ne pouviez mieux vous adresser , répliqua cet homme ; depuis dix ans je suis colporteur de Versailles , & l'on ne connoît

que moi , depuis *l'œil de bœuf* jusqu'au *grand-commun* (a).

Vous connoissez peut-être *Belise* , Madame , continua Brochure. Elle est dévote repartit la marquise. Rien moins que cela , & son chirurgien vous assureroit le contraire. *Son chirurgien* ! ah , ah ! voici du délicat ; écoutons , point d'indécence au moins , monsieur Brochure , reprit madame de Sarmé. Graces à l'usage , répliqua le Colporteur , il n'y en a plus dans cette maladie , & l'on peut aujourd'hui demander sans scandale *comment va votre rhume* , comme on demande *comment va votre fièvre*. Le temps adoucit tout , & ce qui étoit une horreur , lors de la découverte de l'Amérique , est devenu de nos jours un accident auquel tous les honnêtes gens sont sujets. Vous parlez d'or , monsieur Brochure , dit le chevalier ;

(a) *L'œil de bœuf* , ainsi nommé , parce qu'il y a dans cette chambre un jour enfoncé qui imite cette forme , est une piece qui est entre la galerie & l'appartement du roi. Ceux qui n'ont point leurs entrées , attendent là que S. M. passe , & font les importants aux yeux des provinciaux embarrassés. Le *grand-commun* est un vaste bâtiment où logent & mangent les commençaux subalternes de la maison.

mais

mais revenons à Belise. Eh bien Belise, reprit le Colporteur, m'a payé assez mal des services que je lui ai rendus, pour que je ne sois point obligé de lui garder le secret.

Vous connoissez sa naissance ; niece d'un homme en crédit alors, elle épousa un jeune guerrier qui joignoit une figure élégante à beaucoup d'esprit. Les services de son pere lui firent bientôt franchir la carrière, & au sortir des jésuites où la chronique prétend qu'il laissa des regrets, il eut un des plus beaux régiments de France. L'Italie vit ses premières armes. Belise, à la veille de se voir séparée de son jeune époux, fondit en larmes. Le comte marié depuis huit jours, oublia sa femme pour ne songer qu'à la gloire. Il partit ; Belise inconsolable ne voulut plus vivre ; elle joua les grands sentiments, demanda du poison ; ses femmes lui apporterent du vin d'Alicante, elle le but, & vécut.

Les absents ont tort. Tandis que le comte faisoit la guerre aux Corfes, Belise cherchoit à se consoler, & grâces à ses charmes, elle n'attendit pas long-temps. L'ordre de succession de

ses amiahts seroit trop long à vous rapporter ; elle essaya tout , moins par libertinage que par une inconstance de goût assez naturelle aux femmes de la cour ; prélats musqués , abbés austeres , importants à la mode , acteurs , chanteurs , moines : & comme ses desirs ne faisoient acception de personne , elle ne dédaigna même pas de jeter le mouchoir sur sa livrée. Belise vécut deux ans dans cet état de dissipation , que les femmes ont l'impudence d'appeller coquetterie d'esprit , & à qui je donneroie un autre nom , si j'aïnois à dire tout. Le poëte *Roi* & plusieurs autres chansonniers célèbres , que Belise avoit rebutés , parce qu'elle ne leur trouvoit que de l'esprit , s'aviserent de la chanter. La comtesse , piquée de voir ses aventures mises en vaudeville , réfléchit sur elle-même , & projeta dans les premiers transports de sa fureur , d'entrer dans la réforme.

Deux grands yeux bleus , un teint de lis & de rose , une bouche vermeille , une gorge d'albâtre qui invitoit à la volupté , une taille élégante , dix-neuf ans , & qui pis est beaucoup de tempérament . . . que d'obstacles

à la réforme ! Belise avoit beau réfléchir sur l'indécence de sa conduite passée, elle se reprochoit en vain l'avilissement de ses goûts, elle rougissoit en vain devant son cocher ; rien ne pouvoit lui laisser long-temps l'idée de la retraite. Ah ! que les honnêtes femmes doivent être malheureuses, s'écria-t-elle en sortant de ses réflexions ! Ces mots en disent assez, & vous jugez bien que la comtesse reprit son premier train de vie. Il est vrai qu'éclairée par le passé, elle mit plus de politique dans sa conduite, & qu'à l'avenir elle aimoit mieux s'exposer au déshonneur de trouver des hommes *anéantis*, que de refuser aucun des auteurs qui venoient l'excéder par des propos présomptueux qu'ils n'étoient point en état de soutenir ; car,

*Messieurs les beaux esprits d'ailleurs fort
estimables,
Ont très-peu de talents pour former leurs
semblables.*

Belise, devenue, par sa complaisance, l'idole du Parnasse, essuya toutes les *dédicaces*, les *madrigaux* & les couplets à *Thémire*, dont l'essaim inno-

cent des poéteraux de Paris vendit chaque jour payer ses faveurs. La comtesse, excédée de plaisir & d'esprit, prit le parti d'aller passer la belle saison dans une campagne solitaire, où elle comptoit n'avoir avec elle que ses femmes & un jeune abbé qu'elle avoit pris pour l'aider dans ses lectures.

Le projet de Belise fut exécuté sur le champ; soit vuide dans le cœur, soit satiété des plaisirs, soit une lueur de raison, la comtesse partit sans regretter Paris. On étoit alors dans les beaux jours du mois de mai; la nature animée respiroit par-tout la volupté; Belise alloit-elle s'enfoncer dans un bosquet pour y rêver sur les douceurs de la solitude, elle appercevoit, sans les chercher, deux jeunes moineaux qui du plaisir passaient aux caresses, & des caresses revoloient aux plaisirs. Ah! Paris, Paris, s'écria-t-elle, en voyant ce spectacle qui fait aisément des impressions sur un cœur tendre. L'abbé méditoit aux pieds d'un arbre sur le livre *de la nature*, ouvrage qui honore l'Être suprême, & n'humilie point les hommes. Malgré la profondeur des réflexions où ce livre l'entraî-

soit, les soupirs de la comtesse l'arracherent à ses méditations, & se levant tout éperdu, il alla se jeter aux genoux de Belise, qui avoit toujours les regards fixés sur les moineaux. L'attitude de l'abbé surprit la comtesse; elle lui ordonna de se lever en l'accablant de tous les noms que mérite un domestique, téméraire. Mon maudit abbé connoissoit mieux Ovide que son bréviaire; il insista, & ayant insolemment permis à ses mains de manquer de respect à Belise, il ne se releva que pour lui faire connoître plus efficacement le plaisir que les deux moineaux goûtoient entre eux. La comtesse s'emporta de plus belle; mais l'abbé, loin d'implorer sa grace, se mit dans le cas de mériter de nouvelles injures. Comme il étoit en train d'être insolent, & que Belise étoit d'humeur de quereller, elle le gronda jusqu'à quatre fois. L'abbé, sensible alors aux choses désobligeantes qu'on lui disoit, demanda grace, & je présume que la comtesse ne lui pardonna qu'avec peine. Les réflexions de la nuit ramenerent Belise à elle-même, & se soumettant pour jamais à sa destinée, elle retourna le lendemain à

Paris, chassa l'abbé dont l'esprit ne lui avoit plu que médiocrement, & rentra dans le monde comme une victime que le sort avoit condamnée à y être immolée.

La comtesse, s'étant trouvée dans un *souper fin*, où elle *périffoit d'ennui*, ainsi que tous les convives, feignit une *migraine horrible* pour avoir occasion de sortir, & demanda ses gens; il n'étoit que deux heures du matin, personne ne paroissoit. Le marquis de Sarzanne, qui devoit toutes ses bonnes fortunes à l'adresse de son cocher, avoit toujours soin d'avoir avec lui cet homme intelligent; il offrit sa voiture à Belise qui l'accepta, d'autant plus volontiers qu'elle ne connoissoit point le marquis. A peine fut-on dans la voiture, que Sarzanne, sans s'informer de l'état de la migraine à laquelle il parut qu'il ne croyoit point, fit des propositions à la comtesse qui hésita. Une femme qui balance dans une pareille position, n'attend que l'instant de se rendre. Le marquis s'en aperçut, & voulant prévenir la réponse de Belise, il commença à se débarrasser de son chapeau. La comtesse, qui vit où cette

démarche alloit conduire Sarzanne, voulut l'arrêter, en lui disant qu'elle devoit être à deux pas de chez elle. Il est vrai, Madame, que vous n'êtes point fort éloignée de votre hôtel, mais graces à l'art de mon cocher, nous n'y serons pas arrivés avant un bon quart-d'heure, & vous devez sentir qu'il faut beaucoup moins de temps... encore un coup, s'écria Belise, vous n'y pensez pas, Monsieur, je vois d'ici ma porte, & avant deux minutes je suis chez moi. Cela pourroit être, Madame, repartit le marquis, si vous aviez affaire à un cocher ordinaire, à un de ces ignorants qui ne connoît point la marche nocturne; mais voyez, de grace, l'allure de ces chevaux; & comment mon cocher, en leur faisant faire la manœuvre du zigzag, adoucit le mouvement de la voiture, & retarde la marche qu'il semble presser. Oh, pour le coup, dit la comtesse, voilà un de ces raffinements auxquels je ne m'attendois pas, & je vous avouerai que.... Belise balbutia alors, & le marquis, reprenant son chapeau, lui dit, Madame, vous êtes chez vous. La comtesse ne revint point de son éton-

nement, elle voulut engager Sarzanne à entrer, mais il s'excusa sur l'obligation où il étoit de reconduire d'autres dames. Belise passa une nuit douce ; tel est l'effet du destin, un plaisir vif précède toujours un grand mal. La comtesse à son réveil s'examina, & ses découvertes la frappèrent ; le marquis, s'écria-t-elle, seroit-il assez mal-honnête homme ? ah, ciel ! en quel état suis-je ? hola, quelqu'un. J'entrai dans le moment même, continua l'éloquent monsieur Brochure, & comme j'avois été utile à madame la comtesse dans des occasions plus délicates encore ; elle ne me laissa point douter de son petit accident. Je portai un billet de sa part au marquis de Sarzanne ; celui-ci vint s'expliquer avec la comtesse, & s'excusant de bonne foi sur l'ignorance où il étoit de sa situation, il s'en plaignit à la *Deschamps* de l'opéra, qui rejeta ce malheur sur un *ministre étranger*, lequel l'attribua à la *femme d'un fermier-général* : celle-ci imputa la cause de cette indisposition à un *guidon des mousquetaires* qui soutint qu'elle venoit d'une *épicière* du quartier, qui jura que depuis six mois elle ne parloit qu'au
frere

frere quêteur des capucins ; ce religieux s'en prit vivement à la duchesse de***, laquelle protesta qu'elle ne recevoit chez elle qu'un abbé Portugais, qui avoua qu'il avoit eu une conversation fort tendre avec mademoiselle Brillant de la comédie Françoisise (a) : l'actrice, pour se disculper, jeta la faute sur le marquis de C.... mais comme ce seigneur avoit été tué à Rosback, les recherches n'allèrent pas plus loin, & la généalogie de la maladie dont Belise venoit d'être frappée, demeura imparfaite. C'est ainsi que des titres consumés dans un incendie, privent souvent des héritiers légitimes de l'avantage de connoître leur souche.

La comtesse, alarmée de son état, ne songea qu'au moyen de s'en tirer. Les premières précautions alloient être prises, lorsqu'elle reçut de Lyon une lettre de son mari, qui l'informoit que dans quatre jours il seroit à Paris : ah ! quel fâcheux contre-temps, s'écria-t-elle, & comment me tirerai-je de ce pas ? Le comte m'estime, mais il

(a) On parlera d'elle à la fin de cet ouvrage édifiant.

est né violent, & je suis perdue s'il s'apperçoit de ma situation, s'il s'apperçoit de ma situation? Eh, comment pouvoir la lui cacher? Comment me dérober à ses caresses? Affecter une migraine, des vapeurs, une fièvre? Ces maladies feintes ne sont bonnes que pour deux ou trois jours; que devenir? La mort seule peut me tirer de ce cruel embarras! Sarzanne entra dans le moment; la situation de la comtesse le toucha, mais son imagination, fertile en expédients, lui suggéra bientôt un moyen qui la tira d'affaire. Je connois assez le comte, dit le marquis, pour aller au devant de lui: j'aurai dans mon carrosse la *Lachanterie*, la petite *Chaumard* & une autre vestale de l'opéra: ces créatures agaçantes, de leur naturel, ne manqueront point de faire à votre mari des prévenances auxquelles il ne pourra résister; il passera dans un cabinet voisin, il y aura un canapé, & malgré la santé de ces filles, bien constatée par *Pibrac* & *Morand*, la perle de nos chirurgiens, il faudra qu'il tienne de l'une d'elles, la maladie dont vous l'affligerez ce soir. L'idée est excel-

lente, dit Belise, & vous méritez que je vous pardonne en faveur du conseil.

Le marquis ayant fait toutes les dispositions conséquentes à cet arrangement, monta en carrosse avec ses trois divinités qui, pleines d'une santé rare dans leur état, alloient porter un poison factice dans le sang du pauvre comte. On se rencontra à *Essone*. Quoique le comte fût enchanté de l'attention du marquis, il songea moins à l'en remercier, qu'à faire sa cour aux trois nymphes du *magasin* de l'académie royale de musique; mais comme il portoit l'équité jusque dans ses désordres, & que d'ailleurs il n'auroit pu donner la préférence à l'une de ces filles sans faire injustice aux deux autres, il voulut assez plaisamment que le sort décidât de ses plaisirs: on fit venir des dés, & la chance tomba sur la *Lani*; c'est précisément celle que j'ai oublié de nommer. L'entretien fut long, & probablement fort tendre: le comte en désordre, & la *Lani* échevelée furent des témoins parlants de la scène qui venoit de se passer. Belise, malgré ses inquiétudes, rioit en secret du piège

qu'on tendoit à son mari , lorsque celui-ci sortant de sa chaise , se jeta dans ses bras. De ces premiers moments affectueux & passionnés on passa à la table , & de la table au lit ; rien ne doit scandaliser ici le lecteur austere : un mari , malgré la singularité du fait , peut quelquefois coucher avec sa femme. Le comte qui avoit réparé les dépenses qu'il avoit faites à Essone par une grande consommation de pistaches ambrées , & d'autres drogues artificielles , qui ne font honneur ni à la modération des femmes , ni à la complexion des hommes , fut très-empressé auprès de Belise : on joua de part & d'autre l'amour , les tendres soupirs & les doux évanouissements. Le lendemain se passa de la part du comte en devoirs & en visites de bienfiance ; la nuit vint , & Belise se trouva entre les bras de son mari. J'osai , remarqua le Colporteur en s'interrompant , lui conseiller de parler alors ; elle me crut , & voici ce qui arriva.

La comtesse passa toute éplorée dans le cabinet de jour de son mari , elle le trouva enseveli dans une rêverie profonde , l'aspect de Belise le démontra ,

& ne sachant trop comment il pourroit se débarrasser d'elle , il lui montra des plans , des projets de tactique , & des mémoires d'où dépendoit , disoit-il modestement , le destin de l'état. L'état ne m'est rien , s'écria Belise en pleurs , & je ne suis pas assez stupide pour lui préférer mon honneur & mes jours. Avez-vous pu , sans rougir , me réduire à la triste situation où je suis ? Que voulez-vous dire , Madame , repartit le comte , d'un ton d'étonnement affecté ? Ce que je veux dire , Monsieur , répliqua Belise , ce que je veux dire ? ah ! pouvez-vous l'ignorer , & deviez-vous traiter ainsi une épouse qui vous adore , & qui , depuis trois ans livrée aux pleurs les plus amers , a compté pour perdus tous les moments qu'elle n'a point passés avec vous ? Ah ! pardon , mille fois pardon , adorable Belise , s'écria le comte , en se jetant aux genoux de sa femme ; un ami vient au devant de moi avec une fille aimable , elle m'agace , & trois ans de retenue ont été démentis par l'erreur d'un instant. Quoi ! reprit la comtesse , aux portes de Paris , & au moment de me revoir , vous allez vous jeter imprudemment entre les bras

d'une créature. Ah ! Comte , qu'il faut vous aimer , pour vous pardonner des écarts aussi affreux ! Oubliez tout , ma chere Belise , répliqua le comte , & foyez persuadée que la tendresse la plus vive réparera une faute dont vous me voyez confus. Levez-vous , lui dit la comtesse , en lui tendant une main qu'il baisa mille fois. Et comme cette digne femme voulut être généreuse jusqu'au bout , il fut convenu qu'il ne seroit plus question de cette fatale aventure , & que chacun d'eux de son côté prendroit dans le secret toutes les précautions qui pourroient lui en faire perdre le souvenir. La comtesse qui connoissoit la variété de mes talents , me confia la santé de son mari , & un chirurgien habile eut soin de la sienne. Après un mois nous mêmes , l'un & l'autre , ces deux époux dans le cas de se réunir , & tout le monde fut content , nous autres d'avoir gagné de l'argent , le marquis de Sarzanne d'avoir réparé ses torts , Belise d'en avoir imposé aussi finement au comte , & celui-ci de retrouver une femme tendre & indulgente qui lui fit abjurer pour jamais l'opéra & ses innocentes vestales. Ce dernier parti ne

nuisit point aux affaires , car une explication avec la *Lani* auroit pu déranger toutes nos mesures , supposé , comme cela peut arriver quelquefois , que la santé de cette danseuse n'ait pas été suspecte ; on le croyoit d'autant plus qu'elle n'avoit pas encore eu le comte de * * * , gentilhomme Piémontois , que l'école avide de S. Côme n'a vu partir de Paris qu'à regret.

Il faut convenir , dit le chevalier , que cette aventure est admirable , & que Brochure parle comme les livres qu'il vend. Vous avez donc , reprit madame de Sarmé , connu le comte de * * * . On ne peut davantage , madame la Marquise , répondit le Colporteur ; j'ai servi long-temps le mari & la femme sans que l'un se doutât des services que je rendois à l'autre : mais comme ils me payoient tous deux fort mal , je m'avisai de leur jouer un bon tour ; je les fis , pour me venger , coucher l'un avec l'autre en bonne fortune. Eh comment cela , repartit le chevalier ? Par l'effet de mon art , répliqua gravement monsieur Brochure.

Le comte de * * * , dont la fortune ne consistoit alors qu'en espérances ,

étoit venu à Paris pour y chercher une héritière. Il avoit un grand nom auquel il joignoit de l'esprit & le talent d'en imposer. Mademoiselle de V *** qui vivoit sous la tutelle d'un oncle qui l'avoit mise au couvent, c'est-à-dire, à une école où l'on apprend bientôt qu'on est née pour un mari ; cette jeune personne entra dans le monde , vit le comte **** , & tous deux se plurent sans s'étudier trop. Le mariage suivit de près la première déclaration. Le comte qui avoit épuisé presque tous les plaisirs de Paris , & qui craignoit avec trop de raison que sa femme ne voulût , ainsi que lui , parcourir le monde , prit le parti de retourner en Piémont , où la destinée avoit dit qu'il verroit accomplir son horoscope. La jeune comtesse fut à peine arrivée , que tous les vœux des courtisans lui furent adressés ; elle les écouta tous , en rendit quelques-uns heureux , & fit le désespoir du comte qui avoit le malheur d'être jaloux. Le peu de précaution que madame de **** prenoit dans les infidélités qu'elle faisoit , porta le comte à des excès qui étonneroient ailleurs que dans un Italien. Le comte las de se contraindre ,

abandonna pour ainsi dire sa femme à elle-même : mais comme il ne vouloit point s'afficher dans sa propre patrie ; il prit le parti de retourner à Paris , où il se proposoit d'ailleurs de se venger sur les nymphes liriques , des affronts que sa femme lui faisoit ; car tout homme de condition qu'il étoit , il connoissoit assez peu le monde pour prendre ces miseres au tragique. Comme je fournissois l'hôtel où ils logeoient , j'eus bientôt occasion d'en être recherché ; je vendis des livres au mari , & portai des lettres à la femme. Ce manège , dont les détails ne méritent pas d'être approfondis , dura pendant deux mois , & comme j'étois fort mécontent de l'un & de l'autre , j'allois tous les jours dans l'hôtel sans passer dans leur appartement. Madame de *** qui étoit devenue , au bal de l'opéra , amoureuse folle d'un jeune Anglois qui effaçoit , par le faste de son luxe , tous ceux de sa nation qui brilloient à Paris , crut que je pourrois la servir dans cette intrigue où elle avoit à redouter la jalousie furieuse , non pas de son mari qui ne s'en soucioit plus , mais d'un baron Allemand qui la tyrannisoit , & qui pré-

tendoit avoir le droit d'agir de la sorte. La comtesse m'appella , & après m'avoir peint , avec un emportement marqué , sa flamme & son embarras , je lui promis qu'avant deux jours elle auroit une entrevue avec son Anglois dans une des chambres que j'ai , pour le bien du service , dans chaque quartier de Paris. Je sortois à peine de l'appartement de madame de *** , que son mari m'appella. Comme je pensai qu'il vouloit des livres , je lui présentai un ouvrage qui venoit de paroître , sous le titre des *Délices du sentiment* ; c'étoit un petit roman du *chevalier de Mouhy* , divisé en quatre gros volumes aussi pe-
sants que l'esprit de leur auteur. A l'aspect de ces énormes brochures , le comte s'emporta vivement , & après avoir déclamé contre la police , les censeurs , les papetiers & les imprimeurs , il attaqua les corps augustes des auteurs , des colporteurs & des lecteurs , & soutint , dans sa colere , que tous ceux qui imprimoient , toléroient , vendoient & lisoient les œuvres de l'éternel *chevalier de Mouhy* , étoient des gens à pendre.

La fureur du comte , que rien ne

pouvoit calmer , m'engagea à prendre congé de lui ; mais il me retint , sous prétexte qu'il avoit un secret important à me confier , & par une manie que je n'ai jamais pu concevoir , il me fit jurer , avant qu'il s'expliquât , non pas de lui garder le secret , mais de ne vendre jamais aucun ouvrage du *chevalier de Mouhy*. Comme ce serment ne pouvoit me nuire , je le fis de bon cœur. Le comte s'assied alors , & me tendant une chaise qui étoit à côté de son fauteuil , il me prit les mains , & me les serrant affectueusement : toi seul , mon cher Brochure , me dit-il , toi seul peux me sauver la vie. Vous m'effrayez , monsieur le Comte , lui répondis-je , achevez de grace. Tu connois , mon cher ami , reprit monsieur de **** , la petite *Hus* du théâtre François , je l'adore , je crois qu'elle m'aime ; mais un maudit financier l'obsède , & affectant une vive tendresse pour deux enfants dont il croit être le pere , il ne sort point de chez sa maîtresse , & l'assomme du poids de sa paternité. Imagine , mon cher Brochure , le moyen de me procurer une entrevue avec cette aimable actrice , & compte sur les effets de ma reconnoissance.

Ce que vous me proposez là, repris-je, est très-difficile : ce financier est receveur-général des parties casuelles ; il est de l'académie des inscriptions, & sa maîtresse est comédienne : voilà, Monsieur, trois grands obstacles que je ne me promets pas de vaincre. Mais que peuvent avoir, reprit le comte, de commun ses titres & la profession de son amante avec ma passion ? Ecoutez, repartis-je, & vous le ferez.

Cet homme, comme receveur-général des parties casuelles, a la nomination de trente emplois ; ceux qui sont remplis par des commis caducs, sont brigüés par des surnuméraires, & ce sont précisément ces employés expectants, qui, voulant mériter ses bonnes grâces, font jour & nuit le guet devant la maison, & dans les rues voisines. L'espoir d'une place rend tous ces garçons *écrivains* vigilants, & il n'est guère possible de les trouver en défaut. Le financier est de l'académie des inscriptions & belles-lettres : si vous me demandez pourquoi, je prendrai la liberté de vous renvoyer à son cuisinier, qui vous le dira. Cette qualité inonde sa maison de petits auteurs parasites, &

de vieux savants qui font dans l'intérieur ce que les commis surnuméraires font au dehors ; la demoiselle est enfin comédienne , & par conséquent soupçonnée d'infidélité. De-là vient que son amant tient à ses gages la *Lamotte* & la *Fleuri* (a), deux douairieres de l'univers , & duegnes incommodes ; l'une demeure dans la maison , & l'autre à côté. Jugez , Monsieur , s'il est aisé de surmonter ces trois obstacles réunis. J'avoue que tu m'effraies , reprit le comte ; mais j'ai confiance en toi. Je vais , répondis-je , tâcher de remplir votre espoir ; mais souvenez-vous que je ne vous promets rien. Ma batterie étant disposée , je retournai deux jours après chez le mari & chez la femme ; & ayant fait à chacun d'eux une histoire assez plausible , j'assignai pour le même jour le rendez-vous dans une chambre , rue de Seine , que je louois depuis quatre ans de Fréron , pour ces sortes d'expéditions clandestines. Votre aimable

(a) La premiere de ces femmes s'est retirée de la comédie , & l'autre de cette vie ; elles étoient les *pourvoyeuses* du feu maréchal de Saxe. La *Lamotte* avoit le département de Paris , & la *Fleuri* celui des provinces.

Anglois, dis-je à la comtesse, doit s'y rendre : mais comme le distillateur *le Lievre*, qui est le propriétaire de la maison, est un homme indiscret, je vous prévient que vous y ferez sans lumières ; venez à six heures précises à quelques pas de-là, j'irai vous prendre pour vous remettre entre les bras de l'Amour. Elle de me remercier tendrement, & moi de sourire. Je passai, sans dire mot, chez le comte, à qui je fis le même compliment. Ah ! je savois bien, mon cher Brochure, s'écria-t-il, que tu avois trop d'intelligence pour ne point te tirer de ce pas : va, mon cher, je serai exact, mais compte sur ta fortune.

L'heure du rendez-vous arriva : j'introduisis le comte avec un air mystérieux, & je le priai de parler si bas qu'il ne pût être entendu. Mon homme ne fut pas plutôt niché dans son cabinet à bonnes fortunes, que je descendis pour aller chercher la fausse actrice. Aussi-tôt que je parus aux yeux de la comtesse, elle ne put s'empêcher de s'écrier : y est-il ? Pouvez-vous en douter, lui répondis-je ? il vous attend avec l'impatience la plus vive. A ces mots, madame de * * * sortit de sa voi-

ture , & prit mon bras. Je la conduisis dans la chambre où le prétendu Anglois l'attendoit , & je me retirai dans un cabinet voisin où je me barricadai à tout événement. Une simple cloison séparant les deux appartements , je m'approchai doucement pour ne pas perdre un mot d'un entretien qui devoit être singulier. Les premiers transports éclaterent de la part du comte , qui , ne se possédant plus , jeta , autant que j'en pus juger , la fausse actrice sur un sofa , témoin remuant des plaisirs que cet aimable couple y goûta. Non , de ma vie , disoit le comte hors de lui-même , je n'ai joui d'un moment plus doux , & je viens de connoître la volupté pour la première fois. Ces mots , prononcés d'une voix entrecoupée , ne permirent point encore à la comtesse de reconnoître son mari : l'illusion dans laquelle madame de *** étoit , la perdit ; elle parla , & quoique les choses tendres qu'elle disoit dussent la faire méconnoître par son époux , le son de sa voix la trahit , & le comte interdit demeura pensif en la reconnoissant. Madame de *** , indignée de ne point voir le prétendu Anglois répondre à ses caresses ,

lui demanda d'où provenoit l'air froid qu'il lui montrait ; où sont donc , mon cher Sidnei , lui disoit la comtesse , où sont les transports que vous faisiez éclater tout à l'heure , & que vous faites-vous succéder à l'amant le plus tendre ? Un mari , Madame , répliqua vivement monsieur de * * * , & un mari outragé qui va vous immoler à sa fureur. La comtesse , qui préféra ses jours à sa gloire , jeta les hauts cris , & demanda du secours. Fréron , qui étoit au dessous , fut attiré par le bruit , & il entra dans la chambre que j'avois oublié de fermer. Monsieur de * * * croyant que c'étoit moi , se jeta sur lui , & le laissa presque mort sur la place ; ses plaintes firent connoître au comte qu'il s'étoit mépris , & après avoir fait venir une lumière , il reconnut le héros de l'Ecossoise expirant sur le plancher. Eh quoi ! c'est toi , faiseur de feuilles , lui dit le comte étonné. Eh oui , Monseigneur ! voyez dans quel état vous venez de me mettre ! C'est après demain le vingt du mois ; que dira le libraire *Lambert* , si je ne lui délivre pas ce soir le paquet d'injures que je lui vends tous les dix jours ? Ma femme est grosse ,
n'importe

n'importe de qui? j'ai quatre enfants, où prendre du pain? On ne mange point ici avec l'honneur, & quand cela feroit vivre, je n'en mourrois pas moins de faim; il faut donc, pour soutenir ma famille, que je devienne coquin par besoin; il vaut mieux l'être dans mon grenier que sur les grands chemins, & j'aime mieux être *Fréron* que *Mandrin*.
 Va, répliqua le comte, l'un vaut l'autre; leve-toi, voilà dix écus, fais-toi panser. Reviendrez-vous demain, Monseigneur, lui demanda l'effronté écrivain? Non, répondit le comte, mais si tu veux que je te laisse aujourd'hui avec un bras de moins pour la même somme, tu peux parler, tu ne perdras pas à ce marché, & le public y gagnera sûrement.

Fréron, satisfait de sa journée, descendit comme il put, & s'enivra le même soir avec les amis de sa femme. Le faiseur de feuilles ne fut pas plutôt parti, que la comtesse qui s'étoit cachée pendant toute la conversation, leva sa coëffe, & voulut prendre un ton plaisant sur la surprise prétendue affectée qu'elle faisoit à son mari; mais celui-ci n'en fut point là dupe, & la prenant

assez rudement par le bras, il la força de sortir & d'entrer dans un fiacre qu'il avoit pris pour qu'on ne reconnût point son équipage. La comtesse monta en tremblant, & demanda d'une voix expirante où on vouloit la mener. En Angleterre, Madame, en Angleterre, répondit le comte; vous verrez là tous les Sidneis du monde. Je croyois, repartit madame de ***, en affectant un ton meilleur, que vous me meniez à la comédie Française. Et pourquoi, s'il vous plaît, répliqua le comte? Pour y voir, répondit-elle, toutes les *Hus* de l'univers. La repartie est bonne, dit le comte, & mérite que je te fasse grace. Madame de ***, pénétrée des sentimens de son mari, se jeta à son cou; tout fut oublié, & le reste de la soirée se passa en choses extraordinaires: les deux époux soupèrent ensemble, & ce qui étonnera à Paris, où une pareille familiarité est indécente, ils couchèrent dans le même lit, se réveillèrent contents, & se promirent l'un & l'autre de réaliser l'erreur de la veille par le moyen d'un agent moins perfide que moi.

Mais en effet, dit madame de Sarmé, cette aventure devoit vous méri-

ter une correction. Aussi s'en est-il fort mal trouvé, je pense, reprit le chevalier. Monsieur le chevalier pense mal, répliqua le Colporteur, & toute la colere du comte s'est étendue sur Fréron : d'ailleurs je suis un homme public, & quand on porte à sa boutonniere le sceau de la police, on ne craint ni pour ses épaules ni pour ses oreilles. La vieille duchesse D***, dont j'avois divulgué un jour une histoire assez singuliere, s'avisa de charger son écuyer du soin de me corriger ; mais ce réparateur des torts eut lieu de se repentir de sa mission, & la perte de sa place qui de l'écurie pouvoit le conduire au lit de sa maîtresse, suivit sa témérité. Eh, quel étoit cette aventure, demanda la marquise ? On ne peut rien vous refuser, Madame, reprit Brochure : la voici.

La duchesse D*** est, comme personne ne l'ignore, une de ces femmes dont le nom, sali par le libertinage, est devenu une injure. Lassée d'avoir cherché à épuiser Paris, elle résolut l'année derniere d'aller passer les beaux jours du printemps dans une de ses terres de Picardie. Je ne vous dirai

pas ce qu'elle fit à cette campagne ; vous saurez seulement que ces quatre chasseurs en moururent , & que l'évêque d'Amiens interdit le curé du lieu , ses deux vicaires & un couvent de grands-carmes , que dans sa jeunesse elle avoit fondé par précaution , à une portée de fusil de son château. Le scandale étant au comble , la duchesse partit seule dans sa chaise , & n'ayant devant elle qu'un valet de chambre qui couroit. Le jour commençoit à tomber , lorsqu'elle traversa la forêt de Sentis ; un voleur armé arrêta le postillon , & passa de-là auprès de la duchesse à qui il fit le compliment d'usage chez ces messieurs. Cette dame effrayée tira sa bourse , sa montre & ses boucles d'oreille qu'elle donna au voleur. Celui-ci avoit examiné avec soin la duchesse , tandis qu'elle étoit occupée à se dépouiller , & lui trouvant un reste d'agrémens , il lui offrit la main le plus poliment du monde , pour l'engager à descendre. Madame de*** , qui ne devinoit point où cela devoit la mener , fit quelques résistances qui augmentèrent l'empressement du voleur ; elle descendit enfin toute

Le Colporteur.

69

tremblante, & suivit cet homme dans un bocage qui étoit à quelques pas du chemin : c'est là qu'ayant placé la duchesse sur un lit de gazon formé par les mains de la nature, il la fit passer de la crainte à la volupté. Madame de***, livrée toute entière au plaisir qu'elle ressentoit, s'écria dans un de ces moments où l'ame va s'anéantir : *ah, cher voleur!* Celui-ci fit les choses de fort bonne grace aux vols près qu'il ne rendit point, & la duchesse, contente d'avoir trouvé une aventure heureuse dans une circonstance où elle craignoit pour ses jours, reprit dans sa chaise le chemin de Paris : & comme elle est par sa naissance, ses mœurs & l'histoire de sa vie au dessus des préjugés, elle raconta le même soir cette anecdote à *Cléon* qui me la rendit le lendemain pour en faire mon profit. Parbleu, dit le chevalier, *Cléon* n'avoit pas besoin de ton canal, & l'aventure étoit en bonnes mains pour aller loin. Quel est donc cet homme, demanda madame de Sarmé? C'est une *espece* dont je laisse le soin à *Brochure* de vous faire les honneurs.

Cléon, puisque madame la marquise

est curieuse de le connoître, est l'homme le plus laid & le plus méchant de Paris ; le *signalement* est court, mais il est exact, & d'après lui, madame reconnoîtroit mon Cléon parmi deux mille hommes. Fils d'un notaire qui a porté sa fortune fort loin, puisqu'il est mort doyen de sa communauté, il a eu une éducation honnête qui l'a mis en état de se faufiler de bonne heure dans le grand monde, où il a porté le talent que la corruption du siècle y a rendu le plus estimable ; je parle du *persiflage*, espece de jargon où, sous le masque de la politesse & des égards, le sarcasme insolent & la maligne ironie triomphent. Lié, par son caractère, avec le comte D***, seigneur aimable, qui seroit l'homme de France le plus recherché, s'il avoit en bon esprit ce qu'il a en faillies & en épigrammes ; Cléon s'est étayé de lui pour faire la guerre au genre humain : les grands, les filles & les auteurs passent tous les jours en revue devant eux, & leurs jugements, toujours défavorables à ceux que leur méchanceté a cités à leur tribunal, effraient les plus déterminés. J'en appelle au célèbre *Piron*

qui, ne voulant plus aller dîner chez le comte D***, dit que son hôtel étoit une *tournelle* (a), dont Cléon étoit le *bourreau*. Les gens de lettres, qui le craignent, ont la bassesse d'aller lui lire leurs ouvrages, & d'implorer sa voix. Cléon, qui a acquis dans le commerce des auteurs une sorte de littérature, décide d'un ton despotique qui en impose souvent aux hommes les plus éclairés.

Partisan de tous les spectacles, il fréquente assidument tous les théâtres; il a sa place marquée dans les foyers, & dès qu'il parle, nos jeunes étourdis s'assemblent, & la populace littéraire l'environne : l'aristarque prononce alors & condamne. Il est à remarquer qu'il n'a jamais dit du bien que des morts. *Nouvel aretin* du Parnasse, il cherche à se faire un nom, & il y réussit par ses horreurs. Jugez de lui, Madame, par la peinture que Gresset en a faite dans son méchant : *Cléon* n'est point son nom, le public le lui a donné depuis que Gresset l'a nommé ainsi dans

(a) Chambre du parlement où l'on juge des criminels.

sa comédie , & le personnage que je vous peins est Dut **. Ah ! ciel , s'écria la marquise , je ne connois rien autre ! n'est-ce pas ce grand homme mal fait , qui , portant une grosse lorgnette , semble insulter tous ceux qu'il regarde ? Habillé le matin en *portefaix* , vêtement qu'il ne devoit jamais quitter , parce qu'il va très-bien à l'air de son visage , il court tout Paris , & par une mal-adresse singulière , il se fait voir pour rien. C'est un sot , reprit le chevalier , j'ai payé le rhinocéros , & cet animal n'étoit assurément pas meilleur à voir que lui. Eh ! que fait cet homme , repartit la marquise ? Des méchancetés , répliqua Brochure ; voyez , Madame , le recueil d'estampes que je viens de vous laisser , vous y trouverez son portrait avec quatre vers qui le désignent très-bien. Ouvrons , dit le chevalier ; ma foi , c'est lui-même , lisons :

*Sans nom & sans état , son impudente audace
L'a fausé parmi les grands :
Mais à quel titre a-t-il mérité cette place ?
Et si cesse de médire , il n'a plus de talents.*

Croiriez-vous , reprit madame de Sarmé , qu'on m'a voulu persuader que
cet

cet homme avoit des femmes. De celles qu'on paie , répliqua le chevalier , & qui courent les rues comme les fiacres. Non , Monsieur , répondit la marquise , des femmes de spectacles. Cela revient à peu près au même , répliqua le chevalier ; mais si vous en exceptez cette grosse actrice de la comédie Italienne , qui ressemble à la croix de S. Louis , que tout le monde veut avoir , & dont personne ne se soucie , je ne sache pas qu'il ait eu aucune femme de théâtre ; d'ailleurs ces sortes de bonnes fortunes sont si peu importantes & si communes , que le Cléon n'en seroit pas plus estimable , quand il auroit épousé toutes les veuves des quatre théâtres de Paris.

Je laisse parler M. le chevalier , parce qu'il parle bien , reprit Brochure d'un ton anodin : mais je fais qu'il a eu une femme de distinction ; & vous cesserez de hauffer les épaules , si vous daignez m'entendre.

Cléon , puisque vous continuez à lui donner ce nom , a eu de bonnes fortunes ; croyez-en un témoin oculaire. J'avois alors l'honneur d'être le facteur de madame la marquise de ***, & j'ai porté cin-

quante de ses lettres à Cléon. Quoi ! cette belle femme auroit eu ce magot ? repartit madame de Sarmé, cela est incroyable, Mais non pas impossible, comme vous allez le voir, répondit le Colporteur : la marquise de * * * avoit perdu beaucoup au *brelan* ; sa parole engagée à deux gros Allemands qui ne vouloient se payer que de bonnes raisons & d'argent comptant, exigeoit qu'elle satisfît le lendemain, Tous les coffres des notaires de Paris lui furent fermés, & le pere de Cléon, par qui elle termina ses courses, fut aussi inflexible que ses confreres. La marquise de * * * sortoit désespérée, lorsque Cléon se trouva à côté d'elle, & lui offrit la main pour monter dans sa voiture, Madame de * * * prétextant qu'elle avoit des affaires importantes à lui communiquer, l'engagea de monter avec elle. Cléon, enchanté de la proposition, débuta par un compliment honnête : l'habitude où il est de dire des choses fâcheuses lui donnant un air embarrassé, quand il faut être poli. Il eut en parlant à la marquise de * * * une contenance déconcertée qui passa pour de l'amour dans l'esprit de cette dame très-grande connois-

seuse d'ailleurs. La marquise qui crut avoir subjugué Cléon, lui parla de ses besoins, & d'un certain contrat sur la ville qu'elle vouloit hypothéquer pour y satisfaire. Le méchant qui a une charge de payeur de rentes, fut charmé de trouver cette occasion; il prit le contrat dont personne ne vouloit, par la crainte que la diminution des intérêts avoit généralement répandu, & promis de revenir l'après-midi remettre à la marquise la somme dont elle avoit besoin pour acquitter sa dette. Cléon tint effectivement parole, il entra avec un sac d'or: la marquise, nonchalamment couchée sur une chaise longue, rêvoit à son malheur. Cléon qu'elle affecta de ne pas voir, profita de cette feinte, & lui donna un baiser; cette première caresse en amena une seconde, & le méchant fut heureux avant d'avoir mis bas son sac. La bonne dame cria à la surprise, se plaignit amèrement de la méfiance, compta son or, & se consola dans les bras de Cléon à qui elle a donné la réputation d'un merveilleux. Soit habitude de voir le même homme, soit crainte de rougir en congédiant celui que l'on a rendu heureux, la marquise vécut près de quatre

mois avec Cléon. Ce commerce auroit même duré plus long-temps, si une indiscretion de ce payeur de rentes n'eut mis le comble à son insolence.

Obligé de faire un voyage de quelques semaines, Cléon revenoit à Paris, lorsque se trouvant à *Meaux*, il demanda à dîner à *l'Ours*, auberge où il n'y a pas plus de sûreté pour la santé que pour la bourse. L'hôte lui proposa de passer dans la chambre d'un homme de condition dont les terres étoient dans le voisinage, & que la goutte retenoit chez lui. Cléon qui n'aimoit point à manger seul, parce qu'il lui falloit des victimes à immoler, se mit à table avec l'étranger qui, cachant ses marques de distinction, affectoit la bonhomie d'un seigneur campagnard. Cléon s'apercevant que cet homme connoissoit & la cour & Paris, lui demanda très-indiscrettement, par qui la marquise de *** étoit alors entretenue. Par moi, répondit sèchement ce gentilhomme. *En ce cas*, reprit Cléon sans s'émouvoir, *nous sommes deux*. Apprenez, faquin, répliqua l'homme de condition, à respecter ma femme. Le méchant, sans paroître interdit, prit un cure-dent, se

leva d'un air aisé , & dit en s'en allant ,
parbleu je ne m'en doutois pas.

Le marquis , instruit de la conduite de sa femme , arriva à Paris le même soir , confia Cléon au suisse qui le nomma au signalement , & passa dans l'appartement de madame qui , voulant imiter l'exemple de toutes celles qui trompent leurs maris , sauta au cou du marquis à qui elle reprocha tendrement la longueur de son absence ; mais celui-ci ne voulant point jouir de la perfidie de sa femme , se contenta de la prier de s'épargner ses caresses. Quoi ! Monsieur , lui dit-elle ? Point de propos , Madame , répondit le marquis , je fais tout : voyez tout l'univers , c'est moi qui vous en conjure de la meilleure foi du monde , mais faites-moi la grace de chasser un impudent que le suisse a reconnu d'abord au portrait que je lui en ai fait. Adieu , Madame , je retourne dans mes terres comptant sur la grace que je vous demande. La marquise de * * * rougit , & ne doutant point que le méchant avoit été indiscret , elle renouvela elle-même la défense que son mari venoit de faire au suisse ; mais toutes ces précautions étoient inutiles ,

Cléon s'étoit jugé le premier ; & flatté d'une anecdote qui rendoit sa méchanceté plus célèbre , il en fit l'histoire du jour , & le poëte *Moncrif* en composa une *romance* qui a eu un succès égal aux moyens de plaire de cet académicien , ouvrage admirable qui renferme des secrets dont l'auteur a oublié de se servir. Mais s'avez-vous , *Marquise* , dit le chevalier , que *Brochure* a l'épigramme en main , & qu'il s'en faut très-peu qu'il ne soit un Cléon ? Diriez-vous bien , reprit le Colporteur , que malgré tous les traits que je viens de vous rapporter de cet homme , il y a des gens dans le monde , qui veulent soutenir qu'il n'est point méchant ? Je me défierois beaucoup , reprit madame de Sarmé , du caractère des personnes qui penseroient ainsi : méfiez-vous donc de mademoiselle *Gautier* de la comédie Française ; vous savez qu'elle a de l'esprit. Cléon ayant immolé toutes les victimes qui étoient dans le foyer , vint à notre actrice qu'il essaya de persiffler. Quelqu'un qui l'entendoit , dit : ne l'écoutez point , Mademoiselle , c'est un méchant. Lui méchant , s'écria l'actrice ? Vous vous trom-

pez , il n'en a pas l'esprit , & son talent est de faire croire qu'il l'est , pour jouir du mérite babare de se rendre redoutable aux fots. Cléon confondu fit une pirouette sur le talon , & ne parla , de sa vie , à la Gautier. Eh ! qu'est devenu la marquise de * * * , reprit mademoiselle de Sarmé ? On n'en entend plus parler. Il y a long-temps , Madame , répondit le Colporteur , que retirée du grand monde , elle s'est mise dans le commerce. La marquise de * * * , dans le commerce ? Va , tu n'y penses pas , mon pauvre Brochure , répliqua le chevalier ; une femme de son nom ne donne point dans ces miseres-là. Excusez-moi , Monsieur , répondit le Colporteur , c'est un commerce honorable que toutes les femmes de la cour font ou voudroient faire. Je ne vous entends point , repartit madame de Sarmé. Vous m'entendrez , Madame , poursuivit Brochure , si vous daignez m'écouter.

Vous savez , madame la Marquise , qu'il y a dans le monde quatre sortes de réformes que les femmes , qui ont vécu , embrassent quand elles veulent faire une fin.

Les unes tiennent bureau de littéra-

ture , & bercail de beaux-esprits ; c'est chez elles que les auteurs qui desirent une célébrité passagere , doivent aller lire leurs productions éphémères ; c'est là enfin où l'amour-propre en lunettes décide du sort des pieces, & de la vogue des ouvrages. Tel étoit autrefois l'hôtel de Rambouillet frondé si justement par Boileau , & telle étoit de nos jours la maison de madame de Graffigny , qui , à force de voir des gens d'esprit , s'imagina qu'elle en avoit , & acheta d'un abbé *les Lettres Péruviennes* qu'elle osa publier sous son nom en 1748. Les petits bénéfiques qu'elle fit sur cet ouvrage , lui donnerent l'envie d'en acheter un second ; mais un autre abbé plus généreux lui fit présent de la piece de *Cénie* qui étoit d'abord en vers , & qu'il mit en prose , pour obliger cette dame prétendue bel-esprit (a) ; tous ceux qui ont connu madame de Graffigny à la cour

(a) Il est si vrai que *Cénie* fut originairement faite en vers , que malgré le soin que l'auteur a pris d'en rompre la mesure , il en est resté encore 23 entiers , & même des vers de maximes : or , madame de Graffigny ayant avoué qu'elle n'en avoit jamais fait , je demande à ses partisans si *Cénie* est son ouvrage. Nous avons deux imitations en vers de *Cénie* , mais elles sont fort au dessous de l'original.

de Lunéville , ne m'accuseront point d'injustice dans le portrait que je vous en fais , & comme elle avoit soixante ans , lorsqu'elle voulut être auteur , elle auroit pu dire avec le *Métromane* de Piron ,

Dans ma tête un beau jour ce talent se trouva ,

Et j'avois soixante ans , quand cela m'arriva.

Mais , reprit la marquise , toutes les maisons où l'on reçoit les gens de lettres , ne sont point à dédaigner. Je suis bien éloignée de le penser , répliqua Brochure ; madame *Joffrin* que l'auteur de la comédie des *philosophes* avoit osé tourner en ridicule à la première représentation , est une dame respectable dont tout Paris embrassa la défense , & le plat auteur de cette rapsodie deshonorante , fut obligé de supprimer cette scène dont l'horreur ne rejaillissoit pourtant que sur lui ; mais suivons nos réformes.

D'autres prennent le parti de la dévotion , & cabalent pour Dieu contre le prochain : ardentes à prier , violentes à médire , elles ne manquent point un exercice pieux où elles peuvent être

vues , mais elles feront gémir un malheureux artisan qui attend après son salaire ; mises uniment , mais avec une propreté recherchée , elles ne prétendent point plaire , & si cela arrive , elles pensent comme le Tartuffe :

Il est avec le ciel des accommodements.

telle nous voyons aujourd'hui la duchesse de *** , qui depuis 1753 a déjà passé huit fois de la dévotion au plaisir , & du plaisir à la dévotion

Ces femmes pieuses , ou qui veulent l'être , menent une vie douce sans faste , & délicate sans superflu ; accoutumées à passer leurs jours avec des jésuites ou des prêtres de l'Oratoire , elles imitent la fameuse duchesse de Chevreuse , qui ne pouvant plus jouir des plaisirs de la vie que son tempérament avoit épuisés & avilis , ni cabaler avec le cardinal de Rez & les autres *frondeurs* , se fit dévote pour conserver le goût de l'intrigue & de la tracasserie , en prenant un parti dans les affaires de la religion. Madame de Chevreuse , qui trouva plus d'esprit dans les jansénistes que chez les jésuites , se rangea du côté de *Port-royal* , En suivant ce parti , elle avoit la con-

solation d'être encore d'un sentiment opposé à celui de la cour. Nos dévotés modernes forment deux divisions ; l'une va sauter sur le tombeau du diacre *Páris*, & l'autre sanctifie le pere *Girard*, & prie pour le pere *Guignard*, confesseur & martyr. Il est vrai que l'arrêt du parlement de Paris, du 6 août dernier, a diminué beaucoup la cabale jésuitique, & que l'on prend ces deux religieux pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire, le pere *Girard* pour un séducteur, & l'autre pour un pendu.

Le troisieme genre de réforme, plus bruyant que les deux autres, n'en est pas plus estimable, parce qu'il est presque toujours amené par l'intérêt ou par une oisiveté crapuleuse. Les femmes qui embrassent ce train de vie, n'ont d'autre occupation que de donner à jouer : telles sont aujourd'hui la vicomtesse de P***, la marquise de M***, & l'éternelle duchesse de Pha**, qui n'a plus pour elle qu'une table de pharaon & le souvenir des plaisirs qu'elle goûta avec le duc d'Orléans, régent du royaume. Ces femmes vivent exactement du produit du jeu. Ceux qui ignorent cette marotte, ne seront

pas fâchés de l'apprendre ici ; car je m'imagine bien , continua Brochure , que mes conversations ne seront pas perdues pour tout le monde.

Une de ces dames que l'on nomme à Paris *tripotieres* , du nom avilissant des assemblées qu'elles tiennent , réunit trois ou quatre personnes en fonds , qui , formant entre elles une somme de 500 louis , font valoir cet argent sans qu'elles paroissent. La banque une fois établie , on cherche un *tailleur* , c'est-à-dire un homme qui , tenant les cartes , a le secret de les connoître au tact , & de *filer* (a) celles qui sont nuisibles. On donne à cet honnête joueur deux louis par jour , un carrosse & à souper : cet homme a sous lui un second qu'on nomme *croupier* , & dont le soin est de payer les gagnants , ce qui ne l'occupe guere , & de faire payer les perdants , ce qui entraîne plus d'embarras ; celui-ci jouit , au carrosse près , des mêmes avantages que le tailleur , mais on exige de lui qu'il portera des manchettes fort

(a) Dans un dictionnaire *Piémontois* , traduit du *Saxon* , on apprend que *filer la carte* , c'est la convertir adroitement de perte en gain.

courtes , & qu'il ne prendra point de tabac. Ces restrictions , dit la marquise , sont tout-à-fait bizarres. Et nécessaires , Madame , répondit le Colporteur ; un homme qui manie l'or à poignée , a bien vite escamoté dix louis au moyen des grandes manchettes. Je conçois , repartit le chevalier , que cette surpercherie est possible ; mais pourquoi interdire l'usage du tabac à ce malheureux croupier ? Ce n'est point , répliqua Brochure , le tabac qu'on lui interdit , mais la tabatiere. Ce croupier qui tient par intervalle un ou deux louis à sa main , fait semblant de prendre du tabac , & enfonce cet or dans sa tabatiere. L'expérience a éclairé là dessus les faiseurs de fonds , & ils sont devenus depuis quelques années inexorables sur ces deux articles. Mais qui prend-on , demanda madame de Sarmé , pour faire ces personnages humiliants ? Des hommes comme il faut , répondit le Colporteur , qui aient l'air d'en imposer aux étrangers & à l'imbécille national. On est convenu , depuis quinze ans , de tirer les *tailleurs* & les *croupiers* de l'ordre royal & militaire de S. Louis ; il y a dans Paris deux mille

chevaliers errants , qui , profanant cette marque d'honneur , vendent bassement leurs mains à des femmes avides d'argent.

Il y a d'autres ruses encore pour se procurer des pontes , c'est-à-dire , des dupes. Les dames qui tiennent le tripot , (pardon du nom , madame la Marquise , mais c'est le mot propre) ont soin d'avoir chez elles un essaim de jolies créatures , & un homme à tous les spectacles , que par dérision on appelle le docteur *Gobelius* : celui-ci n'a d'autre emploi que d'examiner à l'opéra ou à la comédie les étrangers qui ont l'air ennuyé ; il les aborde , leur nomme une duchesse ou une marquise qui vaut souvent mieux , & finit par leur proposer un souper agréable. Comme le Parisien passe avec justice pour être naturellement poli , un inconnu qu'on prévient , attribue à sa qualité les attentions qu'on a pour lui , se livre avec transport dès qu'on lui montre le plaisir , suit son guide , & fait son compliment à la maîtresse de la maison qui a toujours sa réponse prête dans un *livret* qu'elle lui présente. Si l'étranger balance , de jolies femmes , qui sont payées pour ju-

ger sur sa physionomie qu'il doit être heureux , lui proposent de mettre un louis en société avec lui , & de louis en louis on ruine la dupe , sans que ses moitiés s'appauvrissent. L'heure du souper arrive , la gaieté & le Champagne font les honneurs du repas ; le jour paroît , les femmes veulent être ramenées : l'occasion est favorable ; on croit sans peine pouvoir la mettre à profit ; mais les princesses qui sont instruites , veulent revoir le lendemain l'étranger au pharaon , & c'est là qu'elles lui donnent rendez-vous ; c'est de là aussi qu'on peut dater la ruine de tant d'honnêtes gens que les *Gobelius* & les filles galantes précipitent dans ces dangereux abymes. La maîtresse de la maison voit tous ces malheurs de sang-froid , & en tire son embonpoint ; les faiseurs de fonds lui paient les cartes à vingt sous le jeu , & lui donnent cinquante écus par jour pour le souper & l'entretien d'un carrosse de remise , qui va chercher & reconduire les victimes , avec un vingtième dans le bénéfice de la banque.

Le dernier genre de réforme est celui qui exige plus d'esprit ; aussi voit-on peu

de femmes en état de l'embrasser avec succès. On appelle celles qui suivent cette réforme, *intrigantes de cour* ; ce sont elles qui trafiquent les évêchés, les abbayes, les charges de robe, les dignités militaires, les pensions, les emplois dans les fermes, & les différentes graces ; telle est aujourd'hui la marquise de Panpadou. Ce commerce lui fait cinquante mille livres de rente, tandis qu'elle a l'air de s'intéresser à l'avancement des honnêtes gens, ou au sort des malheureux par pure bonté d'ame. Sa correspondance est plus considérable que celle des ministres, & les profits de son Suisse valent ceux du portier du contrôleur-général. Le nom du roi, & ceux de ses ministres, sont toujours dans sa bouche, & il n'y a jamais de phrase dans sa conversation & dans ses lettres, qui ne commence par ces mots : *le ministre m'a dit* ; cette habitude est si grande que son valet de chambre lui demandant un jour si elle prendroit du café, elle lui répondit, *le ministre m'a dit qu'oui* (a). Les placets qu'elle reçoit

(a) Cette façon de parler me rappelle le mot du
font

font immenses , & son ton absolument ministerial en impose à tout ce qui l'environne. Un petit commis d'intendance lui étant venu annoncer , il y a quelques jours , que *monseigneur* son maître avoit exempté à sa considération un de ses protégés de tirer à la milice , elle remercia cette espece de secretaire ; & comme celui-ci favoit que la marquise étoit intrigante , il lui dévoila les vues qu'il avoit d'entrer dans la négociation. Eh bien , reprit-elle , j'en parlerai au ministre , & nous verrons à vous placer dans quelque petite résidence d'Italie ou d'Allemagne. Vous savez , continua-t-elle , que toutes ces choses-là coûtent , mais nous verrons cela après. Mon petit commis revint à l'intendance tout bouffi d'orgueil , ferma son portefeuille , prit congé de *monseigneur* , & croit être déjà dans une cour étrangère , où il dit gravement *le roi mon maître.*

fameux *Bontems* , premier valet de chambre de Louis XIV. Il étoit si accoutumé de dire à ceux qui le sollicitoient , *j'en parlerai au roi* , que l'abbé de Choisi lui ayant un jour demandé quelle heure il étoit , il lui répondit , *j'en parlerai au roi.* L'abbé de Prades , connu par cette these fameuse qu'il n'a peut-être jamais lue , se targuant à Berlin de l'accès qu'il avoit auprès du roi , disoit si communément & à tout propos , *le roi m'a dit* , que le nom lui en a resté , & que parlant de lui , on dit , *l'abbé , le roi m'a dit.*

Les sots implorent sa protection, & le traitent d'excellence, & peut-être dans peu les honnêtes gens seront obligés d'en venir là. Ce siècle fertile en miracles ne peut plus surprendre, quoi qu'il arrive; au reste nous avons des cours en Europe où il ne faudroit pour ministre qu'un bras à ressort, qui donneroit une lettre, & prendroit la réponse. Ce nouvel arrangement pourra faire à l'avenir une branche d'économie dans le royaume.

Je crois, Madame, que vous voyez maintenant que je n'ai pas eu tort, quand je vous ai dit que la marquise de * * * s'étoit mise dans le commerce. Ce trafic est honnête, & rapporte beaucoup: deux grandes considérations pour le mettre à la mode. J'ai à lui proposer, demain ou après, trois cents louis pour procurer une place de secrétaire d'ambassade à un jeune auteur que madame a protégé autrefois. Ne seroit-ce pas d'Arnaud, demanda madame de Sarmé? Lui-même, reprit Brochure. Mais, reparut le chevalier, d'Arnaud est un écrivain que le roi de Prusse a rendu célèbre en lui adressant une épître très-jolie.

Oui, Monsieur, répliqua le Colporteur ; mais notre écrivain piqué que sa majesté Prussienne n'a pa inséré cette piece dans le recueil de ses poésies, vient de se déclarer contre lui, & je crois même qu'il a résolu de s'en venger en ne faisant plus de vers à la louange de ce héros. C'est, répondit le chevalier, mieux célébrer le roi de Prusse qu'il ne pense. Mais, en vérité, reprit la marquise, ce d'Arnaud est un garçon singulier, sa manie est de se brouiller comme cela avec toutes les puissances qu'il ne connoît pas ; le Danemark, la cour de Gotha, la Saxe, enfin tous les souverains du monde ne sont point à l'abri de ses augustes *bouderies* ; il me boude aussi, quoique je n'aie pas l'honneur de régner, & depuis qu'il étoit devenu amoureux de je ne fais quelle femme de condition, dont il pleure depuis deux ans bien tendrement la mort. . . . Ah ! l'aventure est comique, Madame, répliqua Brochure, & je ne puis me dispenser de la raconter.

Vous savez qu'à la mort de cette femme, il adressa des vers à mortifier de Voltaire sous le titre *d'épître sur la*

mort de ma maîtresse ; il la peignit comme une femme de condition , qui joignoit les sentimens les plus éclairés à un grand fonds de littérature : voici entr'autres un lambeau de cette épître , où il n'y a ni vérité ni poésie.

Avec Mérope elle étoit mère ,

Avec Zaïre elle pleuroit ,

Et raisonnoit avec Voltaire.

Le Sophocle François répondit de bonne foi à d'Arnaud sur la perte de cette aimable maîtresse ; les vers des deux poètes , insérés dans le mercure de France , engagerent les amis mêmes de d'Arnaud de faire des perquisitions pour découvrir le prodige , qu'il pleuroit si méchamment , & après des recherches exactes , on parvint à découvrir que la maîtresse que le jeune poète regrettoit si vivement , étoit la femme d'un rôtisseur de la rue de la Huchette. Telle est cette dame respectable qui , après avoir déploré les malheurs de Mérope & de Zaïre , venoit penser dans les œuvres philosophiques de monsieur de Voltaire ; femme au reste très-digne d'être regrettée , car elle fournissoit tous

les jours une poularde au cresson à notre jeune auteur (a).

Je reconnois bien là le pauvre d'Arnaud, dit la marquise ; sa fureur est d'élever tout ce qu'il approche, & il n'y a caillette du troisieme ordre, ni grisette subalterne qu'il n'ait divinifiée dans ses vers. Lisez, pour n'en pas douter, répondit Brochure, ceux qu'il a adressés à la *Defresne*. Quoique cette créature ne sache pas lire, il en a fait le

(a) Si l'on vouloit rechercher quelles sont les prétendues duchesses, comtesses, marquises & autres femmes de qualité, dont le nom caché sous quatre ailes orne le frontispice de la plupart des épîtres dédicatoires de nos auteurs, on trouveroit en place de ces dames respectables des chimères enfantées par l'orgueil des écrivains; ou des divinités d'indonni-res, telles que celle de la rue de la Huchette.

Un de ces barbouilleurs subalternes voulant escamoter un jour une tabatiere d'une dame respectable; qui aime les lettres par goût, & qui les protège sans orgueil, parvint à parler quatre minutes à cette dame, & cette faveur, à laquelle il est vrai qu'il ne devoit pas s'attendre, fut mise à profit le lendemain dans la dédicace qui précède l'*histoire de raisonnée des rois de Rome*, où l'auteur dit fastueusement: *c'est dans vos conversations, Madame, que j'ai puisé, &c.* propos fort impertinents, car madame la comtesse de L. M. * * * n'a jamais imaginé la moindre des absurdités dont ce livre fourmille; & si elle a protégé depuis le prétendu historien, c'est un effet de sa pitié dont elle auroit à se repentir, si l'élevation de ses sentimens ne la mettoit pas, au dessus des épigrammes d'un homme deshonoré.

prodige du siècle , & quand on lit cette épître , on croit que l'auteur parle d'une *Sévigné* , & qu'il a lui-même ignoré que la beauté qu'il chante étoit la fille de la cuisinière du marquis d'Ormoi. Point de médifance , monsieur Brochure , repartit le chevalier , la Defresne a aujourd'hui le carreau à l'église , ses gens portent la queue de sa robe , & elle se nomme madame *la marquise de Fleuri*. Voilà un bon conte , s'écria madame de Sarmé. Non , Madame , reprit le Colporteur , rien n'est si positif que ce que vous dit monsieur le chevalier ; je fais le fait que je vais avoir l'honneur de vous détailler dans ses véritables circonstances.

La Defresne étoit à peine âgée de quatorze ans , que sa mere , alors blanchisseuse , rue Montmartre , conçut que sa fille pourroit la tirer de cet état. Un visage régulier & noble , de belles dents , une bouche vermeille , de grands yeux bleus faits pour émouvoir *Platon* même , une taille noble , une gorge arrondie par l'amour , & le plus beau bras du monde. Telle étoit la jeune Defresne en 1735 , & telle est aujourd'hui , à la gorge près , la marquise de Fleuri.

Cette fille , placée chez une couturière qui tenoit une école toute différente , y reçut des impressions pernicieuses , qui la livrerent moins au monde qu'au libertinage. Ses prémices , sur lesquelles la mere avoit fondé un bien-être , furent la proie d'un garçon boulanger , & deux pains payerent ce qui auroit coûté vingt-mille francs à un fermier-général , ou à quelque autre publicain de cette espece.

La Defresne , abandonnée à elle-même & au plaisir qu'elle préféroit à son intérêt propre , négligea jusqu'à dix-neuf ans de se faire un état. Le marquis d'Ormoi , colonel du temps de la régence , & militaire par conséquent très-désœuvré , n'avoit pour livre de tactique que le code de la *Fillon* , (a) dans lequel il trouva un article concernant la Defresne ; le portrait de cette jeune personne ranima ses desirs , & pour avoir la fille , il confia le soin de la

(a) Fameuse apparence du temps de la régence , la même qui découvrit la conspiration du prince de Collemare , ambassadeur d'Espagne , du duc de Maine & de quelques autres ; contre Philippe d'Orléans , régent de France. Le libraire Courellet nous a donné les lettres de la *Fillon* , ouvrage fait pour la livrée.

cuisine à la mere. Cet arrangement eut les suites qu'il devoit avoir. D'Ormoi jouit, & il ne paya point, mais il en résulta toujours un bien à la petite, c'est qu'elle apprit de ce sous-seigneur ce qu'elle pouvoit valoir. Un riche garçon, nommé *Lebret*, enfermé comme fou depuis neuf ou dix ans chez les freres de Charenton, avoit une maison à Villeneuve-S. George, à quelques lieues de Paris; il y donna une fête brillante à la Defresne; les honneurs qu'elle reçut dans ce lieu enchanté, aiguillonnèrent son amour-propre, & la petite personne, agacée par *Lebret*, lui tint rigueur. Ce particulier qui avoit déjà les symptomes de cette folie qui a éclaté depuis, lui envoya le lendemain dix robes du meilleur goût, un écrain de douze mille francs, & quatre cents louis en or.

Un présent aussi considérable fit impression sur l'ame de la Defresne, & elle commença dès-lors à prendre des arrangements de fortune, qu'elle ne suivit pas; elle prodiguoit d'une main ce qu'elle recevoit de l'autre.

Comme ce *Lebret* avoit exactement des accès de folie qui le rendoient dangereux,

gèreux, sa maîtresse rompit avec lui pour s'attacher à monsieur de Bo * * président à Mortier au parlement de Provence, espece d'original qui joint au malheur d'être tendre, la bibliomanie & la fureur de juger le premier des ouvrages dramatiques. Le président vit avec plaisir la Defresne prête à être mere ; une fille vint au monde : monsieur Bo * *, qui fait comme cela se pratique en Provence, voulut donner à ce nouveau né le berceau des *enfants trouvés* ; mais la mere de la Defresne, qui avoit été enchantée de voir sa fille grosse des sublimes œuvres de monseigneur le président, honora les couches de sa présence, & ne voulant point que la fille d'un magistrat Provençal, & d'une *démoiselle du monde* (a) de la rue neuve Saint-Eustache, fût confondue, dans un hôpital, avec les bâtards de beaucoup de duchesses & d'autres femmes du premier nom, elle escamota si finement sa petite fille, que le président qui avoit une antipathie pour les mois de nourrice, ne s'en ap-

(a) C'est le nom que ces filles entretchues se donnent entre elles.



Le Colporteur.

perçut point. Cette fille vit aujourd'hui, mais sa figure est aussi *hommasse* que celle de son pere ; on cherche à en faire une religieuse.

Mademoiselle Defrésne quitta le président, dès qu'elle fut qu'il avoit condamné sa fille à terminer ses jours malheureux dans un hôpital, & elle prit d'autres amants qui la firent successivement mere de trois fils : le fameux *Bonier de la Mossou*, fils d'un homme de fortune, qui de mousquetaire devint colonel du régiment Dauphin, dragons, & de-là trésorier-général des états de Languedoc, place quatre fois supérieure à celle d'un fermier-général. Bonier, malgré le crédit de la duchesse de C ***, sa sœur, fut excommunié par l'évêque de Montpellier, pour avoir mené aux états de Languedoc la *Petit-pas*, danseuse de l'opéra. Cette créature fort villipendée dans le mandement que deux jésuites, toujours irrités des désordres des filles, avoient composé au nom du prélat, jeta les hauts cris, & voulut absolument retourner dans la capitale où l'effronterie & l'indécence y jouissent sans honte de la liberté attachée aux coulisses. Bonier

la suivit après avoir lâché contre l'évêque de Montpellier un manifeste qui étoit aussi ridicule que le mandement de ce prélat.

La Petit-pas mourut dans l'hôtel de son amant. Cette perte l'auroit vivement touché, si l'abbé *de la Coste* ne lui eut produit la *Defresne*. Cet abbé, grand marieur de filles, a fini ses intrigues par donner une femme à monsieur de la *Popelinie* ; il auroit probablement poursuivi sa carrière, si le parlement qui veut bien qu'on marie des filles, mais qui ne prétend pas qu'on fasse de faux billets de loterie, ne l'eût condamné l'année dernière à être à perpétuité commensal des galères de France.

Bonier logea sa nouvelle maîtresse dans le plus bel hôtel de la rue *S. Dominique*. *Germain* lui cisela une vaisselle supérieure à celle du roi *Stanislas*, que cet artiste travailloit alors. *Le maignant* & *l'empereur* lui fournirent les diamants les plus brillants & les plus rares : *Hébert*, le même dont *Voltaire*, le peintre de l'univers, dit en parlant des coiffichets qui l'ont enrichi :

Ces riches bagatelles
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant
de belles.

Cet artiste qui n'étoit point encore *secrétaire du roi, maison & couronne de France*, eut ordre de lui fournir tous ces riens précieux dont les femmes sont convenues de faire leurs délices : la Defresne enfin le disputa par son luxe insolent à toutes les femmes de finance qui l'emportoient depuis long-temps sur celles de la cour ; elle eut une toilette tous les mercredis & samedis, à laquelle j'ai vu plus d'un officier-général, & d'un cordon bleu. Il est vrai que les visites de ces messieurs avoient moins pour objet l'idole du traitant que sa cuisine & son coffre-fort. La douceur de ce train de vie dura jusqu'à la mort de Bonier qui périt, avec huit cent mille francs de rente, de chagrin de n'être pas né gentilhomme, quoiqu'il eût payé cinquante mille écus le droit d'avoir un suisse à la porte de son hôtel, ou plutôt parce qu'il avoit acheté ce droit sur lequel un tas de parasites qui le mangeoient tous les jours, avoient l'insolence de le persiffler.

Lebret qui avoit de temps en temps des intervalles dilucides , revint prendre sa premiere place , & succéda à Bonier. Cet homme dans ses moments de sagesse , avoit la folie de traîner avec lui quelques beaux esprits à qui il disoit pesamment , *faites-moi rire.* La premiere fois que Lebret soupa chez la Defresne , depuis la mort du trésorier-général , d'Arnaud se trouva ce jour ; il voulut plaire & réussit. Le mécene subalterne s'apperçut des infidélités que sa maîtresse & son protégé lui faisoient , & il leur laissa le champ libre.

La Defresne livrée à une nouvelle passion qui ne pouvoit être que de sentiment , s'endormit dans les bras de d'Arnaud pendant quelques mois ; mais comme les *bribes* de vers qu'il tiroit de Catulle , de Tibule & d'Ovide , étoient les seules lettres de change avec lesquelles il payoit les faveurs de sa maîtresse , & que ces papiers n'avoient pas cours parmi les effets publics , on s'en prit à cette belle vaisselle , le chef-d'œuvre de Germain ; & quelques jattes passèrent du buffet chez l'orfèvre. Les forces du poëte s'épuisèrent , & le sentiment de la Defresne se dissipa avec

elles. D'Arnaud parut maussade; on se reprocha de l'avoir eu; & pour se faire illusion sur cette aventure, on appelloit *caprice* ce qui avoit cependant été l'effet de l'inclination.

La nécessité de rétablir l'ordre symétrique de la vaisselle un peu dérangé, déterminâ la Defresne à se rendre aux instances du marquis *Giacomino D****, Génois, aussi aimable & aussi frivole qu'un François. Cette nouvelle passion dura six mois, pendant lesquels la Defresne déploya heureusement tout ce que les caresses, l'intérêt & l'art le plus raffiné peuvent mettre en usage pour ruiner un homme épris. Le marquis Génois, que cette intrigue avoit dérangé, se retira, & la Defresne entra alors dans le régiment des gardes Françaises, ou pour mieux dire, tous les officiers de ce corps brillant furent attachés au char de cette fille. Le dégoût, l'inconstance ou la nécessité ayant forcé la plupart de ces messieurs de battre en retraite, le prince de R***, parut seul sur les rangs & donna un vernis de décence à sa maîtresse qui, réfléchissant sur son état, forma le projet ridicule de devenir

honnête femme ; il n'y a pas une fille du monde à qui cette folie n'ait passé par la tête. La Defresne, instruite que monsieur de *Fleuri*, gentilhomme François, & qui plus est *marquis*, ayant perdu l'espoir de récupérer de gros biens qu'il avoit en Savoie, d'où sa famille étoit originaire, & qu'il étoit réduit à une misère si grande qu'il recevoit un écu, n'importe par quelle main il lui étoit présenté, résolut de mettre cette circonstance à profit, & lui fit proposer de l'épouser. Voltaire a bien raison de dire que l'opprobre avilît l'ame. Le marquis de *Fleuri*, languissant sous le poids de sa misère, accepta cette proposition avec transport. La Defresne lui envoya le même soir par sa femme de chambre les conditions auxquelles cette union devoit se faire ; je vais vous les rapporter telles qu'elles furent présentées écrites par la Defresne, & répondues par le marquis de *Fleuri*.

Conditions auxquelles je veux bien me marier avec M. le marquis de Fleuri.

ARTICLE I.

RÉPONSE.

M. le marquis de Fleuri m'épou-
fera mardi 28 de ce
mois à l'église de
S. Roch, ma pa-
roisse, & comme
je n'ai pas le temps
de songer aux dé-
pensés & aux pu-
blications des bans,
M. de Fleuri se
chargera de ce soin
moyennant 50 écus
que je lui ferai re-
mettre après la si-
gnature de ces con-
ditions.

*Accepté pour le
mardi 28, si les 50
écus suffisent, je me
mêlerai de tout, mais
je prie mademoiselle
Defresne de faire at-
tention que je ne puis
sortir faute d'habit
& de perruque.*

ARTICLE II.

RÉPONSE.

M. le marquis se
trouvera mardi 28
à quatre heures du
matin dans l'église

*Accepté pour l'hen-
re & le rendez-vous,
quoiqu'il soit humi-
liant pour moi de ne*

de S. Roch, à l'en- point vous prendre
trée de la chapelle dans votre maison,
de la Vierge, avec mais refusé pour l'a-
un de ses amis con- mi, ma triste situa-
nus, & aussi - tôt tion ne m'ayant con-
qu'il me verra avec servé que mon cor-
un des miens, il me donnier que j'amé-
donnera la main jus- nerai à tout événe-
qu'à l'autel où l'on ment.
nous mariera.

ARTICLE III.

RÉPONSE.

Immédiatement Bon pour les 300
après la signature de livres dont j'ai grand
l'acte de célébra- besoin, mais refusé
tion de mariage, je le contrat, à moins
remettrai 300 livres qu'il ne soit garanti
à M. le marquis par une personne sol-
pour le premier vable, ou que ma-
quartier de la pen- demoiselle Defresne
sion viagere de 1200 ne me donne en
livres que je m'en place des actions sur
gage de lui faire la compagnie des
qu'à ce qu'il plaise Indes, ou un con-
à Dieu de l'ôter de trat sur la ville ;
ce monde; hypothé- car enfin, il n'est
quant pour sûreté pas juste que je don-
de cette pension un ne mon nom pour
contrat que j'ai du rien.

marquis de Fimarcon, de la somme de 24000 livres.

M. le marquis aura soin d'avoir en poche sa quittance de 300 livres toute signée.

ARTICLE IV.

RÉPONSE.

M. le marquis s'engagera, le plus solennellement qu'il sera possible, de reconnoître ma fille & mes trois garçons, de s'en avouer le pere, & de leur permettre de prendre, ainsi que moi, les titres, le nom, les armes & la livrée de la maison de Fleuri.

Accordé puisqu'il le faut, mais c'est se faire pere de quatre enfants pour un morceau de pain.

ARTICLE V.

RÉPONSE.

M. le marquis me quittera au sortir de l'église, pren-

Accordé de grand cœur, aussi-bien vous serois-je inutile.

dra un fiacre pour se retirer où bon lui semblera avec son ami, & s'engagera ici, par écrit, de ne jamais mettre le pied chez moi, ni dans tous les endroits où je pourrai me trouver.

ARTICLE VI.

RÉPONSE.

M. le marquis *Je n'ai garde d'y*
 enverra tous les *manquer.*
 trois mois chez le
 sieur le Noir, no-
 taire, au coin de la
 rue de l'Échelle, qui
 lui remettra 300 li-
 vres sur sa quittance
 en bonne forme.

ARTICLE VII

RÉPONSE.

& dernier.

Et comme il con- *Soit, mais cette*
 vient que je fasse *retraite momenta-*
 respecter le nom *née me paroît bien*
 que je vais porter, *inutile, au reste un*

je m'engage de passer six mois, à commencer dès demain, dans une maison religieuse où je prendrai un air de décence convenable à mon nouvel état.

Fait à Paris le 22
octobre 1755.

Fait à Paris le 22
octobre 1755.

signé,

DEFRESNE.

signé,

Le marquis de
FLEURI.

Ce que je viens de rapporter, est, on ne peut pas plus, exact; le mariage suivit ces préliminaires qui furent observés dans tous leurs points. Mademoiselle de Fresne prit le nom & les armes du marquis de Fleuri; sa fille l'imita: l'aîné des garçons, qui étoit au collège de Clermont quand les jésuites existoient à Paris, porte le nom de *Marquis*, le second a prit le titre de *Vicomte*, & le troisième celui de *Chevalier*. Tout Paris attestera un fait qu'à peine il a cru. Le pere, putatif de cette *arlequinade*, mou-

tut huit mois après qu'il eut vendu son nom à la Defresne, qui, tirant vanité de cet événement, drapa comme une duchesse.

La marquise de Fleuri, qui a presque autant de caprices que de passions, s'amouracha, au sortir du couvent, de deux mousquetaires; mais comme elle ne leur trouva que de la figure, elle remplaça l'un par l'autre, & finit par les congédier tous deux pour leur substituer monsieur de***, premier valet de chambre du roi, homme aimable & utile à la fois; mais il avoit le défaut de vouloir de la constance, & de ne point aimer l'ambre. La marquise ne pouvoit vivre sans coquetterie & sans odeur, & ces deux goûts, quoique très-pardonnables à toutes les femmes, éloignèrent M. de***. La guerre arriva; le François, si frivole & si méprisable à Paris, devient estimable au moment où sa gloire l'appelle à l'armée. Toute la jeunesse, éloignée de la capitale, fit place aux financiers & aux abbés; je ne parle pas des auteurs, parce qu'ils sont toujours en sous-ordre chez les filles. La marquise de Fleuri, qui touche sa quarante & unieme année, vit aujourd'hui

d'hui dans l'espoir , & elle attend la paix avec autant d'impatience qu'un marchand de la rue S. Honoré. D'Arnaud continue à lui faire de petits vers innocents , mais tout cela se borne au triste gigot & à la compote. La vaisselle d'argent , dont la marquise s'est défaite en bonne citoyenne , ne lui permet plus d'envoyer des jattes chez l'usurier.

Comment cette marquise d'impression bizarre , dit madame de Sarmé , a envoyé aussi à la monnoie ? Et d'où venez-vous , Marquise , reprit le chevalier ? Si vous aviez lu les bulletins qui ont embelli pendant si long-temps *les mercures de France* & l'admirable *gazette de Bruxelles* , ouvrage sublime , auquel l'ex-capucin Normand , le politique Maubert a donné la naissance , vous auriez vu que la petite *Deschamps* de l'opéra avoit envoyé à la monnoie le produit de deux années de veilles , de douleurs & de plaisirs. Il est vrai , répartit madame de Sarmé , qu'on a parlé de cela dans le monde ; mais comme toutes les actions de ces créatures ne me touchent guere , cela m'a passé de la tête. Ce que monsieur le chevalier

vient de remarquer, répliqua Brochure, est très-vrai ; j'ai porté moi-même cette argenterie à la monnoie, dans le carrosse d'un certain ministre étranger, qui régnoit alors chez la danseuse. Convenez donc, Chevalier, répondit la marquise, que ce monsieur Brochure est un homme universel, il se trouve par-tout. Ma vacation, Madame, reprit le Colporteur, me met à même de rendre des services à tous les honnêtes-gens, & il est très-ordinaire de me voir le même jour passer de la toilette d'une duchesse à celle d'une actrice, & de sortir de la bibliothèque d'un cardinal pour entrer dans le bureau d'un traitant. Tu nous la bailles belle avec tes bibliothèques, repartit le chevalier ; est-ce que les cardinaux savent lire ! Eh ! que dites-vous là, Monsieur, reprit Brochure d'un ton scandalisé ? sachez qu'il y a des savants sous la pourpre ; je les connois moi qui vous parle, & qui fais à chaque conclave le voyage de Rome. *Quirini*, *Passionei*, si renommés par leur érudition, n'étoient que des hommes lourds, qui s'attachoient à de gros in-folio, sur lesquels ils prenoient plaisir à s'ap-

pefantir. J'ai d'autres pratiques que cela à Rome , & il y a tel cardinal à qui je vends par année pour quatre mille francs de romans. De ces romans moraux , sans doute , répliqua le chevalier. Un prince de l'église Romaine ayant le droit de lire tout , & étant , par la dignité de son caractère , à l'abri du scandale & des impressions dangereuses , je ne me fais point de scrupule de lui vendre tout , persuadé que je serai bien payé , & que la religion & les bonnes mœurs n'en souffriront pas.

J'admire votre zele , monsieur Brochure , dit la marquise ; laissez dire le chevalier naturellement persifleur , & parlez-nous un peu de cette Deschamps. Que vous en dirai-je , Madame , répliqua le Colporteur ? c'est un de ces minois de fantaisie qui a frappé ce que la France & les pays étrangers ont de plus grave ; elle a plu sans agréments réels à des hommes aimables , elle les a fixés sans esprit ; enfin c'est un prodige dont je vois beaucoup d'honnêtes femmes jalouses. Y pensez-vous , Brochure , de parler ainsi , repartit la marquise ? Il

a raison , Madame , répondit le chevalier : une maison superbement meublée , les plus beaux chevaux de Paris , cent mille écus de pierreries , une garde-robe de trente mille francs , une table exquisite & une cour brillante , je ne vois pas ce qu'une honnête femme pourroit désirer davantage. De la réputation , Monsieur , de la réputation , reprit madame de Sarmé. Est-ce que par hasard vous y croiriez encore , Marquise , répondit le chevalier ? Il y a long-temps qu'on est convenu que c'étoit un vieux préjugé dont il faut se débarrasser comme d'un vieux habit. En vérité , Monsieur , répliqua madame de Sarmé , je commence à croire que vous n'avez point de principes : quoi ! vous regardez la réputation comme une chimère , mais cela ne se conçoit pas. Ma foi , Madame , reprit le chevalier , je vois tant de *Palissot* qui ont la réputation de *Voltaire* , tant de petits espions qu'on prend pour des *chavigny* , (a) tant de généraux médiocres qu'on compare à *Turenne* , tant de *Cotins* qu'on place au dessus de *Fléchier* ,

(a) fameux négocians.

tant de plats jésuites qu'on met à côté de Pascal, tant de misérables journaux qu'on préfère à celui des savants, tant de Lichain qu'on élève au dessus de Dufresne, tant de Laïs qu'on accueille avec plus d'empressement que des Lucreces, tant de sotts enfin qu'on recherche au préjudice des gens d'esprit; que ne croyant plus aux réputations, je n'en ambitionne aucune, & que je fais très-peu de cas de ceux qui en ont: il y a plus, je les regarde exactement comme des voleurs de grands chemins, qui se couvrent impunément des dépouilles des honnêtes gens. Vous pouvez avoir raison à quelque chose près, à l'égard de la marquise; mais convenez cependant que le destin de ces filles, dont vous nous croyez jalouses, est demeuré dans l'opprobre. Je demande pardon à madame, si je l'interromps, repartit le Colporteur, mais je suis de son avis. Voyez la Cartout qui s'est élevée doyenne des chœurs de l'opéra; elle a souper autrefois avec quatre princesses qui depuis ont été rois (1a); elle a

(*) Ce n'est point ici le souper imaginaire de l'abbé à Venise; les quatre princesses héritières, avec

L
brillé, elle a
vieux laquais
sa compagnie
rend au centup
a faites contre
qui a fait de
l'académie roy
les accents en
pendant long-
rossignol. Elle
un souverain e
bras; elle ren
zac (a) qui v
loges de Chare
est aujourd'hu
regard, ou à
Voyez la *Gauffin*
qu'en 1745 le
voulu: princes
tion, graves pro
teurs, auteurs
voux mieux, f
ce monde, au
tribué à l'enri

qui la Cartout sou
cette partie, & un
regne encore aujour

(a) Poète lyrique
rente; mort de ch
Fet.

cette fortune ? La belle Gauffin est devenue molle, les années n'ont respecté que sa tête, l'énormité de sa taille a éloigné les soupirants, sans lui ôter les desirs. Qu'est-il arrivé ? La belle Gauffin, que les princes ont aimée, que tous les grands poètes ont chantée, dont la jeunesse la plus aimable de Paris a mendié servilement un coup d'œil ; cette actrice charmante finit par épouser un danseur Italien, qui n'a, pour tout mérite, que la complaisance vicieuse que les gens de sa nation & l'Esprit des Loix attachent moins à l'opprobre des sentiments qu'à la nature du climat.

Voyez la Chevalière de l'opéra, riche par sa sagesse, qui lui avoit mérité des pensions, & par le produit de son talent, ou du moins de celui qu'on veut lui croire ; on l'estimoit parce qu'elle avoit résisté au marquis de Las***, née pour faire des conquêtes, & parce que maniant la baguette des fées avec assez d'adresse, elle joué les furies & les méchantes femmes avec une vérité qui feroit tort à son caractère, si on cherchoit à l'approfondir. Eh bien, cette Chevalier qui, dans tous les person-

âges qu'elle fait, élève toujours gauchement les yeux vers le ciel, les a abaissés plus gauchement encore sur la terre, & deux sottises d'éclat lui ont fait perdre dans une minute l'estime qu'elle avoit travaillé à mériter pendant quarante ans; la première a été d'épouser *Duhamel* qui avoit été à Genes intendant honoraire du maréchal de Richelieu, duquel on pouvoit dire, en voyant, ce que *Lisimond* dit du feint intendant du glorieux.

Suivant l'apparence
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

La seconde est de l'avoir mis à la porte pour lui substituer un amant avec qui elle vit dans une publicité qui persuade à tout Paris, que sa vie passée n'a été qu'une hypocrisie que l'orgueil étale pour attirer de la considération à une fille qui par état ne doit point être sage.

Voyez *la Lionnois*, une des premières danseuses du même théâtre, heureuse & riche pendant quinze ans; elle a mené une vie enviée de tout ce que la capitale renferme de femmes aimables;

débarassée de son mari que le comte de Maurepas, ministre d'état, chargé alors du détail de l'opéra, chassa, sous prétexte que le sacrement n'étoit pas fait pour des gens de cette espèce; mot excellent qui prouve du moins qu'on a voulu rendre une seule fois le mariage respectable à Paris : rien enfin ne manquoit aux plaisirs de la Lionnois; le comte de *** la quitte avec toute l'honnêteté qu'on doit à une fille qu'on a estimée. Que fait ma danseuse? Elle passe des bras de l'homme le plus aimable dans celui d'un gagiste de l'opéra, avec qui elle a fait la fortune de *Ramponneau* en s'enivrant périodiquement deux fois le jour avec du vin à quatre sous le pot : les choses ont changé depuis pour elle; mais cela durera-t-il?

Voyez la *Beaumenard*, personne ne peut en parler plus pertinemment que moi : la chronique me dit son pere; mais dans ce siècle pervers la nature est inconnue aux filles de spectacles, & si elles ont des entrailles, ce n'est qu'au théâtre & sur un sofa. Quoi qu'il en soit, *Gogo* (c'est le nom de mignardise que la *Beaumenard* portoit

dans son enfance) n'avoit pas encore quatorzè ans , que *Monet* , directeur de l'opéra-comique , qui m'avoit des obligations , voulut bien la recevoir au nombre de ses actrices , moyennant quatre louis par mois , qu'elle étoit obligée de lui payer pour les deux premières foires. Révez-vous , Brochure , s'écria la marquise ? Quoi ! ces filles paient pour venir se donner en spectacle ? Mais d'où diantre venez-vous , Madame , reprit le chevalier ? il me paroît que vous ignorez le code *Thuret* (a) , & les premiers éléments de l'opéra & des autres spectacles où les actrices sont à gages.

Monsieur le chevalier fait son opéra par cœur , répliqua Brochure. Parbleu ; je le crois , répondit-il :

Nourri dans le sérail , j'en connois les détours.

(a) *Thuret* , écuyer du feu duc de *Guise* , avoit été attaché précédemment à la maison de *Carignan* , & il avoit obtenu , à la suppression des hôtels de *Soissons* & de *Guise* , la direction de l'opéra. Tous les privilèges relatifs , à l'impression des poèmes lyriques , sont au nom de *Louis - tra - pois - Armand - Eugène de Thuret* , ancien capitaine au régiment de *Picardie* , dont il ne connoit peut être pas l'uniforme ; c'est un capitaine de la régence , qui n'a jamais vu que le feu roi soit des nouvelles de l'opéra.

Vous savez donc , Monsieur , reprit le Colporteur , qu'une fille qui veut se faire connoître , & qui se flatte de réussir par sa figure , se présente au directeur de l'opéra , ou à celui de l'opéra-comique. Tous deux , dans la plus grande difette de sujets , disent toujours qu'il ont trop de monde. Une jeune personne qui veut *monter sur les planches* , & se faire voir aux Américains , aux Anglois , aux Hollandois , & même aux pesants Allemands , tous gens ruinables , sacrifie quelque chose , & demande d'abord de s'essayer gratis. Le directeur fait alors valoir les prérogatives singulieres attachées aux filles de spectacles , qui , n'étant plus sujettes à la correction paternelle , ni à la rigueur de la police , peuvent être dénaturées & libertines avec impunité. Ces abominables privileges qui ne sont que trop réels , déterminent les postulantes à faire un petit sacrifice sur le produit de leurs appas , & elles s'engagent dès-lors à donner une certaine somme par mois pour être mises en possession de l'indécence privilégiée ; la Beaumenard fut dans le cas , mais ses charmes & sa jeunesse la rendirent célèbre de bonne heure.

heure. L'*Ovide* du siècle, monsieur Favart, la peignit dans un opéra-comique, intitulé *la coquette sans le savoir*, ouvrage dont monsieur *Rouffseau*, le propriétaire du journal encyclopédique réclame moitié, & que je lui célerois entier, si je ne l'avois trouvé dans le recueil des œuvres de monsieur Favart. Cette nouveauté donna la vogue à Gogot, qui quitta Paris l'année suivante, pour aller suivre la troupe des comédiens attachés aux plaisirs du maréchal de Saxe, héros fameux, dont l'académie Françoisé proposa, il y a deux ans, l'éloge, comme un pere modeste donne à son fils les vertus de ses ancêtres à imiter. La Beaumenard, arrivée à l'armée, eut le sort des Anglois ; elle fut attaquée & vaincue ; les braves ennemis de la France attribuerent leur d'éfaite à la supériorité du nombre qui les combattoit ; l'actrice imputa sa chute à la même cause, mais elle fut, en fille habile, tirer avantage des victoires multipliées qu'on remporta sur elle, & elle sortit toujours du combat chargée des dépouilles de ses vainqueurs. Le maréchal de Saxe, qui ne dédaignoit aucune victoire, & qui étoit un héros aussi

redoutable à Cythere , que dans les champs de Mars , attaquâ la Beaumenard qui , fiere d'avoir lutté contre un guerrier aussi respectable , éloigna dès-lors l'officier subalterne , & ne voulut plus avoir de commerce qu'avec les généraux, grands bavards & foibles acteurs, mais qui payoient du moins l'ennui que leur mal-adresse lui caufoit. La paix ne fut pas plutôt signée , que la Beaumenard alla à Lyon pour y mettre à contribution les négociants de cette ville fameuse : c'est là qu'elle se fit les premières rentes viageres. Le desir d'étendre sa réputation & sa fortune , l'engagea de retourner à Paris sur la fin de l'année 1749. Sa figure plut au gentilhomme de la chambre , qui étoit d'année pour diriger les théâtres , & moyennant une petite complaisance , dans laquelle on prétend qu'elle trouva les douceurs de la nouveauté , elle obtint le lendemain un ordre pour débiter aux François dans les rôles de foubrette. Je ne vous parlerai point ici de son mérite théâtral , j'observerai seulement que sa beauté & un air de vivacité qui pique plus encore que les charmes , subjuguèrent tout Paris. Les conquêtes les plus flatteuses

& les plus respectables vinrent couronner ses espérances. Reçue au spectacle, sa réputation & sa fortune en prirent un nouvel éclat ; chacun voulut la voir , & chacun se déranger pour elle. Les rivières de diamants parurent alors , & vinrent inonder sa gorge ; les meubles les plus précieux ornerent ses appartements , & sa garde-robe le disputa à celles des femmes les plus magnifiques de la cour. La Beaumenard avoit fait cette fortune avant l'âge de vingt-six ans : jugez combien elle auroit pu augmenter ce fonds , si la manie des *guerluchons* (a) n'eût éloigné le fermier-général d'*Augni* , & la plupart de ceux qui venoient l'enrichir à l'envi. Il est vrai que je lui dois la justice de dire que , si l'on en excepte quelques comédiens , tous les *guerluchons* étoient des gens *comme il faut* ; le chevalier D *** , qui est aujourd'hui ministre , je ne fais dans quelle petite cour d'Alle-

(a) C'est le nom qu'on donne aux amants qui jouissent & vivent aux dépens de celui qui paie , & qu'en termes de l'art on nomme le *monsieur*. Croiroit-on que quand ce *guerluchon* ne suffit pas , il est dupé lui-même par une troisième espèce appelée *fâs-fâdet*.

magne , le fut long-temps , & s'en trouva bien : le marquis de V ** P **** lui succéda , & n'en fut pas fâché. Ses créanciers , esprits inquiets , & gens sans politesse , l'ayant fait arrêter pour six mille francs qu'il avoit oublié de leur payer , la Beaumenard courut , l'or à la main , trouver son amant au *Fort-l'Evêque* , & le conduisit de cette prison dans son lit , où il liquida la somme qu'on venoit de payer pour lui. La *Desaigles* , ancienne maîtresse du maréchal de Saxe (a) , étoit alors *demoiselle de compagnie* de notre actrice. Cette vieille fille , qui , à force de réfléchir sur la fragilité de la beauté , & l'instabilité des choses humaines , s'est fait de bonnes rentes , parvint à engager la Beaumenard à congédier le marquis. Celui-ci se désespéra , mais l'ordre étoit donné , & on ne voulut plus le voir. Le marquis de G *** , croyant que l'actrice avoit le projet de devenir raisonnable , succéda au prince de *** , qui l'avoit quittée pour

(a) C'est la même qui , à la mort du maréchal , porta un deuil de 26 jours en considération de 26 épigrammes qu'il lui avoit faites dans l'espace de 48 heures.

s'attacher à la fille d'un fermier-général, dont le talent peut le disputer sur la scène clandestine à celui de la Beaumenard. La guerre de 1757 ayant obligé le marquis de G *** d'aller se mettre à la tête de son régiment, corps brillant & valeureux, que les exploits de son colonel ont honoré plus d'une fois, l'actrice inconsolable voulut suivre son amant ; mais le marquis, qui fait accommoder ses goûts avec la dignité de sa naissance & de son rang, lui permit seulement de jouer la malade, & de se faire ordonner les eaux-d'Aix-la-Chapelle, où elle se rendit *incognito*. La campagne finie, elle revint à Paris, & comme elle affectoit de vouloir être toute à son nouvel amant, elle quitta la comédie Française. Le marquis, plus occupé de son métier que de ses plaisirs, abandonna la Beaumenard, qui n'eut point à se plaindre de l'avoir connu. Des *passades*, des *fantaisies*, des *épreuves*, noms fort décents, que l'adresse des femmes a imaginés pour voiler leur libertinage, ont rempli pendant près de deux ans le vuide des passions de la Beaumenard. Le comédien *Bellecourt*, garçon intelligent, dont elle

avoit connu le mérite à Lyon , calcula la valeur des bijoux , du mobilier , & le produit des contrats qu'elle possédoit , & ayant reconnu que le total formoit un fonds qui pouvoit lui procurer une vie douce , & une vieillesse agréable , il proposa fort sagement sa main à la Beaumenard qui l'accepta très follement. Leur état les mettant au dessus des préjugés reçus , il n'y avoit rien d'indécent dans leurs procédés ; mais cette Beaumenard , qui pouvoit vivre heureuse , vient de se donner un maître dont elle deviendra tôt ou tard la triste victime ; & cette fortune brillante , le fruit de tant de jours & de tant d'insomnies , va servir à enrichir d'autres femmes : démarches tout-à-fait opposées aux intentions des fondateurs. Bellecourt , qui affiche la délicatesse de ne point vouloir que sa femme se remette au courant , ne prétend pas pour cela la laisser oisive. Au mois de septembre dernier , je la vis descendre d'un cran , & jouer dans la troupe des comédiens de compagnie de Versailles , le rôle de foubrette dans *l'époux par supécherie* , comédie de Boissy , dont

le titre pouvoit faire épigramme contre l'ingenieux Bellecourt.

Voyez là Oh ! parbleu , s'écria le Chevalier , quand aura-t-il tout vu ? En effet , reprit madame de Sarmé , n'allez-vous pas nous faire passer en revue toutes les actrices ? Ah ! de grace , épargnez-nous cette mauffade Galerie. Elle trouvera place ailleurs , repartit Brochure , & la comtesse de Prilly , chez qui je vais cette après-midi , ne sera pas fâchée d'entendre mes petites anecdotes ; elle les aime beaucoup. Est-ce que cette femme vit encore , répliqua la marquise ? mais elle doit avoir un siecle. Madame aime à rire , répondit le Colporteur ; la comtesse n'a que cinquante ans , & elle passe encore aujourd'hui pour une blonde assez piquante. Ah ! dites , s'il vous plaît , reprit la marquise , qu'elle est d'un roux très-décidé , & que malgré son âge & la grosseur de sa taille , elle veut encore grimacer avec un air de prétention. Je vois , répliqua Brochure , que vous n'aimez point la comtesse. C'est , reprit la marquise , une femme qui ne m'est rien , & que j'estimerois , peut-être , si elle ne vouloit pas mettre un air d'importance

dans des minuties qui ne doivent point attacher des gens de condition.

Je vous laisse parler, dit le chevalier en les interrompant ; mais personne ne connoît mieux que moi madame de Prilly , & je puis vous la définir en deux mots.

C'est une femme dévote sans piété , haute sans orgueil , galante sans amour , tracassière sans méchanceté , & protectrice sans crédit. La campagne de ma mere est voisine de la sienne , & nous avons pendant les beaux jours occasion de nous voir souvent. A quoi la comtesse vous emploie-t-elle , monsieur Brochure , demanda madame de Sarmé ? A former , répondit-il , sa bibliothèque, des théâtres , assez ressemblante à l'esquisse que monsieur le chevalier vient de nous en donner. Les spectacles & le goût des bêtes sont sa manie dominante ; sa toilette est une vraie ménagerie : on la voit partager gravement son attention , & passer d'un arlequin à un épagneul , & d'une soubrette à un perroquet. Celui de ces animaux qui l'amuse le plus , a la préférence , & elle en fait une affaire d'état. Persuadée que les comédiens forment entre eux une race sublime , elle les

regarde comme des personnages intéressants & respectables. Ils le sont sans doute, reprit la marquise, dès qu'ils joignent les bonnes mœurs au talent. C'est mon avis, répliqua le chevalier, & malgré les injustes loix qui les rendent *infames* parmi nous, je ne rougirai point de faire mon ami d'un acteur honnête homme. *Lanoue*, *Sarazin*, *Riccoboni*, étoient des comédiens estimables, que je me faisois un plaisir de voir, & il en est encore beaucoup faits pour honorer une profession qu'on ne dénigre que parce qu'on ignore qu'un comédien, qui a de la probité & de la décence, est le précepteur du genre humain. Il est vrai que les désordres affreux auxquels la plupart des acteurs errants s'abandonnent sans pudeur, ont rendu le métier de comédien méprisable aux yeux des gens qui jugent par comparaison, maniere de décider qui trompera toujours ceux qui l'adopteront. Mes voyages, continua le chevalier, m'ont souvent rendu les acteurs méprisables, parce que je n'ai trouvé que de l'insolence où je voulois du talent, & du brigandage où je cherchois de la conduite. J'ai vu à Bruxelles

des horreurs qui feroient frémir le crime même ; ma bouche refuse de vous rendre ce tableau effrayant pour la vertu & pour l'humanité. Il y a , entr'autre , une famille dont je défierois d'Hozier , Clerambault , & tous les généalogistes de France , de débrouiller l'affreux cahos. Je ne puis mieux comparer cette maison qu'à ces cabanes de sauvages , où la nature muette est tous les jours outragée. Ah ! laissons , Chevalier , reprit la marquise , ces images révoltantes , & permettez que Brochure jette un vernis de gaieté sur ces tristes idées. Je voulois , repartit le Colporteur , vous parler de madame de Prilly. Oh ! perdons de vue cette éternelle comtesse & son goût pour le théâtre , répliqua la marquise. Je ne parlois , répondit Brochure , de son attachement au spectacle , que pour vous entretenir d'un procès singulier qu'elle poursuit à la seconde chambre des enquêtes. Eh , quel est donc ce procès , demanda impatiemment le chevalier ? C'est une affaire qui fixera dans peu de temps l'attention de tout Paris , reprit le Colporteur.

Madame de Prilly étant , il y a deux

ans, aux petits peres de la place Victoire, prit une chaise où étoient le nom & les armes du baron de Mèrival ; celui-ci entra un instant après, & demanda la chaise qui lui fut refusée. Le baron, qui ne voulut point causer de scandale dans un lieu aussi respectable, promit de se venger de la comtesse. Le même jour lui en fournit l'occasion. Ayant trouvé à la comédie Française la loge de madame de Prilly ouverte, il s'y plaça. La comtesse jeta les hauts cris, mais le baron insensible ne sortit point de sa place. La dame lui céda le champ de bataille, & courut à la pointe du jour au pilier des consultations pour s'affurer des meilleurs avocats de Paris. L'affaire pesée au poids de l'or, on jugea qu'il y avoit lieu d'exiger une satisfaction authentique. Mèrival, instruit des démarches de madame de Prilly, la fit assigner pour avoir réparation de l'usurpation de sa chaise ; la comtesse à son tour lui envoya un huissier, & l'affaire est entrain aujourd'hui : grand débat, entre les parties, sur la question importante de savoir si l'usurpation de la chaise n'est pas plus injurieuse que celle de la loge. Madame

de Prilly soutient qu'une comédie vaut mieux qu'un sermon ; le baron , ou du moins son héritier , prétend au contraire que les pièces de théâtre sont damnables , les acteurs pendables , les auteurs à rouer , & les spectateurs à excommunier. Les gens du roi qui sont intervenus dans ce procès , établissent un parti mitoyen , & veulent savoir si le sermon qui fut prononcé chez les petits peres valoit mieux que la comédie qu'on joua. Arrêt est intervenu en conséquence , & le parlement a ordonné que le sermon & la comédie seroient déposés au greffe , pour être ensuite jugé ce qu'il conviendrait.

Le pere de Neuville a remis son sermon sur *la calomnie* , & monsieur Diderot a déposé sa comédie *du pere de famille* : personnage d'autant plus digne de pitié , que tous les comédiens du monde , si l'on excepte l'acteur Brissart , l'ont estropié inhumainement , malgré les cris de la multitude , & les larmes d'un tas de femmes qui pleurent au spectacle sans sensibilité , & dans la seule vue de persuader au public qu'elles ont une ame honnête. Le sermon & la comédie ont été examinés par des têtes

saines ; on a trouvé dans l'ouvrage du prédicateur jésuite une satire amère contre les gens de lettres , & sur-tout contre ces philosophes éclairés qui ont travaillé au *diCTIONNAIRE encyclopédique* , que les religieux se disant encore alors de la compagnie de Jésus , sont parvenus à faire proscrire , parce qu'ils craignoient , avec raison , le coup que la sagesse du premier parlement de France vient de leur porter , & qui auroit éclaté aux articles *Ignace , jésuite & molinisme* ; c'est une vérité qu'il n'est plus permis de taire. On a reconnu que le discours peu chrétien du pere de Neuville étoit une apologie de sa société , & une satire de tous ceux qui n'étoient pas pénétrés pour elle de la vénération la plus profonde. La comédie du pere de famille , en montrant des sentiments dignes d'un honnête homme , a paru ne respirer que l'amour de l'humanité , de la vertu & des devoirs. Les choses en sont là , & le *vent du bureau* est pour la comtesse. Cette femme singulière , se renfermant toujours dans son système , prétend qu'un sermon , quel qu'il soit , valant moins qu'une piece de théâtre , une loge à la comédie Française est plus

précieuse qu'une chaise aux petits peres. Ces questions singulieres servent de parure au nouvelliste affamé, à qui l'oisiveté de nos généraux ne fournit que le spectacle d'une contemplation stérile. En effet, dit la marquise, ce procès est bizarre. Je n'en dis pas davantage aujourd'hui, reprit Brochure, parce que je suis chargé, de la part des deux parties, de faire imprimer les mémoires qu'elles ont faits à ce sujet. J'en retiens deux exemplaires, repartit le chevalier, un pour le vicomte de Marné, & l'autre pour moi. Ah ! vous connoissez donc ce monsieur de Marné, répliqua le Colporteur. Presqu'autant qu'il connoissoit la femme du baron, répondit le chevalier. Le petit vicomte auroit-il eu madame de Mérival, demanda la marquise ? Oui, Madame, reprit Brochure, & n'en déplaise à l'amitié que monsieur le chevalier a pour lui, les procédés qu'il a eus avec la baronne l'ont déshonoré. Voilà de grands mots, monsieur le Colporteur, repartit le chevalier. Je suis sûr de mon fait, répondit celui-ci ; & quand vous m'aurez entendu, je doute fort que vous foyez encore l'ami de monsieur de Marné.

Écoutez donc , répliqua la marquise.

Madame de Mérival , continua Brochure , ressembloit à beaucoup de femmes ; elle épousa le baron sans amour ; & celui-ci ne voulant point se séparer en bonne forme de son épouse , & continuant de vivre , madame de Mérival prit le parti d'avoir un amant , retirée dans un vieux château de Normandie , où elle passoit sa vie à jouer au volant , & à lire le *petit Pompée* : rapsodie qui a entamé l'espece de réputation que l'auteur *des mœurs* s'étoit faite , & que la diction tudesque de la gazette de Bruxelles lui a totalement enlevée. C'est le destin de cette gazette , reprit le chevalier , d'être toujours écrite par des gens qui parlent notre langue , comme on la parle à Vienne dans le *Léopoldstad*. Monsieur Néron , malgré sa qualité transcendante d'avocat en parlement , rédigeoit cette feuille politique en allemand francisé. Son trop illustre successeur , le fameux Maubert de Gouvest , avoit beaucoup plus de force dans le raisonnement que l'ex-avocat , mais beaucoup moins de pureté dans le style ; toutes ses phrases commencent par ces mots vicieux , *ça été* ; il met toujours le mot *fut* pour *alla*, celui de *récompense*

pour *indemnité*, & commet trois mille autres fautes aussi grossières, que l'on relévera avec soin dans le catalogue raisonné de ses ouvrages, qui terminera l'histoire de sa vie actuellement sous presse. *Monsieur Toussaint*, autre avocat en parlement, n'écrit pas une gazette qu'elle ne soit remplie d'inversions germaniques; il ne fait pourtant pas un mot d'Allemand; il faut que ce soit un vice de terroir, au quel cas ces trois *innocents* ne méritent pas les épigrammes dont je viens de les affubler mal-à-propos. Monsieur le chevalier répare joliment, dit Brochure, en reprenant l'histoire de madame de Merval; la baronne, continua-t-il, lassée d'un train de vie aussi fastidieux, cassa un beau jour ses raquettes, jeta le petit Pompée au feu, & chercha un amusement plus doux dans la société d'un homme aimable. Le vicomte de Marné se présenta, c'est une de ces figures chiffonnées qui ne piquent point, mais qui plaisent. La baronne l'écouta, & elle devint sensible: le vicomte, obligé de retourner à Paris, convint d'une personne discrète, sous l'enveloppe de qui il écrivoit à madame de Merval. Les adieux furent

furent touchants , les pleurs & les plaisirs les scellerent. Le vicomte ne fut pas plutôt arrivé , qu'il écrivit les lettres les plus tendres à la baronne , qui , aimant de bonne foi , répondit sur le même ton. Ce commerce dont madame de Mérial ne prévoyoit pas les suites , dura pendant trois mois : monsieur de Marné , qui observoit un ordre didactique dans ses intrigues galantes , revint en Normandie , & jouant l'homme inquiet , il mit la baronne dans le cas de lui demander d'où provenoit le chagrin qui sembloit le dévorer. Quel pays que Paris , Madame , s'écria-t-il ! quel pays ! Je suis en marché d'une charge à la cour , elle convient à ma situation & à mon nom ; avec cent mille francs de bons contrats , je n'ai trouvé que vingt mille écus ; les notaires sont des arabes. Il me manque vingt mille francs , je comptois les trouver ici chez mes fermiers ; mais les nouveaux impôts dont ils viennent d'être chargés , ne leur permettant point de me faire cette avance , je me vois déshonoré faute de pouvoir remplir les conditions de mon contrat. Vous m'effrayez , Vicomte , répondit madame de Mérial.

val, en parlant ainsi; votre triste confiance me pèse d'autant plus que vous connoissez ma situation: réduite à une chétive pension de deux mille francs, je me trouve dans l'affreuse impossibilité de vous tirer de ce mauvais pas. Ah, Ciel! qu'osez-vous dire? repartit le vicomte en colère, m'estimeriez-vous assez peu pour vouloir m'engager à recevoir un bienfait qui m'humilieroit? Je ne vous retrouve pas là, ma chère Baronne, & j'ai cru que vous me connoissiez mieux. Mais qu'allez-vous devenir, repartit madame de Mérial? Ma résolution est prise, poursuivit monsieur de Marné, j'ai un vieux oncle qui vit dans une terre qu'il a au pied des Pyrénées, je vais me sequestrer pour jamais, en cachant au reste de l'univers ma retraite & mon nom. Mais ce dessein, reprit la baronne, n'est pas sage. Pensons de sang-froid, & imaginons quelque expédient honnête qui vous tire d'embarras. J'ai tout vu, Madame, répliqua le vicomte, les hommes sont des tyrans, je les quitte avec plaisir. Le seul regret qui me suivra dans ma retraite, & que j'emporterai au tombeau, est celui de

vous perdre : heureux encore dans ma douleur de trouver une consolation dans votre portrait & dans vos lettres ! Adieu , Madame , dit-il d'une voix entrecoupée par les sanglots , puissiez-vous vivre heureuse , je ne mourrai jamais que de la douleur de vous avoir perdue ! Non , non , reprit la baronne , en se jetant au cou de son amant , vous ne partirez point , à moins qu'insensible à mes prières , vous ne vouliez que ma mort suive ce funeste instant. Vos desirs sont des ordres pour moi , repartit le vicomte ; mais m'estimez-vous assez peu pour m'exposer à montrer à toute la cour ma honte & ma médiocrité ? Ecoutez , répliqua la respectable madame de Mérial , vos fermiers vous donneront de l'argent dans des temps plus heureux. Eh oui , Madame , répondit monsieur de Marné ; mais puis-je attendre six mois ? Ce délai est trop long , & je perds tout. Un moment , reprit la baronne , vous ne perdez rien , & j'ai un moyen infailible de vous tirer d'embaras. Je l'accepterai avec plaisir , repartit le vicomte , mais à condition qu'il ne vous compromettra point. Entendez-vous , répliqua madame de Mérial :

j'ai mes diamants ici, je n'en porte jamais à la campagne : je puis en disposer pour six mois : partez, sans dire mot, pour Rouen où vous trouverez sans peine les vingt mille francs qui vous manquent sur trente mille écus de bijoux. Mais, répondit monsieur de Marné, pouvez-vous bien me proposer des arrangements qui blessent ma délicatesse ? Point de répliques, dit vivement la baronne : si j'avois besoin d'une somme d'argent, & que je fusse sûre de vous la rendre dans un terme convenu, je ne trouverois pas mauvais que vous missiez des effets en gage pour me la procurer. Ces mots me désarmèrent, répliqua le vicomte, & je me rends à vos ordres ; mais souvenez-vous toujours que vous me l'ordonnez. Monsieur de Marné, muni de l'écrin de madame de Mérial, partit pour Rouen, d'où il écrivit à la baronne qu'il avoit rempli son objet, & qu'il alloit le lendemain à Paris, à l'effet d'y consommér son marché. Comme il n'y avoit rien que de très-naturel dans la lettre du vicomte, la baronne lui répondit à Paris à son adresse ordinaire ; mais deux couriers étant arrivés sans

qu'elle reçut de réponse, elle eut quelques inquiétudes. Ces premières alarmes ne firent que glisser sur son esprit, parce que la candeur de son ame, la sincérité de ses procédés, lui faisant croire que chacun lui ressembloit, elle ne pouvoit soupçonner personne de fourberie. Madame de Mérial, trompée par une passion vive, qui lui faisoit illusion, attendoit toujours des nouvelles de son amant; mais un gentilhomme du voisinage, qui arrivoit de Rouen, parlant du gros jeu qu'on y jouoit, nomma parmi les heureux le vicomte de Marné, qui venoit de gagner quatre-vingt mille livres. Ces mots commencerent à éclairer la baronne sur le caractère du vicomte; elle écrivit à Rouen à une de ses amies qui pût l'instruire de la conduite que monsieur de Marné y menoit. La réponse qu'elle reçut l'accabla du chagrin le plus cuisant; on lui marqua que le vicomte, qui avoit gagné des sommes immenses, entretenoit la petite *Bernaut*, actrice de la comédie; qu'il venoit de lui donner une *demi-fortune* (a), & des

(a) Voiture à un cheval, que l'orgueilleuse modestie des gens à talents essaye avant de prendre le carrosse.

robes de grand prix. Ces funestes éclaircissements décidèrent le caractère de monsieur de Marné dans l'esprit de madame de Mérial; elle jugea dès-lors qu'il étoit un escroc. Le mot est dur, monsieur le Chevalier. Et très-convenable, si tu dis vrai, repartit celui-ci en rougissant, car madame de Sarmé le connoissoit très-peu délicat sur l'intérêt. Conyenez, dit la marquise, que vous aviez là un vilain ami. Oh, répondit le chevalier, c'est un malheureux que je connoissois mal; le bandeau tombe, & je le livre aux épigrammes de Brochure.

Ce premier trait, quelque frippon qu'il soit, n'est rien en le comparant à celui que je vais vous rapporter. Les six mois expirèrent, & la baronne, n'ayant eu aucune nouvelle de Marné, tomba dans une langueur qui fit craindre pour ses jours. Son mari manda les médecins les moins ignorants, de la province, & le résultat de leurs consultations, fut d'ordonner un changement d'air à la malade qui se disposa de retourner à Paris; & comme elle étoit dans un état à ne pouvoir vaquer par elle-même aux arrangements rela-

sis à son départ, & que son mari ne vouloit point que ses diamants fussent confiés à une femme de chambre, il la pria de les lui remettre. La baronne tomba à ces mots dans une foiblesse qui lui ravit l'usage de tous ses sens; monsieur de Mérial appella du secours, & parvint à faire revenir la femme qui, ne pouvant feindre, lui raconta la friponnerie du vicomte. Le baron partit en recommandant madame de Mérial aux soins de ses gens, & il arriva le même soir à Rouen. Marné y étoit trop connu pour qu'on ignorât sa demeure; le baron se rendit chez lui, & débuta par lui demander l'écrit de sa femme. Le vicomte, qui vouloit profiter du grand âge & de la foiblesse du baron, fit l'insolent, & dit que ces sortes d'affaires ne se décidoient qu'à la campagne. Quand vous m'aurez restitué, reprit Mérial, les diamants de ma femme, nous irons où vous voudrez; mais je vous déclare que si vous ne me les remettez sur le champ, je vais vous poursuivre en justice. Et moi, répondit Marné, je vous signifie que si vous faites la moindre démarche, je vais faire imprimer un

recueil de 150 lettres galantes de madame de Mérial. Vous connoissez, continua-t-il, en ouvrant son bureau, & lui montrant les billets de la baronne, vous connoissez ce caractère, eh bien, le public va rire à vos dépens; je n'en ferai tirer que 3000 exemplaires, que j'aurai soin de répandre à Paris & dans toutes les provinces du royaume. Un coup de foudre auroit moins accablé le baron que ces derniers mots. Malgré son abattement il eut le courage de demander la lecture de quelques-unes de ces lettres, & le vicomte eut l'insolence de lui accorder cette grace barbare. Mérial, outré des perfidies de sa femme, dont il auroit foutenu l'innocence contre tout l'arrière-ban de la Normandie, tomba dans un fauteuil, & demanda, d'une voix attendrie, si la restitution de ces lettres ne pouvoit pas compenser l'écrin. Les diamants, répliqua impudemment Marné, m'ont été donnés, & je les garde, parce que rien n'est si pur que le don. Les lettres m'ont été écrites, elles sont à moi, & j'en ferai mon profit. Un libraire de cette ville, à qui je les ai lues, m'en offre déjà cent louis; jugez
du

du prix qu'il y mettra, quand il saura le nom de celle qui les écrit. MÉRIVAL assommé offrit 150 louis des lettres de sa femme. Le scélérat de Marné osa balancer long-temps sur la médiocrité du prix, & finit par mettre le comble à ses escroqueries, en ruinant un honnête homme dont il alloit combler la disgrâce en déchirant son cœur. MÉRIVAL eut à peine la force de se lever & de gagner sa chaise à porteurs. Quoique le jour fût tombé, il prit des chevaux de poste, & arriva chez lui au milieu de la nuit. Une affluence de monde, qui remplissoit la cour du château, lui fit présumer que la baronne touchoit à sa dernière heure. Il entra hors de lui-même dans l'appartement de sa femme, qui n'eut que le temps de lui demander pardon, & de rendre la vie entre ses bras.

MÉRIVAL, que ce funeste spectacle avoit attendri, voulut embrasser son épouse qu'il appella des noms les plus doux; mais il ne trouva plus qu'une ombre. Ses gens l'emportèrent dans son appartement, où, après avoir brûlé les lettres qu'il venoit d'acheter, il rendit le dernier soupir en prononçant le

nom du malheureux qui venoit le prier de sa femme & du jour.

Ah ! quel monstre , s'écria la marquise , & que les femmes sont à plaindre , quand , sous des dehors gracieux , des scélérats parviennent à les subjuguier ! On prétend , reprit le Colporteur , qu'un coquin de la même trempe , qui vit actuellement avec *la Fauconnier* , vice-doyenne de nos messalines , lui a donné les premiers éléments de cette fatale science ; je le croirois d'autant plus volontiers qu'ils ont composé en société *le dictionnaire du monde*. Eh quel est ce livre , repartit la marquise ? je suis surprise que vous ne me l'ayiez pas apporté dans le temps. C'étoit mon projet , Madame , répliqua le Colporteur ; mais la police craignant que ce dictionnaire ne formât des *cartouches* d'un nouveau genre , elle me défendit d'en vendre ; il ne m'en reste que cet exemplaire que je fais connoître aux pratiques qui demandent à le parcourir, Ah , parbleu , dit le chevalier , nous en lirons quelque chose. Voyez , Monsieur , & amusez-vous , répondit Brochure , en lui remettant le livre.

Voyons d'abord le titre , reprit le che-

valier: « dictionnaire du monde, nécessaire à tous les gens aimables qui veulent ruiner les femmes, composé par un gentilhomme Florentin, revu par deux chevaliers Gascons, & publié par l'auteur de la comédie des tuteurs.

Quel mot chercherons-nous, continua le chevalier? Ah, ma foi, répondit madame de Sarmé, tirez trois ou quatre articles au hasard. Soit, reprit le chevalier, ouvrons.

Actrice. Une actrice est bonne à connoître, quand elle est, comme cela arrive très-souvent, belle & sans talents; il faut, sans lui avoir fait la moindre déclaration, rompre des lances pour elle dans les tables d'hôte, aux cafés; dans les cercles, & sur-tout aux foyers du spectacle où elle est attachée. Ce zèle lui parvient, & la médiocrité ayant besoin d'appui, elle vous fait rechercher. L'occasion est trop favorable pour n'être pas saisie. Vous y courez un bras en écharpe, parce que vous devez lui persuader que vous vous êtes battu contre l'amant d'une autre actrice qui est sa rivale. Votre situation, dont vous glissez un mot dans la conversation, la touche d'autant plus que vous ne lui fai-

tes aucune proposition tendre. Elle vous offre des secours, & si l'amant qui l'entretient n'est pas homme à l'enrichir dans peu, vous lui procurez un jeune Hollandois, un milord à guinées, un Américain embarrassé de sa fortune, ou un vieux financier, & vous prenez, suivant l'usage, cinq pour cent par mois sur la somme que le *monsieur* paie. Voilà de jolis préceptes, dit le chevalier, poursuivons.

Boire, est un vice dans la société générale; il faut qu'un gentilhomme, qui aspire à la connoissance du monde, conserve son sang-froid dans toutes les occasions où il doit entrer en commerce avec le beau sexe. Il est cependant important que, s'attachant au goût d'une femme, il essaie, dans un repas tête-à-tête, si le vin la rend tendre; il doit, dans ce cas, lui faire perdre insensiblement sa raison: une femme dans cet état ne refuse rien de tout ce qu'on lui demande, & quand elle ne s'exécute pas, on prend; elle croit le lendemain qu'elle a donné.

Jalousie. Quand un homme est parvenu à rendre une femme folle de lui, & qu'il l'a soumise au *caumel*, (ce sont

les termes de l'art) il doit s'en éloigner ; mais pour se conserver une réputation d'honnêteté auprès des autres femmes, il faut qu'il mette de la décence dans ses procédés, & que, jouant le jaloux, il attribue le moindre geste, la phrase la plus indifférente, la promenade la moins suspecte, le compliment le plus trivial à un esprit de coquetterie qui cherche un nouvel amant. On veut s'excuser, il n'écoute rien, il s'emporte, & s'éloigne en feignant de pleurer son malheur, & de regretter celle qu'il abandonne.

Il faut observer cependant que s'il survenoit une succession ou quelque avantage inattendu à la femme qu'on quitte, on renouera avec elle en pratiquant le précepte qui se trouve au mot *explication*.

Lettres. Aussi-tôt que l'on est parvenu à mériter ou à surprendre les faveurs d'une femme, il faut s'affirmer d'elle, & des moyens de la déshonorer en cas qu'elle ne paie point le tribut. Pour remplir ce plan avec succès, il suffira de lui écrire des lettres tendres & pleines de confiance ; son esprit flatté échauffera son cœur, & elle répondra

de façon à avouer sa honte & sa défaite. Ces lettres deviennent alors un titre avec lequel on la perd dans le monde, quand on n'en espère pas tout le bien qu'elle pourroit faire. Oh, l'infame vicomte, dit la marquise, n'a mis que trop efficacement, pour le malheur de la pauvre baronne, ces odieuses leçons en usage ! L'article est de lui, répondit Brochure. Il est bon, reprit le chevalier, de lire ce dictionnaire pour connoître toutes les friponneries de ces marauds qui viennent en imposer par des équipages brillants, & des habits d'éclat, qui sont le fruit de la scélératesse ; allons plus avant.

Monde. Le monde est un labyrinthe d'où l'on ne peut se tirer qu'avec le fil d'Ariane ; il faut donc que la jeune noblesse qui aspire à jouer un rôle dans la société, sorte de l'enveloppe grossière où l'ignorance & le défaut de l'éducation la tiennent ensevelie, & que, connoissant les usages, elle puisse résister au manège des femmes intéressées, amener dans ses filets celles qui paient par excès de tempérament, ou par défaut d'appas, & briller aux dépens de ces douairières sexagénaires, qui ven-

lent se rappeler leur jeune âge & les plaisirs qui y étoient attachés.

Pour attirer une femme intéressée dans le piège , il faut l'aborder avec un air insolent d'opulence , lui persuader qu'on n'a pour elle qu'une fantaisie qu'on veut satisfaire aux dépens de sa bourse , montrer de l'or , faire des promesses , jouir & partir. Comme ces créatures ne veulent pas passer pour dupes , dans la crainte d'être rayées du catalogue , elles se taisent , & on va en tromper d'autres.

Celles qui joignent la laideur au tempérament , méritent des efforts & des égards à la première entrevue. Comme ces préceptes sont la quintessence de l'esprit du monde , on prie les candidats d'apporter la plus grande attention à ce qui suit.

Les efforts consistent à dompter la répugnance que la figure de l'objet auquel on se lie , peut inspirer : ce dégoût surmonté , il faut jouer le galant , l'empressé , ne point penser à tout ce qui peut révolter , & diviniser même les imperfections de la nature. Il arrive presque toujours qu'une femme qui est dans ce cas , doute qu'un joli homme

puisse penser ainsi : elle vous accuse de flatterie ; c'est alors que , ranimant toute votre ardeur , vous devez lui prouver , par des déclarations réitérées , que vous êtes sincère. Cette première épreuve lui donne une bonne idée d'elle-même & de votre sincérité : l'objet est de la maintenir dans cette erreur pendant quelques jours , & le meilleur moyen d'y parvenir , est d'employer ce que nous appellons *les égards* , c'est-à-dire , qu'il faut montrer un grand désintéressement & beaucoup de tendresse : on peut seulement se permettre quelques déclamations contre la dureté des temps , l'avarice des parents , ou contre l'odieuse économie des tuteurs. Ces propos , glissés avec art , trouvent leur place à la seconde entrevue , & la voluptueuse bégueule est ruinée par gradation , sans espoir de ressour-

ces.

On doit , à peu de choses près , observer la même marche avec les vieilles douairières ; presque toutes ressemblent à la marquise D * * * , qui cherchoit à 65 ans , dans les allées secrètes du Luxembourg , des jeunes gens à qui elle donnoit un louis pour la pré-

miere conversation , deux pour la seconde , quatre pour la troisieme , huit pour la quatrieme , & toujours en doublant ainsi : passez avec les femmes de cette trempe , autant que vous le pourrez , sans gagner une extinction de voix , & dès que vous vous appercevrez que vos discours les ont jetées dans cette ivresse libertine qui les met hors d'elles-mêmes , employez avec art le secret que vous trouverez développé à la lettre G. Beaucoup de femmes s'y trompent , & donnent la réputation de metveilleux à des hommes *anéantis* , mot à la mode , que le doyen des fâts a mis en usage pour peindre la situation d'un amant qui a le malheur de manquer à ses engagements.

Montre. Un homme qui est versé dans la science délicate du monde , doit se former , dans deux ans , une boutique d'horlogerie d'un grand prix , & pour cet effet , il doit observer de ne jamais venir à l'heure indiquée au rendez-vous d'une femme qu'il a subjuguée : la prudence veut qu'il arrive toujours avant ou après ; avant , il feint d'avoir beaucoup attendu , & part ; après , l'heure propice est passée , & les plaisirs qu'on se

promettoit sont perdus : on vient l'après-midi ou le soir, la dame éclate, on s'excuse sur l'horloge de son quartier, on entend ce que cela veut dire, & on dit à l'amant, auquel on présente une montre : tenez, Monsieur, vous ferez peut-être plus exact une autrefois. Ce manège, répété tous les huit jours, meuble la boutique, & entretient le commerce avec l'étranger. Si on veut négocier aussi en pendules, on peut s'en procurer par la même voie & par les mêmes femmes qui ont donné les montres. On doit donc, pour remplir ce second projet, manquer à un nouveau rendez-vous, & s'excuser sur l'heure. Mais votre montre, répond l'amante impatientée, va pourtant à miracle. Oui, Madame, dit-on, mais je suis l'animal le plus distrait de l'univers, & à moins que je ne sois éveillé par le coup de cloche, je ne pense à rien. Ah, nous verrons, Monsieur, réplique la dame, si vous aurez encore des excuses à donner; *Baillon* ira demain vous porter une de ses pendules à répétition; si vous n'êtes point exact après cela, il faudra que je vous envoie le carillon de la Samaritaine. On feint

de prendre ces propos pour une plaisanterie ; la pendule arrive , on la reçoit & on la trafique.

Nudités. Un gentilhomme qui cherche à se polir dans le monde , doit fuir les *nudités* , c'est-à-dire , que lorsqu'il a été assez heureux pour dépouiller entièrement une femme dont il na plus rien à espérer , il doit la quitter , parce qu'elle lui présente une image scandaleuse dont les yeux chastes ne sauroient s'éloigner avec trop de soin.

Ah , convenez , dit madame de Sarmé , que ces coquins d'auteurs sont de grands monstres avec leur dictionnaire qui est exactement le code de la friponnerie ; mais qui vous fait sourire , Chevalier ? C'est , repartit-il , un article dont je vous prie de me permettre la lecture ; ce sera le dernier.

Prison. Il y a des femmes qui ne s'exécutant qu'à la dernière extrémité , ne soulagent un homme que quand elles sont convaincues que l'on a un besoin pressant de leurs secours , faute desquels elles vous perdent. La passion ou le tempérament faisant alors taire l'istérêt , elles vous aident , mais elles veulent être persuadées : les propos n'y

font rien , il ne suffit pas même de supposer une retraite dans la crainte d'être poursuivi pour dettes. Ces femmes tenaces , comptant mieux jouir de vous , disent que vous agissez prudemment , & viennent dans le secret vous tenir compagnie. Que faut-il donc faire ? recourir à l'émétique , c'est-à-dire , faire un billet à un marchand qui veut vous obliger , parce que ce service ne lui coûte rien ; l'engager à vous poursuivre , & à obtenir sentence qu'il met à exécution , en vous faisant arrêter. L'affaire éclate , votre maîtresse en est informée , & comme elle a besoin de vous , & que la décence ne veut pas qu'elle se compromette en allant respirer la volupté sur le grabat d'un prisonnier , ce moment la décide , sa bourse s'ouvre , & vous jouissez de la liberté & du fruit de votre industrie. Cet article a été fourni au dictionnaire par le chevalier *la M* * *.

Que dites-vous de ce livre , demanda Brochure à la marquise ? Qu'il est bon à brûler , répondit-elle , & que les auteurs de ce dictionnaire scandaleux ne seroient pas trop punis , quand on leur feroit subir le même sort. En effet ,

reprit le chevalier , que peut-on penser des brigands qui se font tympaniser en justice , & mettre en prison pour avoir de l'argent d'une femme ? Il y a quelques mois , repartit le Colporteur , que madame d'Erbigni y fut prise pour vingt mille francs. Oh , parbleu , elle le méritoit bien , répliqua le chevalier , & depuis son aventure des huit freres , elle n'est digne d'aucune considération. Eh , quelle est donc cette histoire , demanda madame de Sarmé ? Je vais , répondit Brochure , la raconter à madame ; elle est singulière.

Huit freres arrivés de S. Domingue à Paris pour s'y dégrasser , & y chercher le ton de la bonne compagnie dans des tables d'hôtes où ils ne trouvent que des indigestions ; un de ces S. Aulais (a) qui tiennent le dé dans les auberges , accosta les Américains , & les présenta chez madame d'Erbigni , dont l'œil luxurieux , le cœur complaisant & l'ame tendre partageoient , à l'envi , cette bonne aventure. Les huit freres se dérobaient à toutes les impres-

(a) Bavard qui a l'art d'ennuyer avec esprit , il est auteur du *sihuftier liscraffe*.

sions que les agaceries de madame d'Erbigni avoient faites sur eux, en devinrent tous amoureux, & des lettres expressives suivirent ces premiers mouvements. La dame, à qui ces avances méthodiques n'étoient presque plus nécessaires, résolut de ne faire qu'une galérie de toute la famille ; elle répondit aux huit freres, & leur donna un rendez-vous dans la même journée à une heure d'intervalle de l'un à l'autre. Les billets furent remis par un homme intelligent, qui s'acquitta de sa commission avec tant d'adresse, que les freres, à chacun desquels on avoit recommandé le secret, ne se doutèrent de rien. Le premier arriva ; on le reçut avec transport, & on le renvoya dès qu'on s'apperçut qu'il alloit devenir inutile : le second entra une demi-heure après, il désobligea si vivement madame d'Erbigni, par son stérile début, qu'elle le congédia : le troisieme n'effaça point les torts de l'autre, & il eut le même sort ; celui qui suivit paya pour ses prédécesseurs. Madame d'Erbigni, que l'habitude avoit familiarisée avec l'indécence, s'appercevant que cet Américain étoit un *Hercule*, lui proposa de

mériter le laurier du maréchal de Saxe. Mon imbécille , subjugué par ce grand nom , voulut courir la même carrière , & n'ayant pu atteindre au but faute d'un seul pas , madame d'Erbigni eut l'impudence de lui dire , en affectant une douleur tendre : *ah ! je vois bien que vous ne m'aimez pas.* L'Américain , outré de l'incivilité de ce reproche , sortit avec tant d'impétuosité qu'il oublia son chapeau & son épée. Celui de ses frères qui le remplaça , reconnut d'abord l'épée & le chapeau ; mais cachant ses soupçons à madame d'Erbigni , il se jeta à ses genoux , se releva , & fut heureux. La femme de chambre entra dans le moment , & voulut prendre l'épée & le chapeau qu'on venoit apparemment chercher ; mais l'Américain , sans s'émouvoir , dit à cette fille : *ne vous gênez point , Mademoiselle , & faites prévenir mon frere que je vais lui porter moi-même ce qu'il a laissé ici.* Ces mots prononcés de sang-froid par un jeune étranger que madame d'Erbigni prenoit pour un sot , la déconcertèrent un instant , & balbutiant une phrase qui marquoit moins le repentir de son procédé , que son dépit de n'avoir pas vu le reste de

sa famille, elle tomba nonchalamment sur ses carreaux, & se plaignit de son malheur. L'étranger n'ayant plus le projet de la consoler, lui fit une profonde révérence, & sortit. Tous ses freres, qu'il rencontra à trente pas de l'hôtel de madame d'Erbigni, annoncerent par de grands éclats de rire le plaisir de leurs surprises. L'aventure devint bientôt publique; mais cette femme qui ne rougissoit plus qu'au pinceau, affecta de s'afficher & de passer du palais royal aux tuileries, & de cette promenade au boulevard. Ramponau même en auroit joui, si les plaisirs soldatesques de la *courtille* (a) avoient été connus alors du beau monde. L'impudence altiere de madame d'Erbigni frappa tous ceux qui ne savent pas jusqu'ou une femme galante, qui a secoué le joug des préjugés, peut porter l'audace. Tout le monde n'eut pas la complaisance de lui pardonner son ef-

(a) C'est le nom de l'endroit où l'illustre Ramponneau rassembla, par un heureux mélange, le dégoûtant savetier avec le duc agréable, & l'amante mal-propre d'un soldat aux gardes avec l'élégante comtesse; ah! nation aimable & frivole, ces plaisirs calotins sont bien faits pour vous!

fronterie,

fronterie , & quelques poëtes furent de ce nombre. La plupart d'entre eux, accoutumés à vivre des sottises publiques , vont *écumer* avec soin les anecdotes singulieres dont Paris fourmille , & en font un ouvrage que la malignité humaine saisit toujours avec empressement. Un commissaire des guerres , domestique de la maison de Biron , fit de cette aventure un joli vaudeville. Madame d'Erbigni fut la premiere qui le chanta. Le sieur *Poinfinet de Sivri* , ex-valet de chambre du duc d'Orléans , en fit une comédie sous le titre *des huit freres*. L'héroïne de la piece , aussi effrontée que *l'écrivassier* Palissot qui se mit au balcon du théâtre Italien , le jour même qu'on le basouoit dans la parodie des philosophes , (a) prit une premiere loge & applaudit. Un cyclope de la forge de Fréron , nommé *la Coste* ,

(a) Cette parodie , intitulée *les petits philosophes* du sieur *Poinfinet de Noirville* , le même à qui Palissot , sous prétexte de lui procurer la place de gouverneur d'un prince protestant , fit abjurer la religion Romaine , & en dressa lui-même l'acte sur le quai de la Tournelle à Paris. Des personnes en place , qui ont vu les preuves de ce fait , croiront-elles que ce Palissot soit l'appui de la religion Romaine , ainsi qu'il l'avance dans la préface de sa piece des philosophes ?

en composa un roman ; elle le prêcha dans tous les cercles, & en assura le débit, en observant ce qui se pratique dans la vente des mauvais ouvrages (a).

Voilà une femme intrépide, dit la marquise ; mais qui peut vivre avec elle ? Des gens qui ont faim, répondit le chevalier, & il y en a tant dans Paris. Elle vient, repartit Brochure, de se jeter dans le clergé subalterne, & elle vit aujourd'hui avec l'abbé de Courval. Oh, parbleu, reprit le chevalier, celui-ci n'est pas le premier homme d'église qu'elle eût attaqué, & nous savons sa fameuse histoire avec le général des pères de l'oratoire. Ce n'est pas là de la petite bière, répliqua la marquise, & cette aventure que j'ignore, mérite d'être racontée ; la savez-vous, Brochure ? C'est moi, répondit-il, qui en ai vendu le manuscrit au R. P. Berthier,

(a.) Un auteur qui veut débiter un livre médiocre, en envoie 50 exemplaires à chacune des femmes qui le protègent : le duc, le chevalier, le comte arrivent ; je vous attendois, dit la dame au premier venu ; donnez-moi 12 francs : on les présente sans explication, & on reçoit en échange une mauvaise brochure : cette cérémonie se répète à tous ceux qui arrivent. C'est par ce manège que le pesant abbé le Blanc a vendu deux éditions de ses lettres sur les Anglois.

auteur du journal de Trévoux, qui vouloit le faire imprimer, pour réparer l'honneur de la société, en détruisant de vieux préjugés qui lui sont injurieux. Commencez donc, dit le chevalier.

Madame d'Erbigni ayant lié une partie de campagne avec le supérieur général des oratoriens, ne voulut point se servir de son carrosse ni de celui du révérend pere qu'on auroit pu reconnoître. On résolut donc de prendre un fiacre au fauxbourg S. Honoré, & de gagner la petite maison de la dame qui étoit à la barriere de Vaugirard. A peine étoit-on sur la place du palais royal, que le fiacre se brisa. Le peuple attiré par les cris du cocher, & par sa curiosité naturelle, arriva en foule; les *glaces de bois* du fiacre, qui étoient levées, lui firent soupçonner du mystere, & il vit ses conjectures vérifiées, quand le cocher ouvrit, en jurant, la portiere. L'oratorien qui avoit prévu le coup, avoit eu la présence d'esprit d'enlever la petite bordure de toile blanche qui couvre la moitié du collet des robes des peres de l'oratoire, & qui est la seule marque qui distingue leur habillement de celui des jésuites, &

descendant sans contrainte, il entra dans un autre fiacre, en criant à haute voix au cocher: aux jésuites de la rue Saint-Antoine. Madame d'Erbigni, livrée aux huées de la populace, pénétra, sans la moindre émotion, dans le palais royal où elle fut respectée, & le peuple, abandonné à lui-même, s'épuisa en conjectures sur le procédé du pere jésuite, car l'oratorien passoit alors pour tel. Les hommes rirent de la singularité, & les femmes, qui avoient apparemment des raisons pour être indulgentes, parlerent de cette démarche un peu extraordinaire, si elle avoit été vraie, comme d'une action méritoire, à laquelle les plus zélées donnerent le nom glorieux de conversion.

Il faut convenir, remarqua le chevalier, que le palais royal se trouva là bien à propos pour tirer madame d'Erbigni de l'opprobre dont la populace alloit la couvrir. Ce qui m'amuse dans cette aventure, reprit madame de Sarmé, c'est le sang-froid du général qui trouye dans une action si deshonorante les moyens d'avilir ses ennemis. Avilir, Madame, repartit Brochure! le public

penfa bien différemment , & les jésuites auffi. Je me rappelle que le pere Berthier , après avoir lu le détail de cette anecdote , me dit que les ennemis de leur société la fervoient souvent en cherchant à lui nuire. La marquife , repartit le chevalier , n'est pas au fait des motifs qui déterminèrent le gazetier de Trévoux à s'expliquer de la sorte , & elle me permettra. De vous taire , répliqua madame de Sarmé. Vos réflexions ne touchant point mon fexe , je n'ai pas la curiosité de les entendre ; d'ailleurs il me femble que Brochure vouloit nous parler de l'abbé de Courval. Il vit , répondit-il , ainfi que j'ai eu l'honneur de vous le dire , avec madame d'Erbigni qui a pouffé la complaifance jufqu'à vouloir qu'il prît un appartement chez elle ; mais l'abbé s'en est excufé par une fauffe honte. Il fort le matin en fontane , & il ne veut point qu'on lui reproche de dire la melle dont il a befoin , parce qu'il travaille pour le théâtre dont il a un plus grand befoin encore. Il craint d'ailleurs qu'on ne dife de lui ce que le grand Rouffeau (a) di-

(a) Quand je dis le grand Rouffeau , je ne pré-

soit de l'abbé *Pélegrin* qui étoit dans le même cas :

*Le matin catholique, & le soir idolâtre,
Il dine de l'autel, & soupe du théâtre.*

L'abbé étoit cependant obligé de dire sa messe tous les jours, ou de rembourser un marchand frippier avec qui il avoit troqué le prix de 400 messes contre deux habits noirs (a). Je croyois, reprit le chevalier, Courval plus à son aise ; il a eu autrefois la maréchale de * * *. Cela est vrai, répliqua le Col-

tends pas de porter la moindre atteinte à l'illustre citoyen de Geneve, dont j'admire les écrits & respicte les mœurs. Tous ses ouvrages, & notamment la *Nouvelle Heloise* qu'on a très-stupidement critiquée, annoncent qu'il a plus d'esprit que ce poète n'en avoit ; mais les belles épitres, & les odes sublimes de celui-ci, lui ont mérité le nom de *grand*, & je tuis l'usage en le lui donnant.

(a) Courval est un nom imaginaire, mais l'aventure est réellement arrivée à *Macarty*, prêtre Hibernois, qui hypothéqua au nommé *Hamelin*, frippier, rue Dauphine, le produit de 400 messes pour le paiement de deux habits noirs. Le sacristain de l'Eglise du Saint-Esprit donnoit une carte à l'abbé, au moyen de laquelle le frippier touchoit 15 sous par messe. Ce *Macarty* est le même qui écrivit un jour la lettre suivante à un de nos princes du sang qui le protegeoit.

MONSIEUR,

Si votre Altesse Sérénissime ne m'honore de ses bontés dans la situation où je me trouve, elle me réduira à la dure nécessité de dire la messe.

porteur ; mais s'étant avisé de manquer à monsieur de Voltaire & à elle-même , elle le chassa , soit pour venger le poëte , soit pour le punir de l'indécence du mot. Et quel est ce mot , demanda la marquise ? Une équivoque libertine qui n'auroit pas dû choquer dans la bouche d'un abbé , reprit Brochure.

Madame la maréchale de * * * , ayant entendu dire que la première tragédie de *Mariamne* , que monsieur de Voltaire avoit mise au théâtre , valoit mieux que la seconde , souhaita un jour qu'il la lui lût. Le poëte se prêta d'autant plus volontiers à ce desir , qu'il pensoit comme la maréchale. Il lut donc sa pièce telle qu'il l'avoit composée quand elle tomba. Dans la pénultième scène du dernier acte , *Mariamne* empoisonnée venoit mourir aux yeux d'*Hérode* qui , se reprochant ses jalousies & ses fureurs , se jetoit à ses genoux en lui disant ce vers :

*Vis pour toi , vis pour moi , vis pour nos chers
enfants.*

La maréchale , frappée de ce vers que le poëte rendoit avec attendrissement ,

versa des larmes. Courval qui s'en aperçut , s'avisa de lui dire : *ne pleurez pas , Madame , il y en aura pour tout le monde.*

Mon sieur de Voltaire s'offensa du propos ; la maréchale , outrée de son côté que l'abbé osât jouer le mot avec elle en bonne compagnie , le mit à la porte sans lui payer le mois commencé ; a dit la chronique. Elle fit très-bien , répondit la marquise , de pareilles impertinences méritent d'être corrigées , & depuis long-temps cet abbé passe pour un fat. Je me souviens fort qu'un homme de sa robe , à qui j'avois remis le soin de ma bibliothèque avant que Brochure s'en mêlât , me le présenta un jour , & que le gros président me dit , après qu'ils furent sortis , que ces deux abbés n'étoient pas la meilleure compagnie de Paris. Je connois les masques , répliqua le Colporteur , & je sais pourquoi monsieur le président vous parloit ainsi. Eh , pourquoi , demanda vivement madame de Sarmé ? Parce qu'il a été , répondit , Brochure , témoin presque oculaire du premier événement qui rendit Courval célèbre. Madame de *** , plus éprise de la réputation de

de l'abbé que de sa personne , lui fit une prévenance dont le résultat fut de l'amener à son lit ; on passa la nuit la plus agréable du monde. Le soleil lui-
soit depuis long-temps, quand madame de***, offusquée par ses rayons, tira les rideaux de son lit. Les portraits de tous ses ancêtres, qui décoroient sa chambre à coucher, la frappèrent ; & comme si elle s'étoit repentie alors de ce qu'elle venoit de faire, elle dit à Courval : *l'abbé, que penseroient mes aïeux ? que diroient tous ces officiers-généraux qui ont versé leur sang pour la patrie, s'il me voyoient avec toi ? Ils diroient,* repartit Courval, *que vous êtes une Catin.* Madame de***, qui vouloit qu'on respectât ses épigrammes & ses vices, s'emporta, & ayant tiré dix louis de sa bourse elle les donna à l'abbé, qui les reçut en promettant de ne paroître jamais à ses yeux. Ce tort-là, reprit madame de Sarmé, n'est pas essentiel, & la vanité déplacée de madame de*** méritoit la repartie de l'abbé. Ce jour, répliqua Brochure, fut malheureux pour lui. Madame la comtesse de***, à qui les spectacles fournissent un fond que sa galanterie épuise rare-

ment, trouva l'abbé à l'opéra ; elle l'appella sous prétexte de lui faire dire du mal de *la Guirlande* qui n'avoit pas besoin des manœuvres de la cabale pour être sifflée, & elle lui proposa de venir lui rendre visite à minuit. L'abbé fut exact à l'invitation ; la comtesse, qui étoit déjà couchée, lui permit de s'approcher d'elle ; & celui-ci s'étant dépouillé de ses ornemens sacerdotaux, se jeta rapidement dans les bras de madame de * * *. Vous vous appellerez que Courval avoit passé la nuit, & que son ame, anéantie par l'insomnie, ne pouvoit guere s'occuper de toutes les réflexions voluptueuses dont la comtesse le croyoit susceptible. L'abbé s'apercevant de sa situation, voulut préluder en portant ses mains sur la plus belle gorge du monde : la comtesse, offensée de ce préliminaire, jeta l'abbé hors de son lit : Courval consterné demanda à madame de * * * d'où provenoit son courroux. *De votre insolence, repartit-elle : apprenez, mon petit abbé, que lorsque je vous paie pour venir ici, c'est pour mes plaisirs, & non pas pour les vôtres.* Courval interdit se retira, & borna sa vengeance à faire quelques épigrammes

contre cette femme, & à tâcher d'en séduire d'autres qu'il peut voir sans défiance, parce que, s'étant créé le répétiteur de presque tous les théâtres particuliers, il va à toute heure chez toutes les dames qui jouent la comédie. Convenez donc, reprit la marquise, que cette manie que *Boiffi* a drapée dans *la folie du jour*, prend en France avec bien de la fureur : il semble que plus on s'acharne à mépriser l'état de comédien, plus on veut se rapprocher de lui ; tout est devenu acteur. Un des contrevents de mon cabinet de jour s'étant brisé avant-hier, j'envoyai chercher le ferrurier pour le raccommoder ; mais le laquais, chargé de cette commission, me répondit qu'il ne pouvoit venir, parce qu'il s'habilloit pour jouer *Tancrede*. Que cela ne vous étonne pas, Marquise, reprit le chevalier, j'ai un de mes gens qui est l'ornement du théâtre du *Temple*, & qui, faisant il y a huit jours *Orosmane*, mugit presque aussi agréablement que *Lekain*. Voilà, par exemple, répliqua madame de Sarmé, où je ne vous supporte point : vous n'aimez pas *Lekain* que Paris trouve délicieux ; que manque-t-il à cer

auteur ? De la figure , de la voix , de la vérité & des entrailles , répondit le chevalier. J'avoue , reprit la marquise , que sa voix n'est point agréable. Le terme est modéré , reprit le chevalier , & il convient mal à l'organe sépulchral de ce comédien. Je fais qu'il plaît à la moitié de Paris , & que l'hébétement provincial qui se laisse surprendre par de grands bras & des cris , trouve Lekain admirable ; mais quand on connoît le théâtre , & qu'on veut suivre de près cet usurpateur de réputation , on est forcé de convenir qu'il n'a pour lui que la beauté de l'attitude , & l'expression des gestes ; encore verroit-on , si on les suivoit de près , qu'ils ne sont pas naturels , & qu'étant compassés au miroir , ils ont une uniformité qui , sentant l'étude & la contrainte , n'ont pas l'air d'avoir été dirigés par la situation : d'ailleurs votre Lekain est un convulsionnaire qui , ne saisissant jamais le vrai sens d'un rôle , est toujours au delà de la nature. Aboyeur éternel , il est furieux dans toutes les positions : ainsi je conclus qu'il faut qu'il se borne à jouer les rôles de *martyr* , si analogues à sa figure pitoyable & à sa voix piteuse. Je

vois , repartit la marquise , que je n'y gagnerai rien ; ainsi laissons là les comédiens de profession , & parlons des gens du bel air , qui veulent se donner en spectacle. Où aboutit cette manie ? dites - lé-moi , je vous prie. Où elle aboutit , répliqua le chevalier ; à arranger les affaires de cœur , à tromper les surveillants , les meres vigilantes & les maris jaloux. Une femme ou une fille qui ne peut voir son amant , qui vit cependant dans la même société , convient de prendre dans la piece qui est sur le tapis , un rôle qui se rapporte à sa situation , & les deux amants jouissent du plaisir d'un tendre épanchement , & de parler pendant deux heures le langage de l'amour , sans que leurs surveillants , toujours ridiculifés dans ces comédies , puissent se plaindre. Au contraire , on les voit enchantés du talent de leurs femmes ou de leurs filles , applaudir à leur jeu , & se féliciter tout haut d'un art dangereux qui doit faire le malheur des admirateurs. Cela n'est pas mal-adroit , dit madame de Sarmé , & j'adopte volontiers les remarques que vous faites à ce sujet. Rien n'est si positif , répliqua Bro-

chure , & j'ai vu l'abbé de Courval-
vivre long-temps du bénéfice que la
disposition des rôles lui procuroit de
la part des amants qu'il réunissoit sur
la scene.

Mais mon ferrurier & le laquais de mon-
sieur , reprit la marquise , n'étant pas dans
ce cas , pourquoi ces animaux-là jouent-
ils ? Pour *singer* les grands , Madame ,
répliqua Brochure , & se donner un
air. Vous savez qu'à Paris rien n'est si
arrogant que le petit peuple & la *vale-
taille* ; ce sont exactement les *arlequins*
de la société , dont la fureur *balourde*
est de parodier tout ; on va aux tragé-
dies qu'ils jouent , comme aux *parades*
du boulevard , où l'on met sa raison à
l'écart pour s'amuser davantage.

J'ai vu , reprit la marquise , une fille
de Paris violemment entichée de ces
bouffonneries ; elle y passoit réellement
la moitié de sa vie , & finissant
par jouer la grandeur , elle donnoit à
Gilles , au bon homme *Cassandre* ou à
maneselle Zizabelle (a) un présent ,
comme elle donna autrefois une taba-

(a.) C'est le nom des personnages qui figurent
dans ces parades , especes de comédies dont le jeu
des mots & la grossiere équivoque font le mérite.

tière à Lekain. Ah , palsembleu , s'écria le chevalier , il n'y a plus d'énigme , & vous nous parlez ici de la *Pelissier* ! Il est vrai , répliqua le Colporteur , que dans le temps même qu'elle *montrait en ville* , elle avoit l'orgueil de faire une pension aux directeurs des marionnettes , pour lui jouer deux parades par jour. Avant d'aller plus loin , dit la marquise , je veux favoir ce que vous appelez *montrer en ville*. Je ne fais trop , repartit Brochure , comment vous gazer cela , mais figurez-vous un maître de danse qu'on ne paie qu'au mois , & qui prend , dans chaque maison où il donne leçon , un cachet qu'on retire à l'expiration du terme : la *Pelissier* avoit la vogue , & l'Angleterre seule , qui étoit alors en paix avec nous , lui valoit des sommes considérables. Un comte Allemand qui en devint amoureux , la captiva de façon qu'il ne lui fut plus possible de continuer l'exercice d'un talent aussi lucratif. Le comte Allemand , dans tous les points , étoit de tout le corps Germanique , l'observateur le plus rigide de l'étiquette : cette humeur orgueilleuse paroïssoit justifiée par le titre de sou-

verain qu'il paroît sans usurpation , puisqu'il fournissoit deux hommes au contingent de l'empire , & que son auguste visage étoit empreint sur un morceau de cuivre blanchi avec plus d'art que de bonne foi , qui couroit pour trois sous dans toute l'étendue de sa domination. Le comte aimoit vivement la Pelissier , mais pas assez pour lui laisser une sorte de liberté sur ses goûts les plus indifférens. Ses compagnies & ses lectures étoient réglées par son amant , ce n'est pas qu'il fût jaloux ; l'amour seul de la grave étiquette le décidoit en tout. Les allées du palais royal & des tuileries , où les femmes de robe & les fermieres-générales se promenoient , étoient interdites à la Pelissier ; elle ne pouvoit paroître que dans celles où à l'aide du microscope on développoit quelques duchesses ou des femmes à seize quartiers. Le comte vouloit bien qu'elle reçût compagnie , mais il falloit que les hommes qui venoient lui faire la cour , fussent chevaliers de Malte , ou au moins capitaines de cavalerie , & les demoiselles du monde qu'elle pouvoit voir , devoient être entretenues par des princes ou par des

ducs. La manie de ce fastidieux comte me rappelle l'usage ridicule qui s'observe dans les cercles ennuyeux de beaucoup de provinces d'Allemagne, où un étranger ne peut avoir la prérogative de danser avec une madame à *seize quartiers*, qu'il n'ait étalé ses titres ; & s'il descendoit en droite ligne des *Duchatelet* & des *Beaufremont*, & qu'il fût au service sans avoir le rang de *capitaine*, il ne pourroit être que spectateur immobile de ces fêtes généalogiques, où l'amour-propre porte l'ennui dans le sein des plaisirs. La Pelissier, contrainte jusque dans ses lectures, ne pouvoit lire que *l'armorial* de l'Allemagne, l'histoire de l'empire, & quelques autres ouvrages où les hauts faits des ancêtres du comte étoient détaillés avec la pesanteur des *érudits* de Leipzig. Cette bibliothèque n'étoit pas considérable ; mais il y avoit suppléé en faisant imprimer l'histoire de toutes ses possessions ; domaines admirables dans lesquels l'œil perçant des physiciens avoit découvert de l'eau, de l'herbe & des chaumieres.

La table seule pouvoit indemniser la Pelissier de la gêne dans laquelle

on la tenoit. Trois services de seize plats analogues aux seize quartiers , formoient son ordinaire ; mais elle ne pouvoit trouver délicieux que ce qui étoit cher & docile à la manie de son illustre amant , elle ne touchoit point aux mets qui n'étoient plus dans leur primeur ; aussi quand le plat de petit pois étoit au dessous de cinquante francs , le comte vouloit bien qu'on lui en servît , mais il ne permettoit pas qu'elle en mangeât. Il lui étoit aussi défendu de boire des vins qui n'avoient pas été recueillis dans un fonds noble , & sa haine pour la roture étoit telle , que , ne pouvant se déterminer à boire de l'eau de la Seine qui étoit commune à tout Paris , il envoyoit tous les jours chercher un baril d'eau à dix lieues de la ville , mais il étoit sûr de ne point se méfallier en en buvant ; elle sortoit d'une source vive qui appartenoit à un prince du sang.

Voilà un personnage bien singulier , reprit madame de Sarmé ; mais il falloit cependant qu'il fût fort riche pour mener ce train de vie bizarre & dispendieux. Il jouissoit , repartit le Colporteur , de cent mille écus de rente. Tu

te moques de nous , perruque , répliqua le chevalier ; la table aux seize quartiers auroit déjà emporté cette somme. Patience , monsieur le Chevalier , patience , répondit Brochure , le comte vivoit deux années dans ses états , où il s'occupoit à faire battre sa petite monnoie , faire couper ses bois , & à tuer beaucoup de gibiers qu'il vendoit forcément à ses vassaux : sa maison qui n'étoit plus montée sur le ton généalogique , vivoit , ainsi que lui , de lievres , de fauciffes , & du fin plat de choux vinaigrés , mets délicieux , le seul des choses communes qui tiennent encore à l'étiquette Allemande. Ces épargnes entassées , le comte reprenoit l'air souverain , & venoit jouer la dignité à Paris , où il affectoit modestement de parler de ses troupes , de sa régence & de ses ministres , & ces petites misères l'indemnisoit de l'égalité que le François le moins noble osoit mettre entre son altesse & lui. Oh , ce ne sont pas seulement , repartit le chevalier , les princes Allemands à qui nos petits insectes titrés manquent de respect : je me souviens qu'après la paix d'Aix-la-Chapelle , un prince souverain d'Italie ,

dont la maison est très-ancienne, étant dans l'appartement de la reine, le marquis de J*** lui proposa de jouer deux cents louis au piquet. Le duc ayant répondu que ce jeu étoit trop mince pour lui : eh bien, monsieur le Duc, répliqua le marquis d'un ton persifleur, je vais, si vous voulez, jouer, dans un cent de piquet, vos petits états contre une partie de mes terres. Le duc indigné se retira. Les hommes sensés blâmerent l'indécence du marquis qui eut pour lui le suffrage de tous nos illustres freluquets.

J'avoue, repartit la marquise, qu'il y a bien de la petitesse dans les détails de l'étiquette, mais on doit une sorte de considération à un étranger qui joint à sa naissance le titre de souverain toujours respectable pour tous les hommes. Que l'on rie tout bas de son orgueil ridicule, passe ; mais on lui doit dans le public une honnêteté de convention, de laquelle il est sage de ne pas s'écarter. Quand le prince retourne dans ses états, demanda le chevalier, que devient la Pelissier ? L'amant, répondit Brochure, promet de lui faire payer exactement sa pension ; elle, de

son côté, jure d'être sage, tous deux manquent à leur parole & s'oublent. La nymphe auguste, voulant bien déroger, descend à la roture ou à la noblesse du troisieme rang, & elle ne retient des femmes de condition, dont elle a effleuré le rôle, que la manie des caprices. C'est dans une de ses fantaisies qu'elle a pris *Vervilly*, Ah ! bon dieu, s'écria la marquise, de quel fat subalterne s'est-elle empétrée ? C'est bien le petit monsieur le plus ridicule & le plus avantageux que je connoisse. Je sortois un jour de l'opéra, l'aboyeur avoit demandé vingt fois mon carrosse qui ne venoit point, *Vervilly* m'offrit effrontément le sien. Comme je soupois dans une maison où l'on sert régulièrement à neuf heures, je l'acceptai sans balancer, parce que je l'avois vu deux ou trois fois chez sa mere. Ce carrosse, offert avec tant d'empressement, n'arriva point, puisqu'il n'existoit pas ; mais mon impudent, voulant soutenir la gaure, joua l'impatience, cria dix fois qu'il étoit le gentilhomme de France le plus mal servi, jura qu'il feroit une réforme dans sa maison, & partit *incognito* le talon rouge en l'air, cher-

chant à travers la lueur des lanternes le moyen de ne point imprimer ses souliers dans la boue. C'est bien lui, reprit le Colporteur; un auteur de mes amis mit un jour malignement au bas de son portrait, exposé dans le fallon du louvre, les six vers suivants, qui peignent, on ne peut pas mieux, cet original :

*Talons rouges à pied, poudre sur ses habits (a),
Pincé comme un danseur, & de lui seul épris,
Verbiageant sur tout, tantôt pour, tantôt contre,
Son premier compliment est d'étaler sa montre,
Meuble cher & pesant, où cent colifichets
Montrent moins un seigneur qu'un marchand de cachets.*

Redites-moi ces vers, que je les copie, dit la marquise, ils peignent Ver-villy d'après nature, & le voilà tout éraché; mais vit-il ces vers? Un des

(a) Les sous-seigneurs ont la manie de se faire poudrer leurs habits au bas des deux faces de leur chevelure, pour se donner un air de vivacité, & persuader que cette poudre est tombée des cheveux sa bonne fortune.

premiers , répondit Brochure , & ils parurent si frappants , que mademoiselle *Danville* , qui les lut au fallon , ne voulut plus recevoir Vervilly qui étoit *au mieux* avec elle , si l'on en croit la gazette de Cythere. Vous pourriez , reprit le chevalier , être ici dans l'erreur , mon cher Brochure ; je crois avoir entendu dire qu'elle ne quitta ce fat que parce qu'il s'avisa de faire un couplet sur l'histoire de *la cheminée* qui a rendu cette femme fort célèbre. Vous tombez ici dans un anacronisme , répartit le Colporteur , & l'anecdote de la cheminée est postérieure , de plus de deux ans , aux vers mis au dessous du portrait de Vervilly. Mais en vérité , reprit madame de Sarmé , je ne fais d'où je viens , & je crois que je suis une femme de l'autre monde : vous venez l'un & l'autre de raconter là une infinité d'aventures dont je ne favois pas le premier mot. C'est que toutes ces choses , répartit le chevalier , se font apparemment passées dans le temps que vous étiez dévote : encore un coup , Monsieur , point de mauvaises plaisanteries , répliqua la marquise , laissons là vos propos , & écoutons Bro-

chure qui va nous faire l'histoire de cette cheminée.

Le baron de Mazanges , reprit le Colporteur , devenu amoureux fou de madame d'Anville , s'introduisit dans sa maison de campagne , sous prétexte d'y jouer la comédie. Monsieur d'Anville avoit la fureur de faire des pieces que sa femme avoit la manie de représenter. C'est à l'art de ce financier que nous devons le *flegmatique* , le *mélancolique* & *les dangers du faste* , trois comédies dont les représentations lui coûtèrent cent mille francs. Ce n'étoit pas là prêcher d'exemple , mais telle est la fatalité des auteurs & des prédicateurs ; ils s'élevent toujours avec véhémence contre les défauts dans lesquels ils tomberent à chaque instant. Mazanges eut le bonheur de parler d'amour à madame d'Anville , & d'en être écouté favorablement ; mais les yeux jaloux du mari ne les quittoient point : & quand celui-ci étoit obligé d'aller bavarder auprès d'un tapis verd , où le traitant cruel boit en guise de limonade le sang des peuples dans des coupes d'or , il mettoit à la suite de sa femme un vieux grifon constamment
attaché

attaché à la persécuter. Deux amants gênés imaginent bientôt des moyens pour rompre leurs entraves ; le baron avoit à ses ordres un machiniste habile , qui , ayant à se venger personnellement de monsieur d'Anville , imagina de soustraire les deux amants aux yeux des jaloux , & de les réunir dans des moments où on les croyoit fort éloignés l'un de l'autre : il inventa pour cet effet une cheminée mouvante , dans le goût des *tours* de religieuses , au moyen de laquelle Mazanges pouvoit , quand il le desiroit , passer dans l'appartement de madame d'Anville , qui , depuis long-temps , ne couchoit plus avec son mari. Le baron songea d'abord à se mettre à l'abri du soupçon en faisant louer , par un nommé *Mérob*ert , qui étoit alors garçon de bureau de la marine , un appartement chez un baigneur de la rue de Richelieu , qui étoit mitoyen à celui que madame d'Anville occupoit. L'hiver ayant rappelé tous les honnêtes gens à Paris , Mazanges , qui demouroit place royale , ne parut plus chez le financier ; celui-ci fut enchanté de la séparation , & ceux qui aiment à imaginer des raisons qui

puissent avilir les personnes auxquelles ils en veulent, se turent sur cet événement, parce qu'ils l'attribuerent à la variété des plaisirs qui enchaînoient le baron.

D'Anville, qui avoit acquis par une fatale expérience le privilege d'être jaloux, eut des soupçons qu'il voulut éclaircir. *Maisonneuve*, c'est le nom du vieux grifon, qui portoit celui de *Galepin* avant qu'il eût jugé à propos de faire banqueroute, fut chargé de l'opération, & le maudit vieillard découvrit que le baron de Mazanges passoit au moyen de la cheminée dans la chambre de madame d'Anville, qu'il vit un jour dans les bras de son amant par le trou d'une serrure. Le grifon, fier de sa découverte, courut enfoncer le poignard dans le sein de son protecteur, en lui dévoilant la perfidie de sa femme, dont il vouloit ignorer la conduite, en cherchant à l'approfondir. D'Anville monta, & il ne vit rien. *Galepin*, que ses yeux n'avoient point trompé, voulut le persuader de l'existence de cette cheminée *tournante*, qu'il affuroit avoir vue. Le financier, outré de l'insolence du grifon, le punit

en le condamnant à copier une de ses comédies. Vous me réduiriez, dit Galopin, à mourir de faim, ou, ce qui revient au même, à transcrire les tragédies à la place de *Titus* & de *Térée* (a), que j'affirmerois ce que j'ai l'honneur de dire à votre opulence (b): j'ai vu, continua le surveillant, & quand je vois, je vois bien. Finissons, reprit financièrement d'Anville, vous êtes un sot qui n'avez que des yeux, & moi j'ai de la tête. Je fais un moyen infailible qui m'assurera de votre imposture ou de l'innocence de ma femme à laquelle je ne crois cependant pas plus que de raison. Épiez, par vous-même ou par les commis que je vous paie, le baron de Mazanges, la première fois qu'il reviendra chez ce maudit baigneur, & sur votre indication,

(a) Deux piéces détestables : la seconde ne fut pas achevée ; la première méritoit le même sort : mais l'opéra-comique en fit justice par ce seul vers :

Titus perdit un jour, un jour perdit Titus.

(b) Il est plus naturel de dire à un financier, chargé d'or, votre opulence, que de traiter de grandeur un petit homme, & d'excellence un Allemand dur & grossier, comme il s'en trouve par fois.

Q 2

j'aviserai au maintien de mon honneur qu'on veut léser dans cette partie. Gallepin, qui étoit fait à ce jargon financier, jura d'obéir, & le lendemain Mazanges, qu'il vit entrer dans l'hôtel suspect, lui procura l'occasion de se justifier auprès de son protecteur. D'Anville hésita, le grison affirma, & le fermier, plein de rage & d'impatience, monta dans l'appartement de sa femme qui n'étoit point à la maison. Arrivé dans cette chambre funeste, il imagina que s'il y avoit de la réalité dans l'intrigue qu'il soupçonnoit, il y avoit un signal convenu entre sa femme & le baron, & tirant une clef de sa poche, il frappa deux coups contre le mur mitoyen. Mazanges, croyant que l'horloge du plaisir venoit de sonner pour lui, se mit dans le tour, & se trouva dans les bras du financier qu'il ne cherchoit point. On ne peut mieux peindre l'embarras du baron & la surprise de d'Anville, qu'en comparant leur situation à celle de *Tartuffe* & d'*Orgon*, sortant de dessous la table pour surprendre le séducteur de sa femme. Mazanges, revenu de son premier étonnement, prit le ton ricaneur

qui lui étoit assez naturel , & dit au financier : eh ! que faites - vous ici , Monsieur ? Croyez de bonne foi que ce n'est point vous que j'y cherchois , adieu. D'Anville ne sortit de son abattement que pour ordonner à son portier de ne jamais laisser entrer madame dans la maison : éclat scandaleux qui le perdit , parce que n'ayant pu résister à tous les écrits orageux qui vinrent fondre sur lui , il tomba dans une langueur qui ne lui laissa que le temps de faire un codicille & son épitaphe.

L'un & l'autre sont assez plaisants pour que je vous en fasse mention ; j'ai ici copie de la première pièce ; écoutez.

Codicille de Louis-Alexandre-Métrophile-Auguste d'Anville , seigneur haut-justicier de trente-deux paroisses , & de la rue de Grenelle S. Honoré , en partie (a).

« Comme le chagrin fait de vives
» impressions sur une ame élevée ,

(a) C'est dans cette rue que l'hôtel des fermiers-généraux est situé.

» qu'aussi délicat & plus convaincu que
» César, qui ne vouloit pas que sa
» femme fût seulement soupçonnée,
» j'ai vu de mes propres yeux la fatale
» cheminée au moyen de laquelle mon
» honneur a souffert plus d'un échec,
» & que l'éclat de mon nom, & la
» gloire attachée au rang que j'occupe,
» ne me permettent point de soutenir
» plus long-temps le poids de la
» vie. J'ai résolu d'en sortir, & pour
» cet effet j'ai choisi le moyen le plus
» prompt, en me remettant entre les
» mains des médecins les plus fameux,
» par conséquent les plus expéditifs.
» Espérant donc que la science de ces
» messieurs m'arrachera dans peu de
» jours aux maux qui m'accablent, je
» vais, dans le présent codicille, qui
» ne sera ouvert qu'un mois après ma
» mort, disposer de cent mille écus,
» dont le remboursement vient de
» m'être fait, & ajouter quelques articles
» que j'ai omis dans mon testament.

» *Primò.* Je veux & entends que mes
» trois piéces de théâtre soient,
» à l'exemple de ce qui se pratiquoit
» pour les tragédies d'*Eschile*, enfer-

» mées dans des boîtes d'or qu'on ou-
» vira alternativement au renouvelle-
» ment de chaque bail des fermes gé-
» nérales , pour être jouées & applau-
» dies. J'ai payé pour cela. *Item.* Je
» fonde à perpétuité une fête lugubre
» qui sera célébrée tous les ans au jour
» anniversaire de mon trépas , dans
» l'hôtel des fermes où mon éloge sera
» prononcé par un des soixante heu-
» reux de la compagnie , s'il s'en trouve
» qui sache lire & parler une autre
» langue que celle de *Barême*.

» *Item.* Je donne & legue mille écus
» à chacun des beaux esprits qui diront
» du bien de moi après ma mort , &
» cinquante mille francs au poète qui
» fera dans une pièce de vers l'éloge
» de mon goût pour les arts.

» *Item.* Je legue cinquante mille livres
» à ceux de mes neveux qui ne se se-
» ront pas réjouis de mon trépas.

» *Item.* Je donne cent mille francs
» à madame d'Anville , si elle n'est pas
» consolée de ma mort lors de l'ouver-
» ture du présent codicille.

» *Item.* Je veux & entends que de
» l'excédent des legs portés dans le
» présent codicille , il soit établi , à per-

» pétuité , un *hôpital des incurables* ;
 » destiné à renfermer tous ceux qui ,
 » ayant eu la manie de rimer , ont eu
 » le malheur d'échouer dans cette ten-
 » tative , comme aussi tous les auteurs
 » sifflés , voulant qu'ils soient servis par
 » les faiseurs de feuilles périodiques ,
 » & les autres journalistes dont le pu-
 » blic dénigre les productions imbé-
 » cilles , tels que *Fréron* , *Abraham*
 » *Chaumeix* , *Acarias de Sérionne* ,
 » *d'Aquin* , & quelques autres plats
 » écrivains qui changeront leur qualité
 » d'auteurs en celle d'*infirmiers privi-*
 » *légiés* dudit hôpital.

» L'objet de cette fondation citoyen-
 » ne , étant de délivrer le public de l'en-
 » nui que tous ces barbouilleurs de pa-
 » piers distillent impunément tous les
 » mois , je prétends que tout *malade* &
 » *infirmes* de l'hôpital des incurables ,
 » qui conspirera de nouveau contre
 » le public , en reprenant la plume ,
 » soit expulsé de sa retraite , & con-
 » damné à la peine cruelle de lire ses
 » propres ouvrages qui seront tirés à
 » cet effet de la pharmacie de l'hô-
 » pital , où ils seront déposés comme
 » *somnifères efficaces*.

» *Item.*

» *Item.* Je veux que sur le frontispice
» de la maison où tous ces écrivains
» fastidieux seront renfermés , on pose
» un marbre noir sur lequel on gravera
» ces mots en lettres rouges :

Tombeau des sots.

» *Item.* La demoiselle *Brillant* ;
» m'ayant fait entendre que des re-
» mords la pressoient depuis long-temps
» de quitter le théâtre & la vie disso-
» lue qu'elle en croit inséparable , je
» lui legue une somme de dix mille
» francs pour l'aider à vivre dans l'hon-
» nêteté , lesquels passeront à ses en-
» fants légitimes & autres , en cas que
» lassée de la décence si peu compa-
» tible avec la façon de penser qu'elle
» attache à son état , elle redevienne
» mademoiselle *Brillant*.

» *Item.* Je veux que l'on grave sur
» mon tombeau cette épitaphe que j'ai
» composée moi-même , dans la crainte
» que les poètes qu'on en auroit char-
» gés ne me louassent trop :

*Dans ce tombeau repose un financier ,
Il fut de son état la gloire & la critique ,
Généreux , équitable , & toujours singulier.
Souvent il soulagea la misere publique ;
Passants , priez pour lui , car il fut le premier.*

Les dernières volontés du financier ne furent exécutées en aucune manière, & ce fut moins la faute du testateur que celle du siècle. Les tragédies furent reléguées dans une bibliothèque, dont le fonds avoit été fourni par la veuve *Oudot*, cette femme célèbre qui imprime à *Troyes* tous ces livres merveilleux, connus sous le nom de *la bibliothèque bleue*. Le panégyrique ne fut point prononcé, parce qu'on ne put trouver dans les soixante fermiers-généraux, d'homme en état de parler d'autres objets que du *papier timbré*, du *tabac*, des *droits d'entrée*, de *chevaux* & de *filles d'opéra*. Les beaux esprits n'eurent point leurs legs, parce que d'Anville fut à peine expiré, qu'ils firent des épigrammes injurieuses contre sa mémoire; & le rimeur qui l'avoit mis au dessus de *Mécène* pendant sa vie, publia deux jours après sa mort un poëme burlesque, dans lequel, essayant de prouver que d'Anville étoit un sot, il fit des profélites. Les neveux du défunt ayant solennisé l'octave de sa mort par un grand bal, furent privés de leurs legs, & la veuve qui se maria trois semaines après, ne put jouir

des cent mille francs qui lui étoient donnés sous la condition impossible d'être inconsolable. L'hôpital des incurables, dont la fondation auroit assuré les plaisirs du public, & la fortune des libraires, ne put avoir lieu, parce que les fonds n'étoient pas, à beaucoup près, suffisants pour l'entretien de la dixième partie des plats auteurs & des froids journalistes dont l'Europe littéraire étoit inondée. Ainsi Fréron continua à ronger des os dans son grenier, Chaumeix à aboyer contre les encyclopédistes, & Serionne à croupir dans les marais de Bruxelles. Mademoiselle Brillant, à qui un des exécuteurs du testament de d'Anville alla faire part des dispositions que le codicille contenoit en sa faveur, se jeta aux genoux de l'honnête ecclésiastique qui lui porta la parole, & lui jura que les reproches amers qu'elle avoit à se faire, ne lui permettoient plus de rester au théâtre, & qu'elle vouloit expier ses erreurs dans la pénitence la plus austère. L'émissaire curieux par état, lui ayant demandé quels étoient les reproches qu'elle avoit à se faire : ils sont innombrables, répondit-elle, & un siècle de douleurs

suffiroit à peine pour les expier. La Brillant paroissant alors pénétrée d'un repentir sincère , versa un torrent de larmes , & répéta dix fois qu'elle ne se pardonneroit jamais la conduite peu édifiante qu'elle avoit tenue avec les hommes. L'ecclésiastique eut beau lui dire que la vérité de ses remords effaceroit les désordres de sa vie passée ; les choses consolantes que vous me dites , répartit l'actrice , ne m'excuseront jamais à mes yeux , & quoi que vous en disiez , j'aurai toujours à me reprocher , *premièrement* , d'avoir donné mes premières faveurs à un lieutenant de milice que j'osai préférer bêtement à un commissaire de police , homme assez expérimenté dans son art pour conduire les premiers pas de mon enfance dans un libertinage honnête , qui auroit pu me mener aux richesses , & de l'opulence à la vertu.

Secondement : J'ai à me reprocher d'avoir passé à l'opéra-comique les deux années qui suivirent la funeste victoire que le lieutenant de milice remporta sur moi ; ce temps où mes charmes auroient pu me procurer la perspective d'un sort heureux , a été passé avec

des poètes qui m'avoient mis à l'aloyau pour toute nourriture, & avec des maîtres de danse qui me payoient avec des entrechats.

Troisièmement : J'ai à me reprocher d'avoir reçu chez moi le nommé le *Sueur*, auteur postiche de *la rose*, dont Piron lui fit présent comme on donne un habit à un homme qui est nu. Cette ombre d'auteur me faisoit tous les matins un petit madrigal qui flattoit mon amour-propre, quoiqu'il m'y désignât sous le titre de *Climene*, nom trivial, qui, rimant à *peine* & à *chaîne*, fournit des lieux communs aux versificateurs, & donne une célébrité momentanée aux jeunes personnes qui aiment à être flattées. J'étois dans ce cas, & il n'y a pas un madrigal de ce le *Sueur* qui ne m'ait coûté une *longe de veau*, &, qui plus est, une *nuit*. Je ne déclame point contre le *livre de boucherie*, les longes de veau sont comptées, & ma cuisinière est en règle; mais où reprendre les nuits *blanches* (a) que j'ai passées avec ce rimailleur? Où trouver ces

(a) C'est ainsi que les filles appellent les nuits qui ne leur rapportent que du plaisir.

financiers qui venoient m'offrir des *manieres*, (a) & un équipage fastueux ? Où retrouver cette foule d'étrangers que je lui ai sacrifiés ? Concevez donc que sans ce temps perdu j'aurois fait des dupes cinq ans plutôt. Sont-ce là des pertes faciles à réparer ? je vous le demande.

Quatrièmement : J'ai à me reprocher de n'avoir pas mis à profit toutes les bontés du maréchal de *Lowendal*, dont j'ai été deux ans la maîtresse de campagne ; j'avois la disposition des graces. Des commis, dignes de la corde par leurs exactions, venoient implorer ma protection, & au lieu de les laisser pendre convenablement, j'avois la hêrèse de me contenter de cent louis, & de leur permettre de vivre ; mais ma plus haute folie est celle de n'avoir pas achevé de ruiner un général dont le Brabant & la Hollande payoient les plaisirs.

(a.) C'est le nom d'un caissier des fermes générales, qui signe tous les billets de la compagnie ; un *manieres* est, en France, un effet courant qui vaut de l'argent comptant. Les fermiers-généraux, qui ne valoient point s'abaisser jusqu'à manier de l'or, paient avec ce papier les faveurs qu'ils achètent.

Cinquièmement : J'ai à me reprocher d'avoir aimé un homme assez mal-à-propos pour en faire mon mari, & d'avoir passé trois mois avec lui sans le tromper ; aveuglement qui naît de l'inconfidération d'une jeune personne qui ne fait pas que le temps perdu se récupère rarement.

Sixièmement : J'ai à me reprocher de n'avoir pas gardé un tas de financiers dont j'aurois eu la satisfaction de déranger les affaires, si j'avois eu la prudence de faire taire des inclinations ridicules, & de préférer la fortune aux plaisirs, c'est-à-dire, l'utile à l'agréable.

Septièmement : J'ai à me reprocher de perdre du temps à vous faire ma confession, & de ne vous avoir point subjugué pour la rareté du fait. L'honnête ecclésiastique, qui venoit d'entendre les *sept péchés mortels* de mademoiselle Brillant, parut d'abord scandalisé des avances de cette actrice ; mais il demeura ; le scandale parut, ou, pour mieux dire, augmenta. Brillant, charmée de cette conquête que la soutane & le petit collet lui rendoient respectable, proposa à souper à ce nouvel

amant. Un abyme en entraîne un autre ; mon homme tomba dans le piège : l'actrice , qui aimoit les scènes singulières , appella sa femme de chambre , & fit déshabiller l'abbé qui passa d'un bain aromatique dans les bras de sa conquête qui avoit donné des ordres secrets pendant que l'abbé se purifioit dans le bain.

Il n'y avoit pas une demi-heure que cet aimable couple étoit plongé dans le sein de la volupté , qu'on entendit ouvrir la porte de la chambre. La Brillant , qui attendoit ce nouveau venu , lui dit sans se déconcerter : *Est-ce vous , pere Elisée ?* L'abbé , frappé de ce nom , entr'ouvre le rideau , & au moyen des bougies qui étoient sur la table de nuit , il apperçut un carme déchaux qui venoit réciter ses matines entre deux draps. Cet événement inattendu surprit le bon ecclésiastique qui voulut d'abord se retirer ; mais l'actrice lui ayant montré la largeur du lit , lui fit entendre qu'il y avoit place pour trois. Pendant ces petits propos , le moine , se dépouillant de la souguenitte du *Mont-Carmel* , se préparoit à jouir des plaisirs les plus vifs ; mais quel fut son

étonnement, lorsque posant son manteau sur un canapé, il aperçut un petit collet & une soutane! Eh, dis-moi, ma Reine, s'écria le vénérable pere Elisée, combien t'en faut-il aujourd'hui? Oh, ne t'effraie pas, gros coquin, reprit la Brillant, monsieur est un prêtre habitué de S. Sulpice, que des affaires de famille ont conduit ici, & comme il s'est trouvé mal, & que je n'ai qu'un lit honnête à lui offrir, il a bien fallu qu'il se couchât à côté de moi; mais l'ordre de nos arrangements ne sera point interrompu, & viens sur le champ prendre ta place ordinaire. Mais si j'allois me tromper, répondit le carme oh, cela n'arrivera pas, répliqua l'actrice, & la décence, dont je ne me départirai jamais, veut que je sois une barriere entre l'abbé & vous. Celui-ci, se cachant sous le drap, n'osoit articuler un mot, tandis que l'enfant d'Elisée, plein d'audace & de luxure, s'occupoit avec fermeté à faire oublier tout l'univers à l'actrice. Le carme passa des plaisirs à une conversation secrète, dont le résultat ne servit qu'à redoubler la surprise & la honte du pauvre abbé. Le pere Elisée se leva

sous le prétexte de laisser le champ libre au premier venu, & mettant sur le canapé tout son affublement monastique, il prit la soutane, le collet & le grand manteau du vénérable abbé, s'éclipfa dans cet attirail, & revint à son couvent. Sa qualité de *prieur* lui donnoit la liberté d'entrer & de sortir à toute heure. Le frere portier, surpris de la métamorphose, en demanda le motif à sa révérence, & comme le pere Elisée honoroit cet agent de ses bontés, il lui raconta son histoire. Le portier, jugeant que l'abbé ne pourroit sortir qu'en prenant l'habit de carme qu'on lui avoit laissé, conseilla au prieur de pousser cette aventure en faisant arrêter le faux carme. Le pere Elisée, qui ne demandoit pas mieux que de se venger d'un rival assez téméraire pour lutter contre un membre d'un ordre religieux, dont le nom, devenu *pro-verbe* à Cithere, assure le talent, saisit avec joie le conseil du frere, & reprenant aussi-tôt sa casaque uniforme, il alla, avec un compagnon, se mettre en embuscade dans la rue *des Fossés de monsieur le Prince*, où la Brillant demouroit alors. L'abbé sortit avec l'habit

de carme, ainsi qu'on l'avoit prévu. A peine eut-il fait quatre pas que l'aspect de deux hommes, habillés comme lui, le firent retourner en arriere; les deux religieux le suivirent jusqu'au Luxembourg où il alloit se jeter, lorsqu'une escouade du guet à pied, à laquelle ils le livrerent, l'arrêta & le conduisit chez le commissaire du quartier, où il fut joint par ses dénonciateurs.

Le faux carme, interpellé par le pere Elisée de dire où il avoit pris l'habit qu'il portoit, avoua, sans déguisement, la vérité du fait. Le commissaire, qui, par hasard, étoit honnête homme, ne voulut point accabler ce malheureux abbé, & faisant observer de près les délateurs, il envoya un exempt à la Brillant pour la prier de se rendre chez lui; mais cette actrice, fiere des prérogatives attachées à son état, répondit au commissaire en ces termes :

*De mon lit, où je suis malheureusement
seule,*

*Faut-il, mon petit Monsieur, que je
vous apprenne votre devoir, & un homme
qui a passé, ainsi que vous, les deux*

niers de sa vie à donner la chasse aux demoiselles du monde, devrait-il ignorer qu'une personne, attachée au théâtre, n'est point sujette aux influences de la police? Sachez donc que je ne dépends, pour mes mœurs, que du coffre-fort d'un financier, & de la figure d'un joli homme.

Je veux pourtant bien vous avouer que l'or ni les agréments de la physionomie ne m'ont point décidée cette nuit, puisque je l'ai passée avec le prier des carmes, & l'abbé qui, ne trouvant plus sa soutane que le pere Elisée avoit emportée, a été obligé de se travestir tel qu'il est chez vous. Adieu, mon petit Monsieur, connoissez mieux une autre fois les filles de théâtre, & respectez l'étendue de leurs privileges; je suis, quand la fantaisie m'en prendra, tout à vous,

LUCRECE BRILLANT.

Lucrece! Voilà, dit le commissaire, un nom bien singulier pour une actrice; & appellant ensuite le sergent du guet, il lui ordonna d'empaqueter le pere prier dans un fiacre, & d'aller le déposer au Châtelet. Le carme cher-

cha vainement à s'excuser sur sa qualité : le commissaire inexorable ne voulut rien entendre ; mais plus indulgent pour l'abbé qui avoit confessé ses erreurs de bonne foi , il se contenta de le réprimander vivement , & de le renvoyer chez lui , après avoir eu la précaution de lui faire quitter sa mascarade.

La détention du révérend pere Elisée mit tout le Mont-Carmel en mouvement : les carmes , intéressés qu'on pardonnât à leur prier , firent trotter toutes leurs pénitences. Paris demandoit justice contre le religieux , mais le pere Elisée , qui confessoit depuis long-temps la niece de l'apothicaire du lieutenant de police , intéressa cette puissante protection , & les sollicitations pressantes de cette femme en crédit , firent sortir le pere prier du Châtelet , & lui rendirent sa place avec la liberté.

Cette aventure fit l'anecdote du jour ; la Brillant avoit des ennemis , & la moitié de Paris , voulant justifier le disciple d'Elisée , imputa à l'actrice le scandale occasioné par cette scene.

Brillant se livra à quelques réflexions

sur l'injustice du public, & sur les désagréments de son état, & voulant enfin se soustraire au persifflage des agréables, & aux discours pieusement satyriques des dévots, elle résolut de quitter le théâtre & le monde. Ce dessein, que le public appella *un quart de conversion*, parce que l'actrice revint au plaisir, ainsi qu'on le verra dans peu, fut prôné dans tout Paris, & y fit pendant quinze jours la fortune des feuilles d'annonces (a), production merveilleuse, que tous les ministres, qui aiment les ouvrages à sentiments, se plaisent à protéger.

La Brillant, desirant exécuter le projet ridicule qu'elle avoit formé de devenir femme de bien, vendit sa garde-robe de théâtre, les garnitures des portraits de ses amants, & céda le secret de ses pommades à cinq ou six vestales du palais, qui attendoient la paix pour s'en servir utilement, en se donnant un air de nouveauté, & tromper par là la crédulité des étrangers. Une femme de la cour, dont la

(a) Feuille hebdomadaire dans laquelle on annonce les chiens perdus & les cabriolets à louer.

maigreur rebutoit , acheta sa gorge , c'est-à-dire , un corps à ressorts , que le célèbre *Vaucanson* avoit imaginé pour porter , par la force d'un cabestan , les peaux éloignées à la poitrine , & en former un sein charmant qui trompoit les yeux mêmes des connoisseurs. Mademoiselle *Vesian* , à qui le marquis d'Et.*** voulut donner un vernis de bon ton , acheta les diamants ; l'actrice enfin se défit de tous ses meubles , à la réserve de ses chaises longues , de ses sofas & de ses canapés , qu'elle voulut garder par un motif de reconnoissance.

La Brillant , s'étant dépouillée de tout ce qui servoit encore à son premier état , se retira dans un quartier éloigné , où elle vécut parmi un essaim de dévotes , qui l'adoptèrent avec transport , parce qu'elle leur apportoit un grand fond de médisance ; aliment presque toujours nécessaire aux femmes qui jouent la piété. Ce train de vie , dans lequel le prochain ne trouvoit pas son compte , dura près de deux ans ; mais le moment de la rechûte arriva enfin , & la Brillant , qui méditoit dans une allée solitaire des Tui-

leries sur la félicité d'un cœur qui n'avoit plus de besoins, ni de desirs, fut tirée de ces réflexions par l'heure de la messe qui la conduisit aux feuillans. Un ministre étranger, qui réunissoit, comme tous ceux de sa nation, l'amour des plaisirs à l'extérieur de la dévotion, s'y trouva placé à côté de la Brillant : on se salua de part & d'autre avec décence ; la messe finie on sortit en même temps. Le ministre dit deux mots à Brillant ; elle y répondit avec d'autant moins de crainte qu'elle le voyoit chargé de reliques, & faisant à chaque minute des signes de croix qui paroïssent lui montrer un homme véritablement pieux, plutôt qu'un esprit foible qui croyoit chasser, par des marques extérieures, l'apoplexie dont il étoit menacé. La conversation devint insensiblement intéressante ; Brillant donna son adresse à l'ambassadeur qui lui rendit visite le soir même ; elle avoit, comme je l'ai remarqué plus haut, gardé ses sofas, & ce que j'avois attribué à la reconnoissance, devint l'effet de la précaution ; car ces meubles, qui sembloient se plaindre de leur inaction, reprirent leur mouvement

ment élastique, & Brillant, qui avoit fort déclamé contre le monde, jura agréablement contre celui qui la rendoit aux charmes de la volupté.

Ce commerce, dont les sentimens du ministre faisoient par malheur presque tous les honneurs, dura pendant deux ans; les craintes de l'ambassadeur furent vérifiées, le coup mortel le frappa dans les bras de sa maîtresse, & il n'eut que le temps d'écrire à son fils, qui étoit à Versailles, & de faire une rente viagère à la Brillant qui en reçut l'acte de sa main. Cette fille, munie de cette pièce qui lui avoit été remise cachetée, revient chez elle en affectant une douleur auguste, & après avoir séché les larmes que la décence vouloit qu'elle répandît, elle ouvrit le papier que l'ambassadeur lui avoit remis: mais quelle fut sa surprise quand elle y lut ces mots!

Instructions pour mon fils qui se destine à la négociation.

La Brillant jeta un coup-d'œil sur ce papier, & elle vit bien que c'étoit un quiproquo; ainsi, sans désespérer de sa fortune, elle retourna sur le

Le Colporteur
champ à l'hôtel du Mort, où elle trouva son fils qui revenoit de la cour. Celui-ci s'étoit apperçu de la méprise de son pere, mais il crut que l'acte de la rente viagere, qui étoit tombé entre ses mains, valoit mieux que les instructions que la Brillant lui présentoit, & abandonnant ce papier à celle qui en étoit munie, il ne voulut point avouer la méprise. La maîtresse de son pere, à qui on avoit légué une pension de douze cents livres, fut forcée de se contenter d'un écrit inutile à son état, & que, dans son dépit, elle fit imprimer avec une préface qui n'honoroit ni la mémoire du pere, ni la générosité du fils.

Que disoit cette piece, demanda la marquise ? J'en ai ici un exemplaire, répondit Brochure, permettez que je vous le lise.

« Je touche, mon cher fils, à ma
» dernière heure, souffrez que j'em-
» ploie le peu de moments qui me
» restent à vous tracer quelques pré-
» ceptes qui pourront vous être utiles
» dans la carrière que vous allez
» courir.

« Attaché depuis trente ans au mi-

» nistère , j'ai ébloui sans persuader ,
» & mes succès ont été l'effet du ha-
» sard bien plus que de la politique
» & de la saine raison.

» Les instructions que je vous donne
» ici seront tout à la fois la critique
» de ma conduite , & la base de celle
» que vous devez tenir dans la place
» que vous allez remplir.

» Persuadé de la dignité de votre
» titre , faites respecter l'ambassadeur ,
» mais ne compromettez jamais la
» personne. Je ne veux pas dire par
» là que , minutieux observateur de
» l'étiquette ministériale , on ne trouve
» en vous que l'homme du prince ,
» sans y rencontrer l'homme aimable.
» Quand vous verrez un ministre con-
» centré sans relâche dans une gravité
» méthodique , & toujours rempli de
» lui-même , & occupé des formalités
» accessoires de sa place , prononcez
» hardiment que cet homme est un
» esprit médiocre qui n'ira jamais au
» grand ; il saura très-bien comment
» un fauteuil doit être placé , à qui il
» doit donner la main , & composer
» son visage à l'aspect du ministre
» d'une puissance ennemie ou indécise ;

» mais toute sa pénétration, bornée
 » au faste, ne pourra s'étendre sur un
 » traité essentiel, en saisir l'esprit, en
 » prévoir les motifs, & à en déter-
 » miner les conséquences.

» Depuis que la plupart des souve-
 » rains sont convenus de n'observer
 » que les traités qui leur sont avanta-
 » geux, on a quitté les grandes règles
 » de la négociation, & on a substitué
 » la supercherie à l'étude de la poli-
 » tique & du droit des gens, que si
 » peu d'ambassadeurs connoissent.

» Voyez toutes les négociations du
 » quinzième & du seizième siècles ;
 » celles que l'équité, la bonne foi &
 » le code diplomatique ont cimentées,
 » ont passé jusqu'à nous dans toute
 » leur intégrité, & les conventions
 » des princes, qui n'ont eu pour base
 » que la surprise & la fourberie, sont
 » anéanties, & elles ne subsistent dans
 » les écrits des publicistes que pour
 » y déposer contre la gloire de ceux
 » qui les ont signées. J'en dois excep-
 » ter cependant tous les traités con-
 » clus par Louis XI, roi de France.
 » Ce monarque, appelé par tous les

» auteurs de sa nation (a) *superstitieux*
 » & *fourbe*, n'accorda jamais une
 » clause de réciprocité ou d'échange
 » dans une négociation, qu'il n'en ju-
 » rât *in petto*, la violation au moment
 » de la signature. Louis XI réussit,
 » parce qu'il n'avoit contre lui que des
 » souverains qui avoient de la bonne
 » foi, ou dont les forces étoient in-
 » férieures aux siennes.

» Ce prince qui, pour me servir
 » des expressions de *Mezerai*, fut le
 » premier qui tira les rois hors de page,
 » ne doit point servir de modele, parce
 » que les succès, fondés sur la viola-
 » tion des loix, sont toujours odieux.

» Quand je lis l'histoire du dernier
 » siecle, je suis surpris que le cardinal
 » de Richelieu, qui avoit le sens droit
 » & l'ame élevée, ait employé, pour
 » réussir, toutes les petites *finesses*
 » qu'un esprit médiocre met en œuvre.
 » La sublimité de son génie, & les

(a) Philippe de Commines, domestique de ce mo-
 narque, *Mezerai*, de Thou, MM. Duclos & Hénault,
 disent que quand Louis vouloit manquer à ses ser-
 vemens, il croyoit être à l'abri de la perfidie, en pré-
 venant une petite image de la vierge qu'il appelloit
 sa *bonne dame*.

» grands hommes qu'il trouva à son
» avènement au trône, c'est ainsi qu'on
» doit appeller le ministère de Richelieu,
» auroient dû lui épargner toutes
» les souplesses dont il se servit, &
» qui devoient répugner à la hauteur
» de son caractère & de ses senti-
» ments. Je crois, mon cher fils, trou-
» ver les motifs de la conduite du car-
» dinal dans les inquiétudes qui agite-
» rent son ministère : son autorité
» l'avoit rendu odieux ; que cela ne
» vous étonne point. Tout homme,
» élevé par ses dignités ou par son
» mérite au dessus des autres, en-
» courra la haine des sots qui forment
» la moitié de l'univers & les deux
» tiers des cours. La vie de Richelieu
» fut exposée à une infinité de conju-
» rations toujours terrassées & tou-
» jours renaissantes, & l'embaras &
» le soin de conserver tout à la fois
» ses jours & sa faveur, ne lui per-
» mettant pas d'employer les grands
» moyens pour réussir, il fut toujours
» obligé de faire jouer de petits res-
» sorts qui le menerent à son but par
» des voies obliques.

» Mazarin lui succéda, & malgré

» l'éclatage pompeux que le président
» Hénault fait des talents, de ce pre-
» mier ministre, Mazarin ne pouvoit
» pas être un grand homme, il étoit
» avare. Indépendamment de ce vice
» essentiel dans une place supérieure,
» le cardinal n'avoit pour lui que l'art
» de feindre ; rampant & petit, quand
» il doutoit du succès, il n'étoit or-
» gueilleux que quand il avoit réussi.
» Tout plein de cette *astuce* Italienne,
» il avoit l'art de tromper ; misérable
» talent qui affiche la fourberie & la
» médiocrité.

» Il y a cependant, mon fils, deux
» époques glorieuses dans le ministère
» de Mazarin ; mais si vous réfléchis-
» sez sur les objets qui occupoient
» alors l'Europe, & que vous rappro-
» chiez les événements des circonf-
» tances, vous verrez que le *traité de*
» *Westphalie* & la *paix des Pyrénées*
» contribueront peu à la gloire du car-
» dinal. Les qualités éminentes du
» comte d'Avaux, firent l'un, & la
» mauvaise foi de Mazarin signa l'au-
» tre. Dom Louis de Haro, génie
» éclairé & négociateur très-supérieur
» au ministre François, fut trompé,

» parce qu'il avoit de la bonne foi, &
 » qu'il crut que la renonciation à la
 » couronne d'Espagne étoit réelle.
 » Philippe IV son maître, prince bon-
 » né, appella la renonciation une *pe-*
 » *taradas*, & il devina juste; pour-
 » quoi? C'est qu'il pensoit en roi, &
 » que son ministre avoit raisonné en
 » homme.

» Les circonstances où nous som-
 » mes, & la guerre que nous tou-
 » chons, ne me permettent point de
 » m'étendre sur ces deux traités, parce
 » qu'en vous donnant des conseils, je
 » ne veux pas écrire une satire.

» Fuyez donc ces détours subtils
 » qui décelent la sécheresse de l'es-
 » prit, & ôtent à la fin la confiance.

» Un ministre des affaires étrange-
 » res écrivoit à un ambassadeur de sa
 » cour, *promettez toujours, mais nous*
 » *ne tiendrons rien.* Celui-ci qui con-
 » noissoit ses forces, & qui devoit
 » moins encore à l'étendue de ses ta-
 » lents qu'à sa probité la réputation
 » dont il jouissoit, répondit: *je ne pro-*
 » *mettrai point, parce que je ne veux*
 » *pas me déshonorer: vous ne tiendrez*
 » *rien, puisque je ne vous engagerai*
 » *point;*

» point ; mais je réussirai sûrement avec
» de la bonne foi : voilà ma seule finesse.
» Si vous voulez en employer une autre ,
» rappelez-moi , parce que je ne veux
» pas perdre dans un instant le fruit de
» vingt années de travaux & de con-
» fiance. Il est à remarquer que celui
» qui s'expliquoit de la sorte n'a échoué
» dans aucune négociation : ses succès
» le firent parvenir au ministere ; il eut
» la foiblesse d'accepter cette place ,
» & la honte de ne pouvoir s'y sou-
» tenir , parce que son esprit , porté
» vers un seul objet , le remplissoit
» parfaitement ; mais l'étendue de la
» machine , & la quantité de ressorts
» qu'il falloit faire mouvoir dans toutes
» les branches de son département ,
» le rebuterent. Il voulut substituer la
» finesse & la séduction aux grands
» principes ; il déranga l'état en payant
» des espions , & en achetant des créa-
» tures dans toutes les cours ; chacun
» le trompa , parce qu'il vouloit trom-
» per , moins par mauvaise foi que par
» l'impuissance où il étoit de réussir
» par d'autres moyens , & il fut forcé
» de quitter sa place , chargé de la

Tome I. T

» haine de sa patrie , & du mépris
 » des étrangers.

» Que cet exemple , l'écueil de l'am-
 » bition soit toujours devant vos yeux.
 » Un poète François , traduit dans no-
 » tre langue , l'a très-bien dit :

*» Tel brille au second rang , qui s'éclipse au
 » premier.*

» Que d'empires sauvés ! que de ba-
 » tailles gagnées ! si des guerriers ex-
 » cellents , pour conduire dix mille
 » hommes au plus , n'avoient pas pré-
 » sumé trop de leurs forces , en se
 » chargeant du commandement d'une
 » armée ; fardeau que la vanité allegue
 » aux yeux de celui qui doit le por-
 » ter , mais qui n'en a pas moins un
 » poids réel , que la médiocrité ne
 » peut soutenir.

» Il en est , mon cher fils , de la
 » partie politique du gouvernement ,
 » comme de la militaire : tel peut suivre
 » avec intelligence l'esprit d'une cour
 » dans laquelle il est resserré , qui
 » échouera quand il voudra étendre sa
 » négociation , & porter ses vues trop
 » loin.

» Connoissez-vous , & n'embrassez

» que les objets que vous pouvez rem-
» plir dignement. J'ai vu toutes les
» cours, & au moment où j'écris cette
» instruction, je ne connois que trois
» hommes, en Europe, capables d'être
» à la tête du département des
» affaires étrangères dans un royaume
» vaste. Vous voyez par là que je ne
» veux point vous parler des petits
» princes d'Allemagne & d'Italie ; le
» train de leur domination se monte
» comme une pendule à laquelle on
» rend l'activité, quand les poids af-
» faissés suspendent le mouvement des
» ressorts.

» Quand je vous ai recommandé
» plus haut de fuir, dans les négocia-
» tions dont vous serez chargé, tout
» ce qui tient au subterfuge & à la
» finesse, je n'ai pas prétendu vous
» dire par là de renoncer à l'art de
» cacher votre secret en cherchant à
» développer celui des autres ; il y a
» des occasions où il est essentiel de
» mettre en avant une proposition sin-
» gulière, chimérique & quelquefois
» révoltante, pour juger, par l'impres-
» sion qu'elle fait sur celui qui l'écoute,
» de l'esprit & de l'intention de sa

» cour. Le marquis *des Issarts*, homme
 » de beaucoup d'esprit & de talents,
 » disoit, en parlant de cette maniere
 » de se conduire, *c'est jeter une sottise*
 » *à terre pour voir qui courra après.*
 » Ces procédés sont des ruses de l'art
 » qu'on peut employer sans être taxé
 » de perfidie : ce sont enfin de ces
 » finesses que le plus fameux des poë-
 » tes Latins met à côté du talent :
 » *dolus an virtus*, &c. Le soin de com-
 » poser sa physionomie doit sans doute
 » entrer dans l'art du négociateur ;
 » mais un homme supérieur saura se
 » soustraire à cet apprentissage pué-
 » ril, quoique nécessaire, s'il con-
 » serve toujours le même visage gai
 » ou triste, serein ou flegmatique : le
 » comte duc *Olivarès*, écrivoit un Fran-
 » çois qui étoit à Madrid, *n'a jamais*
 » *changé de visage ; que les Espagnols*
 » *soient battus ou vainqueurs, sa phy-*
 » *sionomie est la même ; heureux ou*
 » *malheureux, il ne sourcille pas, &*
 » *jamais visage ne fut moins barome-*
 » *tre que le sien.* Croyez, mon fils,
 » que de pareils ministres, qui joignent
 » une sage discrétion à cette égalité
 » d'humeur, seront toujours impéné-

» trables , & que le secret , que les am-
» bassadeurs étrangers croient lui arra-
» cher , n'est qu'une chose qu'il est
» essentiel qu'ils sachent pour l'honneur
» de celui qui fait la confidence.

» Les Espagnols , que le climat &
» l'orgueil rendent flegmatiques , se
» laissant rarement deviner , pénètrent
» sans peine ceux qui veulent les ap-
» profondir , & ils ont déjà votre se-
» cret quand vous cherchez le leur.

» Le talent ne consiste pas dans le
» flegme , mais une présence d'esprit
» taciturne , réunie au mérite , contri-
» bue beaucoup au succès , & triom-
» phera toujours à coup sûr de cet
» esprit volatil & superficiel , qui con-
» siste dans un assemblage de grands
» mots qui annoncent moins un poli-
» tique qu'un homme fastueux qui croit
» que l'Europe doit être tranquille ,
» quand il a dit , *le roi son maître.*

» Gardez-vous d'avilir jamais votre
» dignité , mais n'allez pas donner dans
» une autre extrémité , en affectant
» toujours de vous monter sur des
» échasses , & de compromettre votre
» souverain en le plaçant par - tout.
» Soyez ministre dans le cours des af-

» faires soumises à votre négociation ,
 » mais ne prenez point le ton d'un
 » ambassadeur dans la société où vous
 » êtes entraîné par la nécessité de vous
 » distraire du travail , & de chercher
 » de la dissipation.

» La gravité ministériale est un far-
 » deau qui devient incommode à me-
 » sure que vous le portez mal-à-propos.
 » J'ai vu , à la cour de Turin , un am-
 » bassadeur qui ne prenoit jamais son
 » chocolat , que son maître d'hôtel ,
 » qui l'apportoit , ne fût précédé de
 » deux écuyers , & suivi de vingt va-
 » lets de pied. Ce pénible service étoit
 » à peine fini , que le ministre , re-
 » conduisant d'un geste toute cette
 » valetaille , se plaignoit du joug su-
 » perbe auquel sa dignité l'asservissoit :
 » grimace dont personne n'étoit la
 » dupe , parce que l'on ne plaint point
 » un homme qui se met lui-même dans
 » les fers.

» Evitez aussi ces cérémonies d'é-
 » clat , qui , tenant de la souveraineté ,
 » sont au dessus de la qualité d'un re-
 » présentant dont les fonctions sont
 » toujours motivées , quoique subor-
 » données aux circonstances. N'allez

» pas imiter cet ambassadeur qui, vou-
» lant parodier son maître dans une
» cérémonie respectable, lavoit tous
» les jeudis saints les pieds de douze
» pauvres : acte apparent d'humilité
» qui affichoit l'orgueil le plus ridi-
» cule.

» Respectez les lieux où vous êtes.
» Le représentant d'un souverain, que
» dis-je ? un souverain même ne peut,
» dans une cour étrangère, exercer
» aucun acte d'autorité sur ses propres
» sujets.

» L'ambassadeur d'une certaine
» puissance fit pendre à Constantino-
» ple, vers le milieu du siècle der-
» nier, un de ses gens dans la cour
» de son palais. Le grand visir ne s'en
» plaignoit point, parce qu'il dit que
» c'étoit un *chrétien* de moins : mais
» si cet attentat avoit été commis dans
» toute autre cour de l'Europe, il pou-
» voit entraîner une guerre dont la
» tête de l'ambassadeur indiscret auroit
» répondu.

» Je fais, mon fils, que des minis-
» tres ont prétendu établir la validité
» du prétendu droit de juger leurs
» gens ; mais ils ont eu tort : je vous

» renvoie , pour n'en pas douter , à
 » ce qui arriva sous Louis XIV , lorsqu'
 » que cette femme trop fameuse , qui
 » quitta la religion de ses peres par
 » inconstance , & le trône par singula-
 » rité , viola l'asyle que le monarque
 » François lui avoit donné à Fontaine-
 » bleau. Christine condamna le marquis
 » *Monaldeschi* , son premier écuyer ,
 » à mort , & le fit périr dans la salle
 » *des cerfs* , où les murs teints encore
 » du sang de ce malheureux dépo-
 » sent contre la reine de Suede.

» Le roi très-chrétien , instruit de
 » cette forme illicite de procéder ,
 » priva Christine de la retraite hono-
 » rable qu'il lui avoit donnée (a) , &
 » lui fit savoir qu'aucun souverain n'a-
 » voit le droit de juger , encore moins

(a) Il semble que la France ait été destinée de tout temps à recevoir les rois , comme monsieur de Voltaire le remarque.

Et la cour de Louis est l'asyle des rois.

Casimir , roi de Pologne , les deux *Stuard* d'Angleterre , & *Christine* , se réfugièrent en France sous le regne de Louis XIV , & la cour du roi régna à servi d'asyle glorieux à plus d'un prince ; mais *Casimir* étoit un pauvre roi , mais les *Stuard* . . . la pitié m'arrête.

» de faire exécuter un de ses sujets
» dans les états d'un tiers. Le prince
» moins modéré auroit pu ajouter que
» Christine ne régnoit plus , & qu'elle
» venoit d'agir moins en reine qu'en
» femme galante qui termine une in-
» trigue amoureuse par un assassinat.

» Or , si la prérogative de condam-
» ner n'appartient point à un souverain
» hors de sa domination , je demande ,
» s'il est possible , qu'un ambassadeur
» puisse raisonnablement la réclamer.

» Vous serez toujours certain de ne
» point vous écarter des maximes re-
» çues , quand , joignant l'intelligence
» que je vous connois à l'étude *du*
» *droit des gens* , vous préférerez , d'une
» main équitable , les principes que
» *Puffendorff* , *Grotius* & quelques
» publicistes modernes ont établis sur
» le droit public , combiné avec celui
» de la nature.

» N'allez pas vous charger de cita-
» tions érudites dont on reproche la
» pesanteur à notre nation , & ne cher-
» chez point l'art de négocier dans un
» amas de livres qui parent les biblio-
» theques d'Allemagne , & que les
» hommes sensés ne lisent point. Nous

» avons en François deux livres sous
 » le titre de *l'ambassadeur*, & un troi-
 » sieme sous celui du *prince & de son*
 » *ministre* : ces divers ouvrages, peu
 » instructifs, n'ont pour eux que le
 » titre ; l'un ne regarde précisément
 » que les miseres sublimes de l'éti-
 » quette ; il peut être utile aux ambaf-
 » sadeurs qui, ne pouvant traiter de
 » grands intérêts, croient réparer leur
 » incapacité dans l'observation symmé-
 » trique des petites choses. Les deux
 » autres parlent de la négociation, &
 » ils essaient même de donner des pré-
 » ceptes pour y réussir ; mais les au-
 » teurs de ces productions imparfaites
 » n'ont pas réfléchi qu'en vous indi-
 » quant les moyens de subjuguier celui
 » avec lequel vous traitez, ils ont
 » rendu le secret général, & fournis-
 » sent à vos rivaux des armes contre
 » vous-même.

» Une intelligence supérieure, un
 » esprit vrai & indépendant de tous
 » les préjugés, la connoissance du droit
 » des gens, & sur-tout une étude ré-
 » fléchie du code diplomatique, & de
 » tous les traités : voilà, mon fils, tout
 » ce qu'il faut pour former un ministre

» accompli ; s'il ne faut que cela , me
» direz-vous sans doute , pourquoi voit-
» on si peu de bons ministres ?

» Ma réponse vous compromettrait ,
» & quoique l'état languissant où je
» me trouve me mettra bientôt à l'abri
» du ressentiment des vivants , je dois
» me taire par considération pour vous.
» Sachez cependant qu'il y a trois per-
» sonnes au moins dans l'Europe di-
» gnes des principales places qu'ils oc-
» cupent à la cour de leurs maîtres ,
» & qu'on compte aujourd'hui dans l'u-
» nivers policé douze représentants de
» leurs souverains , capables de négocier
» utilement , & d'honorer à la
» fois leurs nations & leurs places.
» Le nombre en seroit plus considéra-
» ble , si les événements pouvoient être
» subordonnés aux principes , mais ils
» sont presque toujours au dessus des
» loix écrites , & privés alors des res-
» sources que les préceptes fournissent.
» Il faut qu'un ministre ait une supé-
» riorité de génie pour se décider d'a-
» près lui , & pour prendre un parti
» victorieux dans l'objet soumis à sa
» sagacité.

» Faites un bon choix des livres

» relatifs à vos fonctions , mais n'allez
 » pas errer par excès de bonne foi ,
 » en vous rapportant vaguement aux
 » titres des ouvrages qu'on vous pré-
 » sentera.

» *Lamberty* a donné un recueil di-
 » plomatique peu utile , parce que
 » l'excès d'exactitude l'a rendu minu-
 » tieux ; d'ailleurs il ne suffit point de
 » rapporter un traité , il faut qu'un
 » écrivain politique , qui s'attache à
 » instruire , en développe les causes ,
 » & fasse connoître les raisons de po-
 » litique ou de nécessité , qui ont obligé
 » les souverains à contracter.

» *Rouffet* est préférable à *Lamberty* ,
 » en ce qu'il parle souvent d'après lui
 » sur les objets relatifs aux matieres
 » qu'il traite , & que l'autre n'est qu'un
 » compilateur avide.

» Un esprit sain , aidé de la ré-
 » flexion , & rempli des maximes des
 » ambassadeurs qui ont écrit leurs né-
 » gociations , développera sans peine
 » les causes les plus secrètes des trai-
 » tés qu'il examine , & il saura , en
 » raisonnant par parité , éviter les in-
 » convénients qu'on fera naître , &

» applanir les obstacles qui arrêtent la
» marche de ses projets.

» Je ne vous dirai, mon cher fils,
» que très-peu de choses sur deux po-
» litiques Italiens, dont vous ne devez
» pas juger d'après leur réputation.

» L'un est un Florentin dont le nom
» est une tâche flétrissante. *Machiavel*,
» abusant de ses talents pour dégrader
» l'humanité, est devenu le précepteur
» des tyrans. Son livre, qu'il composa
» par ordre de *Borgia*, pape, sous le
» nom d'*Alexandre VI*, est l'école du
» crime & de la barbarie. Il semble
» que l'auteur Toscan ait voulu, pour
» plaire à un monstre qui a déshonoré
» la tiare, tremper sa plume dans le
» sang. Ne vous trompez point sur ce
» livre que de grands hommes ont eu
» le malheur d'estimer; & après l'a-
» voir lu, prenez le contre-poison
» dans *l'Anti-Machiavel*, publié par le
» roi de Prusse. Cet ouvrage est celui
» du siècle, qui fait le plus d'honneur
» aux rois, à l'humanité & à la vertu.
» L'autre est un moine Vénitien, nom-
» mé pere Paul *fra-Paolo*. Les maxi-
» mes de ce religieux *servite* sont
» puisées dans la saine raison; mais

» elles ne peuvent être regardées com-
 » me des principes généraux , parce
 » que fra-Paolo a paru n'écrire que
 » pour sa république. Laissez donc ces
 » deux politiques ; le Vénitien vous
 » seroit peu utile, & le Florentin cor-
 » romproit votre heureux naturel.

» N'allez pas, je vous en conjure,
 » chercher des notions législatives dans
 » le recueil de *testaments politiques*,
 » ouvrage de la déraison ou du be-
 » soin ; j'en excepterai seulement
 » celui du cardinal de *Richelieu*, qui
 » est sûrement de lui (a). Vous y
 » trouverez souvent des secours &
 » presque toujours des vues élevées.
 » A l'égard des prétendus testaments
 » de *Louvois*, de *Colbert*, de *Charles V*,
 » duc de Lorraine, ce sont des pro-
 » ductions stériles que la faim a en-
 » fantées sur le fumier d'*Irus* plutôt
 » que dans le cabinet d'un négocia-

(a) Monsieur de Voltaire a fait une brochure pour prouver que ce testament n'étoit point de Richelieu : le pere *Griffet*, religieux de la *ci-devant* compagnie de *Jésus*, a répondu à cette réfutation, en lui montrant l'original de ce testament apostillé presque par-tout de la main du cardinal. Monsieur de Voltaire, forcé de respecter ce témoignage, s'est tû ; mais il ne s'est pas rétracté.

« teur. Je ne vous parle point du tes-
» tament politique du cardinal *Albe-*
» *roni*, j'ai eu le malheur d'estimer cet
» ouvrage, & de protéger l'auteur en
» Italie. Revenu de mes préjugés, j'ai
» vu que cet écrivain s'étoit attaché à
» honorer la mémoire du ministre *Es-*
» *pagnol* aux dépens du cardinal *de*
» *Fleuri* & du maréchal *de Belleisle*.
» Pour que je vous éloigne de la lec-
» ture de ce livre, il suffira, mon fils,
» que je releve une des moindres ab-
» surdités qu'il renferme. L'auteur,
» parlant de la guerre de la succession
» d'Espagne, qui a divisé pendant si
» long-temps les maisons de Bourbon
» & d'Autriche, a la stupidité de sou-
» tenir que le testament de Charles II,
» en faveur du duc d'Anjou, a été
» dicté au monarque Espagnol par le
» ministère Autrichien, sous le pré-
» texte insensé de rendre Louis XIV
» infidèle au traité de partage, &
» odieux à l'Europe; c'est-à-dire, sui-
» vant l'extravagant *Maubert*, que l'em-
» pereur Léopold, descendant de son
» cabinet, se cassa une jambe pour
» avoir le triste plaisir de dire que les
» escaliers de son palais étoient mal-

» faits. Je vous prie d'excuser la com-
 » paraison, mais je crois qu'il falloit
 » cette *caricature* pour montrer l'im-
 » bécillité du testateur du cardinal
 » Alberoni, qui croit que l'univers va
 » lui supposer de vastes connoissances,
 » parce qu'il est le seul de son avis.

» Gardez-vous bien, mon cher fils,
 » de protéger, ainsi que moi, ces
 » transfuges de leur religion & de
 » leur patrie, qui changent de culte
 » & de prince au gré de leur intérêt.
 » Gardez-vous bien de recevoir de ces
 » aventuriers qui savent s'impatroniser
 » dans les maisons des ambassadeurs,
 » pour trouver, à l'abri de cet appui,
 » les moyens de faire des dupes, se
 » déshonorer, & vous compromettre.

» L'inconvénient dont je vous entre-
 » tiens, est moins commun depuis
 » que l'usage a été introduit de ne
 » recevoir que des personnes munies
 » de lettres du bureau des affaires
 » étrangères; cette précaution a pro-
 » duit deux avantages aux ambassa-
 » deurs, 1^o. en ce qu'elle écarte de
 » leur table une foule de parasites qui,
 » pour être nés à Vienne, à Paris ou
 » à Madrid, croient avoir un couvert
 » fondé

» fondé chez l'ambassadeur de leur
» nation ; 2°. en ce qu'elle évite des
» désagréments à un représentant ,
» sujet à être trompé , & par consé-
» quent à se compromettre.

» J'ai vu , mon fils , un exemple de
» ce que je dis , à la cour de Berlin ;
» un aventurier Lorrain s'adressa à
» milord *Tirconel* , ambassadeur de
» France auprès du roi de Prusse ,
» pour être présenté à la cour sous le
» nom du marquis de *Lenoncourt* ,
» d'une des premières maisons de Lor-
» raine. Milord , séduit par cet aventu-
» rier qui avoit cependant moins d'es-
» prit que lui , le présenta au roi &
» aux deux reines : cet impudent eut
» même l'honneur de manger avec les
» princesses la veille qu'il fut décou-
» vert pour être le fils d'un marchand
» de draps de Nancy (a). Le roi in-

(a) Il se nommoit *Hugues* ; après avoir été tiré de *Spandau* par le pere Louis de Wirtemberg , il composa un livre plein d'esprit & d'absurdités , intitulé , *la politique & la morale calculées* , qu'il publia sous le nom d'*Ancarville*. En 1755 , il essaya une conspiration en Corse pour faire élire un prince d'Allemagne , roi de cette île ; la meche fut éteinte avant que les conjurés quittassent Marseille , & comme ils s'étoient fait faire des habits brillants pour en imposer aux Corsiens , on appella ce complot *la*

» digné blâma dans des termes durs
 » l'imprudence de l'ambassadeur, & fit
 » mettre l'aventurier à *Spandau*, d'où
 » le prince *Louis de Wirtemberg* le
 » tira pour s'en repentir quelque temps
 » après.

» Il ne faut pas cependant qu'une cir-
 » conspection trop grande vous rende
 » inaccessible aux sujets de votre maî-
 » tre à qui vous pouvez être utile.
 » Jugez, pour les protéger, du mé-
 » rite de leur droit plutôt que de leur
 » naissance, & ne leur faites point
 » acheter, par des bassesses & des hu-
 » miliations, l'avantage que vous avez
 » de pouvoir les servir; souffrez encore
 » moins que vos secrétaires vendent
 » vos bons offices, comme cela se pra-
 » tique chez plus d'un ministre, &

conjuracion des ralleurs. Cet aventurier, poursuivi par ordre du prince qu'il avoit compromis, prit le nom de *comte de S. Elme*, & passa sous ce titre en Portugal, où il resta peu, parce que monsieur le comte de Baschi, ambassadeur de France, avoit reçu des éclaircissements relatifs à cet homme. Il s'embarqua pour Rome où il parut avec le nom de comte de *Grasfeneck*, prince souverain de l'empire; il en sortit après avoir dupé le lord Burnet, & passa à Paris où il fut arrêté, au mois de novembre 1760, dans la diligence de Bruxelles, & mis au Fort-l'Evêque, d'où il est sorti après un séjour de quatre mois. Exilé à 100 lieues de Paris, il s'est retiré à Bordeaux, où il vient de donner un projet sur le défrichement des landes.

» ne permettent à un homme de vo-
» tre nation de changer de climat ,
» qu'en lui faisant payer d'avance l'air
» qu'il va respirer ailleurs : je parle
» des passe-ports au bas desquels pres-
» que tous les ministres ont soin de
» faire le mot *gratis* , & que beau-
» coup de secretares font payer mal-
» gré cela. Veillez donc avec soin sur
» ce désordre , parce que les frippon-
» neries qui se font chez vous , vous
» compromettent.

» N'allez pas sur-tout , plein d'un
» orgueil déplacé , vous effaroucher
» d'un mot , & quitter votre ambaf-
» sade de votre propre mouvement.
» Un ministre ne doit point abandon-
» ner la cour auprès de laquelle il est
» envoyé , que le roi son maître n'ait
» été insulté dans sa personne , &
» qu'on n'ait point réparé l'insulte.
» Telle fut la conduite du duc de
» *Crequi* avec *Chigi* , pape , sous le nom
» d'*Alexandre VII*. Ce pontife , vic-
» time de l'insolence du prince *Mario*
» son neveu , osa manquer à *Louis*
» *XIV* qui respecta l'église & mortifia
» Rome , en la forçant de venir s'hu-
» milier à *Versailles* ; ce qui a fait dire

» que les François baisoient les pieds
 » du pape, & favoient lui lier les mains.
 » Ayez toujours le cas du duc de Cre-
 » qui devant les yeux, & songez que
 » vous ne pouvez décemment vous
 » éloigner que dans des circonstances
 » équivalentes à celles que je viens de
 » citer, c'est-à-dire, lorsque la dignité
 » du souverain est vivement attaquée
 » dans son représentant. N'allez jamais
 » immoler la gloire de votre caractère
 » à un premier mouvement, & ne
 » suivez point l'exemple de cet am-
 » bassadeur qui quitta brusquement une
 » cour d'Allemagne, parce qu'ayant
 » invité une des filles du souverain à
 » danser, la princesse, fort fatiguée,
 » refusa pour l'instant. Ce ministre
 » imprudent cria que l'on manquoit
 » essentiellement à son maître, &
 » partit au milieu de la nuit. Que
 » résulta-t-il de cette vivacité ridicule ?
 » A peine l'ambassadeur étoit-il arrivé
 » sur la frontière, que son maître,
 » informé de son procédé, lui ordonna
 » de retourner à sa légation, & il re-
 » vint avec la honte d'avoir fait une
 » fausse démarche.
 » Il faut que la même circonspec-

» tion , qui guide vos actions , regle
 » aussi vos paroles : le représentant
 » d'un roi n'est pas un souverain , &
 » il ne faut jamais franchir tout-à-fait
 » l'intervalle qui vous sépare du trône
 » du prince auprès de qui vous êtes
 » accrédité. Quand je vous recom-
 » mande une extrême tempérance dans
 » vos actions & dans vos propos , je
 » ne prétends pas que vous essuyiez ,
 » sans répliquer , la mauvaise humeur
 » ou les bons mots d'un souverain.

» Un prince d'Italie , à qui les fail-
 » lies ne réussirent jamais , parce qu'il
 » y mettoit plus d'aigreur que d'esprit ,
 » étant un jour sur un balcon avec un
 » ministre étranger qu'il cherchoit à
 » humilier , lui dit : *c'est de ce balcon*
 » *qu'un de mes aïeux fit sauter un am-*
 » *bassadeur. Apparemment , répondit*
 » *séchement le ministre , que les am-*
 » *bassadeurs ne portoient point l'épée*
 » *dans ce temps-là. La repartie est*
 » *vive ; mais le prince avoit bien mé-*
 » *rité qu'on la lui fit , parce qu'en*
 » *voulant manquer à un seul homme ,*
 » *il avoit offensé les représentants de*
 » *toutes les puissances.*

» Ce même prince , qui prenoit les

» titres de roi de deux souverainetés ;
 » où il n'avoit pas un pouce de terre ,
 » voulant humilier une seconde fois le
 » même ministre , lui demanda en
 » public , où étoit situé le marquisat
 » dont il prenoit le titre : *entre vos*
 » *deux royaumes* , *Monseigneur* , ré-
 » pliqua froidement l'ambassadeur. La
 » cour , témoin de ces bons mots ,
 » blâma l'imprudencce de son maître ,
 » & le ministre étranger eut les rieurs
 » de son côté. Ces réponses , toutes
 » humiliantes qu'elles soient , sont per-
 » mises , & celui qui s'en plaint doit
 » se reprocher de les avoir méri-
 » tées.

» Souvenez-vous , si vous vous trou-
 » vez jamais dans le cas de répondre
 » à des faillies , de consulter aupara-
 » vant votre naturel , & de ne vous
 » livrer à un bon mot , que quand vous
 » vous appercevrez que le projet du
 » souverain , qui vous adresse la pa-
 » role , a été de vous attaquer per-
 » sonnellement.

» Je blâme fort la repartie de mi-
 » lord R***. Un prince , auprès de
 » qui il résidoit , lui ayant demandé
 » pourquoi le lord *un tel* , qui avoit été

» pendu pour avoir conspiré , n'avoit
» pas eu la tête tranchée : il lui ré-
» pondit : *Sire , c'est que ce supplice est*
» *celui de nos rois.* Ce trait hardi est
» d'autant moins pardonnable qu'il at-
» taque la nation Angloise & tous les
» rois : d'ailleurs le bon mot étoit
» faux , parce qu'à Londres on tranche
» comme ailleurs la tête à un simple
» gentilhomme. J'en excepte notre
» pays où , nous dérochant pour cette
» fois à la morgue de l'étiquette , nous
» ennoblissons un bourreau qui a tran-
» ché douze têtes de brigands de la
» lie du peuple.

» La question que le prince faisoit ,
» étoit modérée ; il falloit que la ré-
» ponse le fût également.

» Un roi du nord , qui passa pour
» cruel , demanda un jour à un am-
» bassadeur d'Angleterre , s'il haran-
» gueroit le peuple en cas qu'on le
» pendît ou qu'on lui tranchât la tête :
» le ministre , sans se déconcerter , ré-
» pondit qu'il avoit toujours son discours
» prêt & ses gants blancs dans sa po-
» che. Je voudrois bien vous entendre ,
» repartit le monarque.

» L'ambassadeur s'étant mis alors

» dans l'attitude d'usage, parla ainsi (a).
 » Vous me voyez, Messieurs, au
 » moment de perdre le jour, je ne
 » regrette point la vie, mais je vois
 » avec peine que ceux qu'on ne devoit
 » connoître que par des actes d'huma-
 » nité & de bienfaisance, viennent
 » jouir avec avidité d'un spectacle
 » cruel qu'ils ont mendié. Ces scènes
 » tragiques sont faites pour la barbare
 » populace, mais les cœurs vertueux
 » & sensibles devoient rougir d'en-
 » tendre de sang-froid... En voilà
 » assez, monsieur l'ambassadeur, dit
 » le roi, qui reconnut alors que le but
 » de la harangue étoit de lui repro-
 » cher une curiosité qui le dégradait.
 » Ces manieres de faire sentir vo-
 » tre ressentiment à un prince qui a
 » voulu vous humilier, sont tolérables,
 » quand on ne les emploie qu'avec
 » discrétion, & dans des cas indis-
 » pensables.

» Je dois aussi, mon cher fils, vous
 » recommander de ne point avilir vo-

(a) Je copie cette harangue sur les mémoires d'une personne alors en caractère à cette cour du nord.

tre



» tre place , en faisant des dettes , &
» sur-tout de celles qui font crier le-
» petit peuple : mesurez votre dépense
» & vos plaisirs sur vos revenus , & n'i-
» mitez point ces ministres dont l'anti-
» chambre n'offre aux yeux des étran-
» gers que des *usuriers* & des *farceurs*
» qui , se voyant préférés aux honnêtes
» gens , jouissent , avec insolence , des
» premiers moments de l'audience. Ban-
» nissez les *usuriers* , estimez les comé-
» diens qui auront des mœurs , ne
» voyez les autres que sur les planches ,
» & n'allez point traîner l'excellence
» dans les loges des actrices qui riront
» de votre bonhommie avec le fat qui
» vous supplante.

» Ne donnez jamais de prise aux
» épigrammes du public , en vous ex-
» tasiant sur les talents d'une actrice ou
» d'une danseuse , au point de *faire ca-*
» *bale* , & de former un parti en sa
» faveur. Ces manœuvres ne convien-
» nent qu'à des freluquets qui vont
» acheter , par ces singularités désho-
» norantes , les faveurs d'une fille de
» spectacle , qui prend tout au défaut
» d'argent comptant.

» Si jamais une inclination dépla-

» cée , ou le goût du plaisir , vous
 » ébranloit jusqu'à concevoir le dessein
 » de vous prêter au manège méprisa-
 » ble de la cabale , rappelez-vous ce
 » qui vient d'arriver à la cour de Co-
 » penhague à l'occasion de la *Franchi*
 » & de la *Moretti*, danseuses Italien-
 » nes , qui ont causé une espece de
 » schisme politique en divisant tous les
 » ministres étrangers qui avoient pris
 » parti , les uns pour la *Franchi* , les
 » autres pour la *Moretti* , & avoient
 » fait , des *gambades* de ces baladines ,
 » un objet de leur *négociation*.

» Sachez , mon fils , que les que-
 » relles qui s'élevent entre deux mi-
 » nistres pour des objets qui n'ont au-
 » cune analogie à leur mission , ont
 » souvent brouillé leurs maîtres , parce
 » que l'ambassadeur le plus honnête ,
 » ne pouvant écarter la prévention
 » qui l'anime contre celui à qui il
 » croit avoir des torts à imputer , n'é-
 » pie plus ses démarches de sang-froid ,
 » & leur donne aux yeux de sa cour
 » une tournure qui , aigrissant les es-
 » prits , engage à des partis violents.
 » Si on n'avoit pas mis ces démêles
 » puérils en arbitrage , ils auroient

» eu des suites ; mais le scandale étant
» au comble , on voulut mettre un
» terme à ces scènes ridicules , & on
» imagina un moyen qui n'honorât au-
» cune des deux liguees : il fut donc
» convenu que les cabales cesseroient
« à condition que les ministres , parti-
» fans de la Moretti , applaudiroient
» la Franchi , & que ceux qui avoient
» pris la défense de celle-ci crieront
» *brava* , lorsque sa rivale paroîtroit.
» Ces tracasseries , & les clauses hu-
» miliantes qui les ont anéanties , doi-
» vent vous éclairer , & vous appren-
» dre qu'il faut abandonner la destinée
» des gens de théâtre aux auteurs , aux
» oisifs & aux fots.

» Je me persuade que la fureur épi-
» démique ne vous prendra point , &
» que vous n'imiterez pas cet *envoyé*
» de France qui , depuis cinq ans ,
» chauffe toutes les semaines le *bro-*
» *dequin* à la cour du prince auprès
» de qui il représente. La comédie ,
» je le dirai toujours , est un amuse-
» ment honnête que la noblesse auroit
» tort de dédaigner ; mais un homme
» en place altere le respect qu'on doit
» à son caractère , quand il paroît aux

» yeux du vulgaire hébété sous l'habit
 » d'Orgon, le manteau de Scapin, la
 » livrée de l'Olive & les bottines de
 » Crispin. Le public s'habitue à croire
 » que celui qui l'amuse fait son métier ;
 » & ne perdant point cette idée hors
 » de la scène, il a beau revoir le mi-
 » nistre se hériffer de gravité, il ne veut
 » plus y croire, & il se plaît à retrou-
 » ver le maraud de Crispin & le fa-
 » quin de l'Olive, dans une excellence
 » humiliée avec raison.

» N'allez pas non plus imiter les
 » petits merveilleux de France, qui
 » courent le matin en habit de polif-
 » sons, déguisement mal-adroit qui
 » devient leur vêtement de caractère.
 » Ces travestissements de porte-faix
 » peuvent aisément vous faire mécon-
 » noître, Un homme du peuple qui
 » vous prend pour son égal vous man-
 » quera ; le gouvernement auquel vous
 » porterez vos plaintes, ne punira point
 » un particulier qui ne pouvoit deve-
 » nir un ambassadeur sous la sous-gue-
 » nille d'un crocheteur, & vous aurez
 » le désagrément d'avoir été insulté,
 » & d'être blâmé ensuite.

» La même dignité qui doit régler

» toutes vos démarches , ne veut pas
» que vous fréquentiez ces maisons ou-
» vertes aux jeux , dans lesquelles la
» bonne foi succombe sous les coups
» de l'adresse. Si vous êtes soupçonné ,
» vous êtes perdu : en vain cherchez-
» vous à vous justifier en implorant des
» témoignages qui attestent votre pro-
» bité. Un homme en place est désho-
» noré dès qu'il est forcé de donner son
» apologie dans un cas aussi grave. Si
» je connoissois moins vos sentimens ,
» je vous rapporterois ce qui est arrivé
» à un ministre le plus chétif & le
» plus opulent de tous ceux qui sont
» répandus sur la surface des cours (a).
» Je croirois manquer à vos senti-
» mens , si je vous entretenois ici des
» dangers d'une passion aveugle &
» d'une alliance déshonorante ; la place
» que vous occuperez , ne vous mettra
» jamais au dessus des regles reçues,

(a) Le ministre qui a donné lieu à cet article , loin de recevoir des *honoraires* du prince qu'il représente , fait le négociateur à ses dépens , & envoie tous les ans un habit de chaque saison au grand marchand de la cour de son maître.

Ce procédé amèneroit un homme plus méchant que moi à des réflexions avilissantes pour celui qui en est l'objet.

» & si vous osiez vous marier sans le
» consentement de votre maître, vous
» perdriez votre état, votre fortune &
» la considération attachée à l'un & à
» l'autre.

» Portez vos regards sur l'Angleter-
» re, & voyez l'opprobre qui vient de
» couvrir le ministre d'une république
» d'Italie, qui, pour avoir eu la foi-
» ble de se laisser séduire par une
» Française, nommée *Fauques*, a
» perdu sa réputation & sa place,
» quoiqu'il n'eût été convaincu que d'a-
» voir fait une promesse de mariage à
» cette fille, qui, d'un cloître d'Avi-
» gnon, passa à Paris en 1751, où
» elle a donné un ouvrage sous le titre
» du *triomphe de l'amitié*, & qui a
» traîné depuis ce temps son tempéra-
» ment, sa misère & son porte-feuille
» à Londres, où elle végete dans le
» grenier d'un libraire.

» Si vous voyez que le parti de votre
» maître soit balancé dans la cour où
» vous résidez, faites-vous des parti-
» sans; mais, sage dans vos choix,
» prenez des gens dont les mœurs ne
» sont point suspectes, & gardez-vous
» de faire donner des pensions, qui

» chargent l'état, à ces aboyeurs té-
» méraires qui se font un jeu de votre
» simplicité, & vous trahissent en
» mangeant l'argent de votre prince.
» Ne procurez aucun établissement à
» ces banqueroutiers qui, sous un faux
» nom, viennent tromper votre cré-
» dibilité, & surprendre votre protec-
» tion. Les soutenir & leur accorder
» des graces, c'est devenir en quelque
» sorte complice des friponneries qu'ils
» ont faites dans votre patrie. Ne
» payez point pour écrire de ces bar-
» bouilleurs imbécilles à qui vous pour-
» rez supposer de l'esprit, parce qu'ils
» auront, pour mérite unique, l'art
» dangereux de flatter votre amour-
» propre.

» J'espere aussi que vous ne suivrez
» point l'exemple de ces héros à *talons*
» rouges, qui croient avoir acquis une
» célébrité guerriere, parce qu'un écri-
» vain famélique, soudoyé dans son
» grenier pour en imposer, les repré-
» sente couverts de poussiere & de
» sang, portant par-tout l'épouvante
» & la mort, dans le temps qu'éloi-
» gnés du champ de bataille, ils s'eni-
» vrent paisiblement à l'abri des coups,

» & que les chevaux qu'on fait tuer
 » sous eux sont pleins de vigueur, &
 » donnent, en hennissant, un démenti
 » à l'extrait mortuaire des gazettes (a).
 » Concluez, mon fils, de ce que
 » je viens de vous dire, que vous ne
 » devez pas imiter ces ministres minu-
 » tieux, qui, n'ayant pour occupation
 » que la lecture des papiers publics,
 » font des gazettes une affaire d'état,
 » prennent ces chiffons hebdomadaires
 » pour un code diplomatique, & par-
 » tent de-là pour assommer le minist-
 » tere de leur cour, des réflexions
 » vuides & puérides, qu'on enveloppe
 » dans de grands mots qui veulent affi-
 » cher la politique, & qui ne mon-
 » trent aux connoisseurs qu'un espion
 » désœuvré, qui cherche à se rendre
 » nécessaire pour perpétuer dans l'ap-

(a) J'ai lu une lettre d'un officier-général, (je
 parzi la nation) qui, écrivant le 3 décembre 1757
 à un historien connu, lui disoit ces propres mots :
*J'ai eu un cheval tué sous moi à Rosback. Si vous étiez
 détourné de le croire, sous l'armée vous dira que j'ai
 fait la retraite à cheval sur un canon de bataillon ; je
 ne sais comment cette affaire est venue à mes parents
 de Turin ; mais le roi de Sardaigne a bien voulu me
 faire dire des choses agréables à ce sujet. Je crois qu'on
 pourroit retrouver cette lettre, mais l'armée interro-
 gée s'en tue.*

» parente du crédit une inutile *excellence*.

» Je connois de ces politiques à
 » gazettes , qui se font un point ca-
 » pital de négociation , d'emplir les
 » feuilles périodiques de la prétendue
 » protection qu'ils accordent aux gens
 » de lettres , dans le temps qu'ils les
 » avilissent , pour prévenir le mépris
 » dont ceux-ci accableroient leur fas-
 » tueuse imbécillité, ou des fêtes qu'ils
 » donnent , & dans lesquelles le com-
 » plaisant gazetier , réunissant le goût
 » à la *magnificence* , & l'*abondance* à
 » la *délicatesse* , arrange de lui-même
 » un repas imaginaire , & fait gagner ,
 » dans une table à *fer à cheval* , des
 » indigestions à beaucoup d'honnêtes
 » gens qui n'ont point mangé.

» J'ai eu cette orgueilleuse manie ,
 » elle a excité la générosité de notre
 » cour qui a payé plus d'une fois mes
 » dettes d'après le détail pompeux des
 » gazetiers que je payois , & dont je
 » faisois passer les gages dans le ta-
 » bleau des dépenses *secretes* (a).

(a) Un ministre célébrant mesquinement dans la cour où il étoit envoyé la naissance de l'héritier

» Les gens qui m'exa^minoient de près
 » m'ont borné. Evitez donc ces petites
 » supercheries, si vous voulez ne pas
 » mériter les reproches que j'ai essuyés
 » plus d'une fois; & fuyant une gloire
 » misérable & chimérique, ne prenez
 » jamais les papiers publics pour vos
 » fastes. Si vous voulez mêler votre
 » nom à la multitude, que ce ne soit,
 » mon fils, que pour la gloire de vo-
 » tre prince & le bonheur de ses su-
 » jets.

présomptif de la couronne de son maître, ne rougit
 point de s'exprimer ainsi dans une lettre adressée au
 bureau.... Un péristyle, dont chaque colonne représen-
 toit des emblèmes analogues à l'événement, étoit éclairé
 de cent flambeaux de cire blanche, dont la clarté,
 qui le dispoit au jour, conduisoit dans un jardin, où
 la musique la plus harmonieuse & des rafraichissements
 de toutes les especes inspiroient l'admiration & la gaieté;
 le secretaire de l'ambassadeur & non d'ambassade,
 comme beaucoup de ces messieurs copistes le préten-
 dent mal-à-propos, du moins en France, où il n'y en
 a eu que cinq depuis que le cardinal de Fleuri, ne
 voulant plus leur payer les six mille francs qu'ils
 avoient par année, les supprima : le secretaire osa
 adresser au M. D. P. une lettre qui disoit que qua-
 tre planches, peintes en azur & sciées en arc, formoient
 le péristyle prôné par son excellence, lequel étoit illu-
 miné par trois douzaines de lampions d'un mauvais suif,
 dont la pâle lueur conduisoit à tâton sous un verger,
 où quatre violons arrachés à leurs réseaux jouissoient
 malgré eux de toute leur raison, au milieu de deux ba-
 quets d'eau à qui quelques citrons & un peu de cassonade
 avoient acquis le nom de rafraichissements : ce détail
 véridique n'honora pas la narration du maître.

» N'allez pas , entêté dans vos pré-
» ventions , rejeter la vérité qu'on vous
» présentera , & ne persécutez point
» un honnête homme qui démasquera
» les fourbes & les ignorants que vous
» protégez ; aimez tous les talents ,
» accueillez ceux qui sont utiles , mais
» ne vous laissez jamais surprendre par
» des impudents qui vous en im-
» sent sur des livres qu'ils n'ont pas
» faits , ou sur des monuments qu'ils
» n'ont point élevés , & vous enga-
» gent à de fausses démarches , dont
» vous êtes tôt ou tard contraint de
» vous repentir aux yeux de votre cour,
» surprise de vous voir la dupe des
» frippons & des fots que vous n'au-
» riez pas protégés , si vous aviez voulu
» les connoître.

» Voilà , mon cher fils , tout ce que
» le temps me permet de vous écrire ;
» votre esprit suppléera à ce que j'ai
» omis , & votre juste défiance vous
» garantira des pièges dans lesquels je
» suis tombé : adieu ; ma langue s'é-
» paissit , mes yeux se troublent , &
» ma main chancelante ne me laisse
» que le triste plaisir de vous dire adieu
» pour toujours.

Brochure eut à peine terminé la lecture de cette instruction, que cinq heures sonnerent. La marquise se fit passer une robe, monta en carrosse, & alla en bonne fortune dans sa petite loge de l'opéra; elle y assista à une représentation d'*Hercule mourant*, héros malheureux, dont l'agonie longue & pénible ennuya le public, & fit tort à la réputation de l'auteur, ou, pour mieux dire, confirma tout Paris dans l'idée où il est que monsieur *Marmontel*, poète nerveux, agréable conteur, n'est point fait pour chauffer le cothurne.





POSTFACE,

Servant de réponse à la lettre que le sieur Carraccioli , écrivain , du tiers - ordre de S. François (a) , vient de publier contre moi , sous le nom de Bassompierre , libraire à Liege.

JE corrigeois la dernière épreuve du Colporteur , lorsqu'il m'est parvenu un libelle du sieur *Carraccioli* , marquis ; cela pourroit être , mais plus sûrement *baron Italien ; colonel* de la république de Pologne , cela est positif , parce que sans ce titre il n'auroit pu s'asseoir , ni manger avec les jeunes *palatins* dont il a été le précepteur.

Ce libelle , mis au jour par le

(a) Titre qu'on donne aux auteurs faméliques qui vivent d'aumônes.

nommé Bassompierre , étoit digne de sortir de la caverne obscure où le *Portier des Chartreux* , l'*Académie des Dames* , *Margot la Ravaudeuse* , & en dernier lieu *la Pucelle d'Orléans* , ont été imprimés plus d'une fois (a).

Mais en mettant de côté les injures , voyons le chiffon du frippier de morale ; que dit-il ? que le sieur *Chevrier* , auteur du gazetin de *Bruxelles* , est un audacieux qui manque à la religion & à l'impératrice-reine , quand il ose avancer que le livre intitulé , *la Grandeur d'Ame* , dédié à cette princesse , est un mauvais ouvrage.

(a) Non la *Pucelle* de monsieur de Voltaire , mais un ouvrage tronqué que le scélérat le plus familiarisé avec l'irréligion & la débauche ne pourroit lire sans frissonnement. C'est cependant ce Bassompierre , exécrationnable éditeur de ces abominations dignes du dernier supplice , qui prête son nom au sieur Carraccioli ; ces deux hommes doivent être étonnés de se trouver l'un à *Vienne* , l'autre à *Liege* , pays où la religion & l'honnêteté des mœurs ont toujours été respectées.

Pour réfuter ce reproche odieux & mal-adroit , je dirai au sieur Carraccioli , que personne (tous mes ouvrages le prouvent) ne respecte plus que moi les talents sublimes & les vertus politiques , citoyennes & chrétiennes de la *Sémiramis* de l'Allemagne , & que l'écrivassier Italien profane le nom sacré de cette auguste reine , en le faisant entrer dans une querelle littéraire ; mais mon livre , continue l'imbécille *Mendiant* , est bon , puisqu'il a été imprimé à *Vienne* , & que *l'impératrice en a agréé la dédicace*. Je répondrai de sang-froid à ces deux pitoyables raisonnements , en observant qu'on imprime beaucoup de mauvais livres à *Vienne* & à *Paris* , & si le sieur Carraccioli oseroit nier ce fait , je lui citerois ses ouvrages & les miens ; d'ailleurs où a-t-il appris qu'un souverain qui daigne permettre que son nom décore le frontispice d'un livre , & donne

un présent à l'auteur , doive s'offenser des critiques qu'on fait de cette production ? Si cette absurdité avoit lieu , je dirois au sieur Marquis que j'ai dédié à un grand prince un ouvrage pour lequel j'ai eu une tabatiere de cent louis , & que , malgré le nom adoré de S. A. R. le duc Charles de Lorraine , & ses bienfaits , je suis convaincu que ce prince se respecte trop pour dire que *ceux qui m'ont critiqué sont bien hardis* (a).

Si une épître dédicatoire à un souverain , prouvoit la bonté d'un livre , les *Lignieres* , les *Scuderi* , les *Pelletiers* & les *Carraccioli* du siecle précédent & de celui-ci feroient de grands hommes.

(a) Carraccioli , faisant lire le gazetin du 14 août à l'impératrice-reine , ose dire que cette grande princesse s'écria : *quel est cet auteur ? Il est bien hardi d'attaquer un livre que je protege*. Fausseté manifeste ; parce que le goût de cette princesse m'assure qu'elle ne protege que de bons ouvrages.

Que

Que ce vil délateur apprenne donc qu'un prince , en daignant agréer la dédicace d'un ouvrage , ne s'avilit point jusqu'à en être *le Dom Quichote* ; il lui suffit , pour autoriser la publicité d'un livre , qu'il ne renferme rien contre les mœurs & la religion , mais cet acte de bonté n'empêche pas que *la Grandeur d'Ame* ne soit une mauffade compilation de traits *rapetassés* & rédigés fans goût , fans style , & avec l'empressement famélique d'un homme qui va *tendre la main* dans toutes les cours où regnent l'indulgence & la commiseration. Au reste , que Carraccioli fasse que je n'avoue que les productions où je mets mon nom telles que celle-ci , parce que je pense comme cet auteur moderne , qui dit avec sagesse :

*Un rapport clandestin n'est pas d'un
honnête homme ,*

*Quand j'accuse quelqu'un , je le dois
& me nomme.*

Tome I.

Y

Si le barbouilleur ultramontain avoit à se plaindre du gazetin de Bruxelles, il devoit s'adresser au ministere. Je conviens que j'ai rédigé pendant dix mois cette feuille hebdomadaire ; mais le gouvernement fait que je n'y ai jamais mis une syllabe sans l'approbation & le visa d'un de ses membres, & que plusieurs des pieces, dont j'ai fait usage, m'ont été fournies par l'état. J'ai des preuves par écrit de ce que j'avance. Pourquoi n'ai-je pas continué cet ouvrage ? Je le dirois, si je n'avois pas peur qu'on ne m'accusât d'amour-propre.

Je finis en observant au sieur Carraccioli, que s'il n'avoit point inféré de personnalités dans sa lettre, j'aurois été plus modéré, & que je ne lui aurois pas rappelé une affreuse vérité qu'un officier François lui dit, en ma présence, à la table d'hôte du *Cigne blanc* à Francfort. Voici ses propres termes :

On ne doit parler des mœurs de Voltaire ni de personne , quand on a été chassé de plus d'un endroit , pour un crime que la nature abhorre , vous m'entendez , monsieur le Marquis , adieu.

Carraccioli regarda le sabre du domestique qui marche à ses côtés , pour défendre ses ouvrages , se leva en jurant doucement , demanda une pipe , fuma , & partit le lendemain pour aller faire une quête à la cour de Bonn.

Quoi qu'il en soit des indignités de l'Italien , je ne rougis ni des pieces que j'ai données au théâtre de Paris , & que son hypocrisie me reproche , ni des brochures politiques que j'ai composées à Francfort , & dont le même particulier me fait un crime. Si j'étois assez stupide pour me défendre avec les armes qu'il emploie contre moi , je lui dirois que ces ouvrages sont à l'abri de la critique , puisque le prince Xavier de Saxe & le maréchal prince

de Soubise ont daigné m'en témoigner leur satisfaction , en m'honorant l'un & l'autre d'une tabatiere ; mais ces présents , qui ne servent qu'à manifester la bienfaisance de deux protecteurs des arts , n'empêchent pas que monsieur de Carraccioli & moi ne soyons deux fots , moi un sot écrivain , & lui un sot***** : ces six étoiles disent le mot.



ERRATA.

On frappe à ma porte, je ne réponds point, parce que je crois que c'est un créancier, & ces messieurs ne sont pas plus pitoyables à Londres qu'à Paris; on frappe une seconde fois, je fais entrer, & mes alarmes cessent à l'aspect de mon imprimeur qui vient me demander une note des *fautes à corriger*. Y pensez-vous, monsieur *Nourse*, répliqué-je à ce galant homme? Un *errata* feroit tort à l'exactitude dont vous vous piquez, & la correction qui regne dans tous les ouvrages qui sortent de votre imprimerie, ne me fait soupçonner, dans *le Colporteur*, d'autres fautes que celles qui me regardent, & que par malheur il n'est plus temps de corriger.

Qui frappe encore? Jamais on n'a été plus interrompu que moi; je ne peux pas écrire deux lignes de suite; *c'est le facteur*, voyons mes lettres, j'ouvre celles des Pays-Bas, & je trouve dans le *gazetin de Bruxelles* du 31 octobre, un long article concernant le comédien d'*Hennetaire*, dont on a encadré assez indécemment les éloges avec ceux d'un grand prince qui ne devoit point se trouver à côté d'un farceur, parce que le sage Boileau ne veut pas qu'on mêle

Les louanges d'un fat à celles d'un héros.

Pour mettre les lecteurs au fait de cette anecdote, je dois leur observer que l'histrion d'*Hennetaire* eut une *maniere* de femme: créature vraiment aimable & faite pour plaire à un galant homme. Le mari acheta du patrimoine de

cette jolie personne une baronnie sous le titre d'*Haren*, située entre Malines & Bruxelles. D'Hennetaire devenu baron, n'en est pas plus fier, & il continue à divertir le peuple pour deux *escalins*.

Ce comédien *ingénieux*, voulant embellir le parc de sa baronnie, y a fait élever une statue pédestre représentant un grand prince qui réunit l'amour de l'humanité au goût des beaux arts qu'il daigne cultiver lui-même. Jusque-là l'hommage de l'excellence *Postiche* étoit respectueux, mais une maladie de famille à laquelle d'Hennetaire est sujet, a occasioné une licence téméraire qui offenseroit le prince, si les héros n'étoient pas au dessus de ces indignités, le comédien, s'écartant du respect, a l'audace insolente de faire mettre dans les nouvelles publiques, que les figures de ses *filles* & de ses *cousines* vont être placées aux quatre coins de la statue. Ne rougit-on pas de donner une pareille compagnie à ce grand prince? Sa statue devoit être entourée de *Minerve*, de *Thémis*, de la *Bienfaisance* & de la *Prudence*; mais que veut-on substituer à ces quatre divinités, compagnes inséparables de S. A. R.? Une *Rosalide*, nymphe *poulinière*, qui n'est point assez chaste pour représenter une muse, une *Eugénie*, une *Victoire* & une *Angélique*, disposées par la nature & par leur état à ne jamais démentir les vertus de la famille.

Ce procédé ayant indisposé tout Londres, depuis la cité jusqu'à Westminster, le poète de la cour a cru remplir l'attente du public, en faisant insérer dans l'*Evening-Post* deux épigrammes dont voici la traduction.

I.

Possesseur d'un jardin payé du prix du
 crime ,
 Un histrion crut à son protecteur
 Offrir un tribut légitime ,
 En plaçant dans le parc son portrait en-
 chanteur :
 C'est bien fait , dit Damon , à l'homme des
 coulisses ;
 Mais près du héros immortel
 Voyant figurer quatre actrices ,
 Il se lève en fureur , & renverse l'autel.
 Quelqu'un lui demandant raison de ses or-
 prices ,
 Je ne veux pas , dit-il , voir les dieux
 au ***** .

I I. (a)

Peut-on ainsi de Mars profaner le rival ?
 Ces ornements pour lui sont une injure ,
 Et votre place enfin , filles de la luxure ,
 Est aux pieds de Priape , & non pas d'Annibal .

(a) On attribue cette seconde épigramme au fa-
 meux Garrick , premier acteur de Londres , & sans
 contredit de l'Europe , dont un imposteur , qui vit
 à Liege des aumônes d'un commis des vivres , se
 dit faussement le pere ; ce fourbe se nomme Fro-
 mont de Garignes , célèbre par beaucoup de plates
 brochures publiées pendant la dernière guerre con-
 tre la France .

P. S. Les lettres de Bruxelles de ce matin me
 recommandent un galimatias prétendu ly-
 rique , qu'un chanteur , nommé Compain , a com-

posé à l'honneur d'un grand prince ; ceux qui me demandent justice sur cette pièce , ignorent que le rimailleur , avouant son incapacité , se met , en se jugeant lui-même , à l'abri de mes coups ; d'ailleurs Compain a de bonnes mœurs , & ce titre si rare dans le sanhédrin comique où il vit , nous engage à lui faire grace , & à ne juger de son verbiage rimé que par le motif qui l'a animé à demander de l'argent en vers.

Fin du Colporteur.

ALMANACH
DES
GENS D'ESPRIT,
PAR
UN HOMME QUI N'EST PAS SOT.
CALENDRIER
POUR TOUTE LA VIE,
PUBLIÉ EN L'ANNÉE 1762.

Et je n'ai jamais lu que dans des almanachs.
Regn. Com. du joueur.

Tome I.

Z

A U N A M I,

Si je voulois , mon cher , que cette dédicace me valût de l'argent , je l'adresserois à quelque faquin illustre dont je louerois effrontément les aïeux chimeriques & le courage suspect ; mais trop fier & trop vrai pour aller encenser de fades idoles , mon cœur trouve son héros dans son ami. C'est à ce titre que je vous dédie cette frivolité.



P R É F A C E

ASSEZ COURTE POUR ÊTRE BONNE.

TOUT est aujourd'hui réduit en dictionnaires, en journaux & en almanachs (a). Le desir de passer pour savant m'avoit d'abord déterminé à composer un dictionnaire : je l'aurois fait fort court, parce que je n'aurois parlé que des danseuses qui sont sages & des auteurs qui sont modestes; mais la crainte de me brouiller avec les demoiselles de la rue S. Nicaise (b), & le désagrément de ne pas voir mon nom dans le dictionnaire, m'ont fait changer de résolution; & rival imposant du fastidieux Accarias de Sérionne, j'ai essayé un journal que j'aurois pu faire aussi

(a) Le seul libraire Duchesne, rue S. Jacques, à Paris, distribue 72 sortes d'almanachs qui renferment tout, excepté les jours & les mois.

(b) C'est dans cette rue où les filles d'opéra ont leur école de danse.

(268)

*mauvais que celui du commerce :
mais ne voulant point multiplier
les productions arides , je publie
un almanach : un ouvrage aussi
frivole ne tire point à conséquence ,
& je permets à tous les sots de le
condamner malgré le titre fastueux
qu'il porte.*





A V I S

D E M.

J E A N N O U R S E.

COMME je ne veux point me faire d'affaire avec les héritiers de feu Michel *Nostradamus*, ni avec les éditeurs des sublimes almanachs de *Liege* & de *Milan*, productions immortelles qui font la fortune de ceux qui les impriment & l'ennui de ceux qui les lisent, je crois devoir prévenir le public que l'auteur de ce calendrier, qui ne se pique pas d'être un *grand sorcier*, veut suivre une carrière différente de tous les astrologues, prophètes, astronomes qui l'ont précédé; & c'est moins pour se distinguer que pour ne pas dire des sottises, que cet almanach, laissant les secrets de l'avenir à ceux qui ont en possession de s'y

Z 3

perdre , ne prédira que ce qui est arrivé : maniere sûre de prédire toujours vrai.

On a beau se flatter du don de la divination & de la sagesse , il n'est pas prudent de se risquer à annoncer l'avenir ; & depuis que *S. Bernard* 'prédit une victoire complete que l'événement changea en une déroute totale , on ne croit plus aux faiseurs d'almanachs.





ÉCLIPSES

*Qui ont échappé pendant l'année 1761
à la sagacité de Matthieu Lansberg. ■*

IL y a eu pendant le courant de l'année dernière six éclipses, quatre de soleil & deux de lune : toutes ont été visibles sur notre horizon.

La première de soleil arriva en janvier : une fille de spectacle abandonnée par ses amants, c'est-à-dire par-tout le monde, & poursuivie par ses créanciers, a quitté une ville de province ; & craignant d'occasioner de vifs regrets à tous les honnêtes marchands avec qui elle a commercé, elle leur a épargné les défagrémens d'un adieu, & après s'être fait précéder par ses gros bagages, elle est sortie à pied, sous le prétexte d'aller prendre l'air ; un carrosse qui l'attendoit dans une rue détournée, l'a menée à la promenade, & cette promenade a été une *éclipse*.

Z 4

Un jeune seigneur a occasioné la seconde au mois de mars ; ruiné par une fille d'opéra , & ne sachant quel parti prendre , parce que lorsqu'on a brillé on se résout rarement à paroître dans un état misérable , il est parti de Paris sous le prétexte d'aller passer la revue de l'inspecteur , mais dans le seul dessein de prévenir le 20 du mois , jour funeste par l'échéance des lettres de change. La vestale lyrique a gémi , comme on pleure à l'opéra ; & tandis qu'elle favouroit à l'amphithéâtre quelque étranger dont l'odeur de *dupe* frappoit agréablement ses sens , les créanciers faisoient du bruit , les huissiers cherchoient de tous côtés , & le jeune seigneur , poussant l'éclipse jusqu'à son dernier période , couroit la poste. Il passa en Suisse , où l'envie de se faire *un peu* calviniste le prit ; mais comme les ministres & les magistrats ne croient plus à ces conversions subites , que l'intérêt opere souvent dans toutes les religions , ils lui ont fait entendre que si des vues humaines l'amennoient à la réforme , il feroit tout aussi bien de demeurer comme il étoit. Catholique malgré lui , il a pris la route de Gênes , & pour y récupérer le temps

perdu , il s'y est sérieusement occupé du soin important de ruiner une riche veuve, qui, furieuse de n'avoir plus de bien ni d'amant, a pris le voile pour pouvoir être galante jusqu'à la débauche : c'est l'étiquette des religieuses de toute l'Italie, qui doit cependant le céder au fanatique Portugal & même à la superstitieuse Espagne ; car, si j'en crois le maréchal de Bassompierre, l'esprit de coquetterie & le ton de la galanterie se sont nichés à Madrid, jusque chez les *carmélites déchauffées* ; je ne fais trop si Vénus plairait sous cet accoutrement, mais je n'ignore pas que son fils ne plaît jamais mieux que quand il est métamorphosé en *carme*.

Dans le même mois, un homme singulier, qui avoit à 38 ans changé quatre fois de religion, a fait un trou à la lune, & s'est éclipsé à la faveur de cet astre que les filous & les amants ont pris pour leur dieu tutélaire. Toute une ville a été alarmée de son départ, moins par amour pour le fugitif que par considération pour l'argent qu'il leur a emporté ; mais la protection a fait taire les loix ; & tandis qu'on permet d'arrêter un malheureux officier pour des dettes que le

service du prince a rendu indispensables, on facilite l'évasion d'un homme qui a fait servir la fortune de vingt honnêtes citoyens à l'entretien de trois ou quatre malheureuses destinées à être sages, s'il est vrai que la vertu soit, ainsi qu'il le prétend lui-même, l'apanage de la laideur & de la bêtise.

La quatrième éclipse a pris son cours dans le nord ; les influences en auroient été plus dangereuses si le soleil n'avoit repris le dessus : un homme qui aimoit mieux l'argent que l'honneur, alloit forcer le sort à se déclarer contre lui-même ; mais ses mauvaises intentions ont été découvertes par un *Liégeois*, & le traître éclipsé à propos, à la faveur d'un beau clair de lune & d'une bonne escorte, a remis par son départ les affaires au sort des armes.

Les deux autres éclipses sont de soleil ; elles sont peu intéressantes, puisqu'elles ne regardent que des gens de lettres.

L'une est arrivée, le 8 juillet, dans une contrée du nord gouvernée par un prince respectable, qui rendroit heureux tous les gens de lettres & tous les artistes qui l'adorent, si plusieurs de ceux qui l'entourent ne pensoient que les

bienfaits que leur maître accorde aux talents font des larcins qu'on leur fait.

Un homme de lettres, sacrifié à des fots qui avoient le petit talent de faire rire de grosses femmes, s'est éclipsé pour avoir eu l'audace criminelle de dire que de mauvaises pieces ne valaient rien, & que de pitoyables acteurs étoient sifflables ; mais comme la persécution n'est jamais plus dangereuse que quand elle est formaliste , les ennemis de l'homme de lettres ont persuadé au prince que garder des auteurs dans ses états , c'étoit exposer la vie scandaleuse des actrices & les ridicules des petits *merveilleux* à des épigrammes ; & pour prouver une vérité qui ne pouvoit être qu'utile , le ministre , affublé de sa grosse perruque , muni de son scapulaire , & porteur de ses vastes lunettes , a cité tous les publicistes & les politiques Hollandois & Allemands , dont il alloit impitoyablement lire les ouvrages à son maître , lorsque le prince impatient s'écria : je ne fais où peut aboutir tout ce verbiage *hérissé d'orgueil* & de citations : mais je souscris à votre demande , parce qu'en éloignant cet auteur , je le soustrais à votre haine.

L'autre *éclipse*, à laquelle *Phébus* avoit présidé aussi, & qu'à cause de cela nous nommerons de soleil, arriva, à la chute des feuilles, à un honnête bonze qui décrivant pour six *mirams* (a) un festin qu'un visir donnoit à l'occasion d'un grand événement, n'avoit inféré dans son détail que 218 assiettes de dessert, tandis qu'on en avoit réellement servi 224. Cette omission nuisible, comme on peut en juger, aux grands intérêts de l'état, indisposa le majordome du visir; mais cet esclave n'osant regarder son maître en face, employa la voix d'une sultane à qui l'âge & les appas décrépits faisoient porter le nom triste & oisif de *Validé*; qualification qu'on donne en Asie aux femmes qui ne pouvant plus servir aux plaisirs de leur maître, sont reléguées dans le vieux sérail, où elles sont d'autant plus à plaindre qu'elles sont obligées d'être sages: contrainte pénible dans un pays où la vertu est subordonnée aux effets du climat, & où les femmes ne pouvant suivre l'amour de la continence, qui peut naître avec elles, sont libertines malgré

(a) Monnoie orientale, qui vaut environ un florin de Hollande.

elles, & ne doivent leurs vices qu'aux influences de l'air. Je renverrois les lecteurs qui doutent de ce que j'avance, au président *de Montesquieu*, s'il m'étoit permis de citer dans une bagatelle de l'instant, l'ouvrage de tous les peuples & de tous les siècles; on devine bien que je parle du livre de *l'esprit des loix*: production immortelle qui doit être le bréviaire des législateurs & des philosophes; mais écartons ici une érudition déplacée, & revenons à notre éclipse. Le visir instruit par la sultane Validé, la même que le chevalier *de Mouby*, dans son dernier roman, nomme la fée *Roussine*, par allusion à la couleur de ses cheveux qui sont d'un blond hasardé; le visir informé que deux assiettes de noix confites, & quatre soucoupes de prunes de *Brignoles* & de dragées de *Verdun*, oubliées dans un repas dont la carte (a) avoit été remise à la cour, pouvoient nuire aux intérêts de l'état, & empêcher que le roi des Vandales ne fût vaincu par les armes de *Sufabi*, à qui la lenteur

(a) Mot qui signifie la liste de la dépense. Un ambassadeur qui avoit été accablé par des passages dispendieux, en envoya le détail à sa cour; rappelé deux mois après, il en demanda la raison; on lui répondit que c'étoit pour avoir envoyé la carte.

profonde de ses desseins avoit mérité le nom de *temporiseur*, crut qu'il étoit de sa dignité de renvoyer le bonze ; & cette éclipse qui attira la curiosité de toute l'Asie , eut pour principe six assiettes de dessert sur lesquelles les astrologues & les poètes ont déjà fait deux gros volumes , que le visir a fait déposer dans la bibliothèque publique de l'empire.

Tandis qu'armé de l'astrolabe d'Uranie, j'étudiois les astres pour voir s'il n'y auroit pas quelque'autre éclipse qui pût intéresser la curiosité d'un astronome ; qui le croiroit ? lorsque le 25 novembre le public s'attendrissoit sur le destin de *l'Andrienne*, on découvrit dans le sein même du spectacle une *comete* à longue queue, qui ayant d'abord paru à Bruxelles, s'étendit jusqu'à la Haye, où elle cessa d'être vue pour aller briller sur l'horison d'Amsterdam.

Un astrologue Brabançon étant venu à tire-d'aile en Hollande pour fixer cette comete, manqua son opération, moins parce que les temps lui furent contraires, que parce que l'examen de ce phénomène devant être fait dans l'ombre du mystere, l'indiscrétion de l'astrologue en

fit exactement le secret de la comédie; d'ailleurs, soit que les organes de cet homme fussent mal conformés, soit que sa lunette ne valût rien, il s'égara dans le firmament, au point de s'imaginer que tout ce qu'il appercevoit étoit la comete qu'il cherchoit; tous les spectateurs riant de l'imbécillité de l'astrologue, qui se dégradait lui-même, il demanda si on le prenoit pour un sot: on lui répondit poliment que oui; plus poliment encore il répliqua qu'il s'en doutoit, & de politesse, il voulut sortir; mais un grand homme qui étoit à côté de lui, lui dit qu'on payoit en sortant du spectacle comme en y entrant. L'astrologue, surpris de ce propos, en demanda l'explication, & sa curiosité fut satisfaite aux dépens de sa bourse.

Ce que je viens de dire n'est pas une énigme pour la Haye; mais cette anecdote demande une explication: la voici:

Un Bruxellois employé dans le génie, & probablement meilleur ingénieur qu'astrologue, s'étant aperçu qu'il avoit perdu sa femme, (avantage que beaucoup de maris de ma connoissance ambitionnent) & trouvant dans une armoire une lettre que sa chaste moitié

avoit oubliée, la lut avec émotion, & y vit que la Haye étoit le théâtre de son déshonneur (a). N'écoulant que le desir de se faire déclarer *cocu* publiquement, il arrive en Hollande, avec des recommandations qui lui firent obtenir la permission d'arrêter son infidelle. Que fait mon imbécille? ne croyez point que faisant des perquisitions secretes, il cherche à s'assurer du lieu où sa femme peut être; non, elle aime le spectacle, dit-il; donc elle y fera. Tout plein de cette judicieuse conséquence, il vole à la comédie, avec un officier de justice. Toutes les femmes qu'il voit en man-

(a) Si les hommes ont été injustes en prétendant que, libres de manquer à leurs sermens & à leur devoir, ils pourroient violer les loix sacrées du mariage, sans qu'il en résultât contr'eux le moindre inconvénient, il faut convenir que le préjugé qui déshonore le mari d'une femme adultere, est bien plus injuste encore. Cette maxime, sans doute trop sévere, n'a été établie que pour exciter le mari à veiller sur la conduite de sa femme, & empêcher aussi qu'il n'ait la bassesse d'en partager l'infamie; car si j'en excepte l'Asie, il n'est aucun pays où un homme, complice de sa femme, ne soit puni. Il y a des loix qui prononcent même la peine de mort; mais en sévissant contre de pareils époux, épargnons ceux que les désordres de leurs femmes affligent assez, sans qu'on leur imprime la tache du déshonneur. Le bon & naïf *la Fontaine*, dont j'aime assez la morale indulgente, dans de pareils cas, a bien raison de dire *qu'être cocu & l'ignorer, ce n'est rien, & que l'être & le savoir, c'est peu de chose.*

telet

telet doivent être la sienne ; puisqu'elle en a un. Enchanté de son heureuse découverte, il met tout le spectacle dans sa confiance ; & quelqu'un de ma connoissance ayant demandé quel est ce pauvre cocu, il répondit bonnement, *c'est moi, Monsieur*. L'indiscrétion de cet homme, ayant fait assez grande fermentation au spectacle, courut bientôt par la ville ; la femme, bien-loin d'être à la comédie, soupoit tranquillement avec son amant, lorsqu'elle apprit ce qui se passoit, & ne voulant point risquer sa liberté & ses plaisirs, elle fit venir un carrosse & partit le même soir pour Leyde, d'où elle s'est rendue le lendemain à Amsterdam. Le mari, impatient de rentrer en possession d'un bien que depuis long-temps on partageoit, lut l'affiche de la comédie ; & le desir de voir *Spartacus* ne lui ayant pas permis de suivre son premier projet, il vint au spectacle, qu'il trouva froid par la raison, dit-il, que les acteurs n'avoient pas les poumons assez forts pour *mugir* comme *Dubois* (a) ou pour *beugler* com-

(a) Ce Dubois, qu'on dit presque honnête homme, parce qu'il en joue les rôles, passe pour avoir des mœurs ; & je lui en croirai, quand il me prouvera

me le petit *Neuville*, acteurs détestables, qui n'ayant pour tout mérite qu'un gonflement de boyaux, au moyen duquel ils vomissent les vers si énergiquement, que la *nausée* devenant générale, se communique à tous les spectateurs.

Notre ingénieur dégoûté du spectacle, où il a cependant joui de l'avantage d'être lorgné par les femmes les plus aimables, reprit enfin la route de *Bruxelles*, en disant d'un ton de bon homme, qu'il n'auroit jamais cru qu'une femme pût manquer à son mari. On juge par ce mot, que *Colin n'a pas voyagé*.



NAISSANCES DES SOUVERAINS & Princesses de l'Europe.

DONNER l'âge des princes qui gouvernent, c'est causer de l'inquiétude aux peuples ; en effet, si leur regne est doux, on alarme leurs sujets en faisant voir que les beaux jours dont ils jouissent touchent insensiblement à leur terme : si au contraire les peuples font

qu'il est marié à la *royale* avec laquelle il vit, & que chacun croit sa félicité avec d'autant plus de raison qu'elle est plus.

gouvernés par un sceptre de fer, leurs crises redoublent quand ils s'apperçoivent que suivant le cours de la nature, leurs malheurs ne sont pas prêts de finir. Ainsi je crois qu'il vaudroit mieux détailler les belles actions des princes que de dire quel jour & quelle année ils sont nés. J'avoue que les tailleurs perdroient à la suppression de ces époques, qui deviennent en Allemagne un objet de cérémonial, c'est-à-dire une affaire importante ; car la grave étiquette forme l'occupation la plus essentielle des soixante *quartiers*. Si l'anniversaire de la naissance n'étoit plus une affaire d'état, les *gala* diminueroient, & le plaisir de la représentation s'éclipseroit avec eux. La manie de célébrer l'anniversaire de la naissance est si considérable en Allemagne, qu'elle passe de la cour à la noblesse, & de la noblesse chez le simple bourgeois. J'ai vu dans le comté de Hanau toute une ville en gala ; frappé de la gaieté qui étoit répandue sur les visages de tout un peuple *endimanché*, je demandai s'il étoit arrivé quelque événement heureux au landgrave de Hesse-Cassel, souverain de ce charmant pays : on me répondit que non, mais que

la femme du *chapelier* du coin entrant ce jour-là dans sa vingt-septième année, on étoit en gala pour la féliciter. Je haussai les épaules & je partis pour l'Italie, où les anniversaires des naissances ne sont point célébrés ; mais ce ridicule s'y cache sous une autre forme, & les noms de saints qu'on porte amènent une fête. Or il est à remarquer que l'usage de faire des présents aux femmes le jour de leur fête les a engagées à dépouiller inhumainement la légende pour prendre les noms de toutes les vierges & martyres, dont le cardinal *Baronio* a enflé sa chronique sacrée, que le fameux *Adrien Baillet* a élaguée avec raison (a).

J'ai vu à Milan une cantatrice qui étoit en courroux toutes les fois qu'elle réfléchissoit qu'elle n'avoit que vingt-deux noms de baptême ; ses amants, bien plus courroucés qu'elle, auroient bien voulu qu'elle n'en eût eu qu'un.

La naissance des princesses devient un objet épineux, & je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de toucher cette

(a) L'abbé Baillet eut le surnom de *dénicheur de saints*, parce que l'erreur & l'aveugle crédulité ne le guiderent point dans la légende qu'il publia.

corde délicate : une scène dont j'ai été témoin est une leçon expressive que je ne puis oublier. Une princesse à laquelle j'avois l'honneur de faire ma cour, reçut l'*almanach royal* de Paris, passa vite à l'article des naissances & mit le calendrier en pièces : *la bête*, s'écria-t-elle ! *42 ans ! il faut avouer que vos François sont bien fots.* L'exclamation de la princesse me surprit d'autant plus, que je lui comptois au moins 50 ans ; mais le respect m'engagea à me mettre de son parti, & je la servis en clabaudant contre le pauvre faiseur d'almanachs. Comme je ne veux pas que le mien ait le même sort, je tairai l'âge des princesses, & par là je ne manquerai ni à la vérité ni aux *alteses*.

HÉROS DU SIÈCLE.

IL y en a sept ; qui sont-ils ?

. c'est lettres closes,
Devine si tu peux, & choisis si tu l'oses.

FINANCIERS HEUREUX.

Aucun d'eux n'est heureux, & pas même *Alcidor*.
Il cherche le plaisir, & le plaisir l'évite ;
En vain mille flatteurs, subjugués par son or,
Encensent à l'envi son prétendu mérite.

Ces bals & ces festins, ces jeux & ces concerts,
 Qui du sein de Paris attachent l'univers,
 Sont pour ce financier une source de peine;
 Un forçat qui gémit sous le poids de sa chaîne,
 Est cent fois plus heureux que lui.
 Jouet des grands, trompé par sa maîtresse,
 Désiant, soupçonneux, il n'a pas un ami:
 A l'amuser en vain chacun s'empresse,
 Dans le sein des plaisirs il respire l'ennui.

ÉTAT des filles de spectacle, riches & sages.

Qu'on m'en nomme une; je la connoîtrai.
 Non l'austere sageſſe
 N'habite point à l'opéra,
 Depuis que la *Sallé*, danseuse enchanteresse,
 Ne vit plus dans ce pays-là.
 N'allez pas la chercher non plus
 Au théâtre François; ses aimables actrices
 Diroient que vos pas sont perdus.
 En effet les coulisses
 Ne sont en aucun temps l'asyle des vertus.
Silvia, *Catinon* gissent dans l'autre monde,
 Ainsi gardez-vous bien
 D'aller faire la ronde
 Sur le théâtre Italien.
 Je ne vous parle point de la scene lubrique
 Où l'amour libertin
 Regne sous le beau nom de l'opéra comique:
 Des nymphes de ce lieu le scrupuleux essaim
 N'a jamais connu la sageſſe;
 Et les filles de cette espece
 N'ayant pour *Sigisbés*
 Que des robins & des abbés,
 Doivent se faire honneur d'être un peu libertines,
 Ou de courir à leurs ruines.

NOMBRE DES JOURNAUX
imprimés en Europe.

172. Combien de bons ? celui des savants & cinq autres. Combien de médiocres ? celui de Trévoux & huit autres. Combien de détestables ? celui de Fréron & cent cinquante-six autres, dans lesquels vous aurez l'attention de comprendre le journal du commerce, la feuille nécessaire, l'avant-coureur, le monde, la spectatrice, ouvrages mauvais par excellence.

THÉÂTRE FRANÇOIS DE PARIS,

Avec une note sur chacun des acteurs.

ARMANT joue, depuis 38 ans, les valets avec une vérité que feu Deschamps, tant applaudi, n'a jamais pu saisir ; il est goutteux, & il l'a mérité *in utroque*.

Granval représente, depuis 33 ans, les petits-mâtres plus supérieurement que Baron & que Dufresne : il a certains rôles dans la tragédie où il approche de ces deux grands acteurs. Granval joint au talent de la comédie celui de

la poésie, dans lequel il a eu quelques succès qui font un peu rougir la pudeur ; mais le théâtre sur lequel on joue ses pièces, est hors de la ville, & les faux-bourgs sont faits pour les amours libertines.

Après avoir passé en revue toutes les actrices, il s'est attaché à mademoiselle Dumefnil, avec laquelle il vit maritalement, c'est-à-dire, dans un appartement séparé.

Dangeville, neveu du fameux *Dangeville le niais*, joue, depuis 22 ans, ses rôles avec une expression imbécille qui marque toutes les nuances de ce caractère ; c'est un honnête homme qui vit avec sa femme ; exemple qu'on ne suit guère au théâtre François.

Dubois, fils naturel, si l'on en croit la chronique scandaleuse, de *Sarazin*, acteur estimable, qui n'avoit que cette malheureuse foiblesse qui tient si fort à l'humanité, joue, depuis 26 ans, au théâtre François : ses rôles ont varié, il a débuté par les amoureux dans les deux genres. Forcé d'abord dans le tragique, plus vrai dans la comédie, il a joué pendant quelque temps en sous-ordre les petits - maîtres avec succès.

M.

M. le duc d'Aumont , premier gentil-homme de la chambre , qui aime le théâtre & par conséquent les talents , crut appercevoir dans Dubois les qualités nécessaires à un comique ; l'acteur docile a pris cet emploi , & joue aujourd'hui les valets , non pas avec la supériorité d'Armant , mais avec assez de vérité pour plaire. Il a remplacé le *Grand* dans les récits de la tragédie , & l'a surpassé. Mademoiselle Dubois débuta en 1745 par le rôle de *Lisette* dans les folies amoureuses ; elle ne réussit pas assez pour pouvoir demeurer à Paris , & *Turin* qui n'a pas le droit d'être aussi difficile que *Paris* , en fait de comédie seulement , la reçut avec transport. La noblesse Piémontoise la trouva de son goût , le lui dit , elle fit l'incrédule , mais les bourses de sequins commencèrent à l'émouvoir , & elle finit par se rendre à tous ceux qui vinrent essayer de la persuader avec des arguments aussi convaincants.

Les François qui étoient alors en Italie , attirèrent mademoiselle Dubois à Gênes ; les Autrichiens , devenus maîtres de cette ville , voulurent l'être de notre actrice : mais son cœur n'étoit plus à

elle ; un officier d'un prince allié de la France , prisonnier des vainqueurs , se vengea sur mademoiselle Dubois , qui l'aimoit de bonne foi , puisqu'elle prenoit des précautions pour le tromper. Depuis ce temps, cette actrice , à l'exemple de toutes celles qui ne sont point sédentaires , a battu la campagne , & fatiguée des plaisirs provinciaux , elle s'est retirée depuis quelque temps à Paris , d'où le premier caprice la fera partir pour aller reprendre ailleurs le théâtre , qu'on ne quitte jamais qu'à regret, quand on a de l'amour-propre. Eh ! quelle est la femme qui n'en a pas ?

Rara avis in terris.

Bonneval fait , depuis 20 ans , les rôles à manteau & de petites brochures qui ne valent pas grand'chose : il est grimacier au théâtre & mielleux dans la société ; peu difficile sur le choix des femmes , il vit avec une vieille fille qui est laide , tandis que mademoiselle *Bonneval* , qui est fort jolie , prend ses ébats avec *Paulin* , dont nous allons parler.

Paulin débuta , en 1742 , par les premiers rôles dans la tragédie ; quoiqu'il

eut rendu médiocrement le rôle de *Rhadamiste* dans la piece de ce nom, on crut lui découvrir le germe du talent, & M. de Voltaire, qui le protégeoit, lui donna peu de temps après le rôle de *Polifonte* dans *Méropé*. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il donnoit le rôle de cet usurpateur à ce jeune homme, il répondit: *c'est un tyran que j'éleve à la brochette*. Croiroit-on que ce fameux poëte, le pere nourricier du théâtre François, ait dit de *Paulin* que c'étoit un des acteurs qui rendoit le mieux un vers? Un pareil jugement fait plus d'honneur à la complaisance qu'au goût de M. de Voltaire. *Paulin*, depuis la mort de l'estimable *Monmeny*, joue les payfans, & les connoisseurs aiment mieux voir en lui le jardinier que le tyran.

Le Kain faussement appellé *le ferrurier*, car il ne l'a jamais été, son métier étoit de travailler en acier les instrumens propres aux opérations de la chirurgie; un de ses parents, plein des préjugés injustes du petit peuple, qui déshonore les comédiens, venant un jour me parler de l'opprobre prétendu que *le Kain* alloit répandre sur toute sa famille, m'ajouta qu'il gagnoit dans sa

profession jusqu'à 18 liv. par jour ; cette réflexion m'entraîna , & je le blâmai , non-seulement de s'être fait mauvais comédien , mais d'avoir sacrifié une fortune assurée à des désagrémens que la cabale , le nom de M. de Voltaire & des circonstances imprévues lui ont évités. Cet acteur n'est pas sans quelques talents , il a celui de la représentation , des gestes & des attitudes dont il fait une étude mécanique chez lui ; mais toujours au delà de la nature , il n'est jamais dans une assiette tranquille , & ce qu'il joue avec moins de mal-adresse , ce sont ces rôles de force qui vont à tous ceux qui ont du poumon.

La réputation de le Kain s'est soutenue beaucoup plus long - temps que les vrais connoisseurs ne l'estimoient , & le tiers de Paris est encore pour lui ; il y a même plus d'une province en France où le Kain est adoré , & on y desire son retour comme celui d'une comete dont l'apparition a procuré une année abondante : systême populaire , bien digne de celui qui en est l'objet & de ceux qui l'adoptent.

Il eut , en 1751 , une dispute fort vive avec mademoiselle Cléron , & il eut

même l'insolence de lui adresser une lettre que le *verbeux* chevalier de *la Morliere* lui composa ; elle finissoit par ces mots : *le meilleur moyen de vous venger de moi , c'est de me donner une de vos nuits.* L'actrice s'emporta , comme on peut se l'imaginer , mais le temps & l'habitude où ses rôles la réduisent de dire au difforme le *Kain* , *cher prince* , *je vous aime* , & mille autres petites circonstances ont rétabli la paix dans le ménage.

Bellecour joue , depuis dix ans , les seconds rôles dans les deux genres , & double souvent *Granval* dans les premiers ; son début fut malheureux dans le tragique : le *glorieux* , dans lequel il échoua ensuite , alloit le faire renvoyer , lorsque la petite comédie du *babillard* le releva : le temps , sa figure fort jolie au théâtre , sa constance & une extrême envie d'être utile , ont levé les obstacles & l'ont fait recevoir.

Comme il connoît assez bien les ballets & l'architecture théâtrale , il préside , de la part de sa compagnie , à la danse & aux décorations.

Une garde-robe brillante & des dépenses qu'un acteur modeste ne fera ja-

mais, ayant dérangé considérablement Bellecour, il a cru que mademoiselle *Beaumenard* pouvoit rétablir ses affaires; & le mariage, ce sacrement si redoutable pour la comédie, les a unis : il me reste à leur dire avec plus d'aménité que *Cléopâtre* n'en mit en faisant ces affreux adieux à *Antiochus* & à *Rodogune* :

Et pour vous souhaiter tous les bonheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui vous ressemble !

Préville étoit à Lyon, lorsqu'il apprit la mort du naturel & inimitable *Poisson* ; il partit, arriva à Paris, débuta & fut reçu sur le champ ; c'est le César des comédiens par la célérité de son succès, & il peut dire :

Veni, vidi, vici.

Cet acteur a de la vérité & de la gaieté dans son jeu ; on a remis pour lui la mauvaise comédie du mercure galant, qui tomba tout à plat lorsque l'estimable *Lanoue* la fit remettre en 1745. *Préville*, qui y fit en 1752 sept rôles avec une variété pleine d'intelligence, la porta aux nues, & elle valut

prodigieusement de l'argent à la comédie pendant tout l'hiver de 1753.

Brisard a remplacé *Sarazin* depuis quatre ans, & on ne peut bien le louer qu'en disant qu'il est presque égal à son prédécesseur dans la comédie, & qu'il le surpasse dans le tragique; cet acteur, qui est aujourd'hui un des principaux ornements de la scène Française, a joué long-temps les premiers amoureux à Lyon, sans qu'on lui entrevît même des dispositions heureuses. Il est des hommes chez qui le germe du talent se développe tard, & *Brisard* en est un.

Blainville a débuté en 1757 par le grand-prêtre dans *Athalie*; il a quelques talents & devient nécessaire dans une troupe nombreuse, où tous les acteurs ne peuvent pas être de la même force.

Mollé reçu depuis un an, joli comédien, mais inférieur à *Dalainville* son frère dans la tragédie.

ACTRICE DU MÊME THÉÂTRE.

Mademoiselle *Dangeville* joue depuis 32 ans les rôles de soubrette avec une vérité & une finesse qui ont réuni tous

Bb 4

les suffrages en sa faveur : elle a deux époques singulieres dans sa vie ; un Américain amoureux d'elle , voyant que ses instances & son or ne pouvoient émouvoir l'actrice , devint fou ; un François qui avoit éprouvé d'elle les mêmes rigueurs , ne fut pas plus sage & se jeta dans un puits. Mademoiselle Dangeville , qui jouit d'une fortune aisée qui peut être le fruit de son économie , a toujours mené une vie très-réguliere : on lui a soupçonné quelques amants ; mais on n'auroit pu affirmer qu'elle en avoit.

Mademoiselle *Gauffin* , fille d'une ouvreuse de loges , est née en 1710. Il y a 31 ans qu'elle est au théâtre François ; mais sa destinee a été bien différente de celle de mademoiselle Dangeville : celle-ci a toujours régné sur la scene & sur-tout depuis la retraite de mademoiselle *Quinaut*. Trente aspirantes ont cherché à se mettre sur les rangs en débutant par ses rôles , & toutes n'ont servi qu'à marquer sa supériorité & augmenter l'éclat de son triomphe ; l'autre au contraire a été éclipsée par les grands succès de mademoiselle *Cléron* , qui occupe presque

seule toute la scène Française, parce que tous les rôles sont pour elle. Monsieur de Voltaire, oubliant les obligations qu'il avoit tout à la fois à l'amante & à l'actrice, a été le premier qui a fixé l'attention des auteurs & du public sur mademoiselle Cléron. Mademoiselle Gauffin a eu 1372 amants dont on a les noms; un des plus aimables fut le comte de T***, lieutenant-général des armées du roi & gouverneur de B***; elle en a eu une fille mariée en 1755 à un entreposeur de tabac dans une petite ville de la Champagne.

Mademoiselle Gauffin, qui n'a jamais cru (ce sont ses termes) qu'on pouvoit refuser un galant homme qui demandoit de bonne foi, compte presque tous les auteurs au rang de ses amants, si on peut appeler de ce nom des voyageurs qui vont se désaltérer à une fontaine qui est sur un grand chemin pour la commodité des passants.

Tavalégo, danseur médiocre du grand opéra, a épousé la veuve d'Hector; ce mariage a fait rire tout Paris; on prétend même qu'on y travaille à la vie de cette nouvelle *Lycoris*, qui nous

arrivera un de ces jours par le canal du grand éditeur monsieur Jean Nourse ; si l'auteur veut être vrai , il doit être bien amusant : c'est pour ne point anticiper sur ses droits, que je tais ici beaucoup d'anecdotes qui intéresseroient à coup sûr la malignité humaine.

Mademoiselle *Dumesnil* joue depuis 25 ans les rôles de reine & de mere, elle a survécu à sa réputation ; & depuis que mademoiselle Cléron s'est emparée du théâtre François , il ne reste à mademoiselle *Dumesnil* que *Cléopâtre* dans *Rodogune*, *Méropé* dans la tragédie de ce nom , & *Clitemnestre* dans *Iphigénie* , rôle par lequel elle débuta à Paris.

Elle a eu dans la retraite où elle a toujours vécu quelques amants & beaucoup d'enfants.

Mademoiselle *Gautier* joue depuis 20 ans tout ce qu'on veut qu'elle joue ; son début fut très-brillant, mais soit inconstance de la part du public, soit rétractation d'un suffrage lâché trop inconsidérément, elle ne fait plus qu'une légère sensation ; il y a près de dix ans qu'elle épousa *Drouin*, homme de bonnes mœurs , qui commençoit à plaire,

lorsque s'étant démis le tendon d'Achille dans la comédie des *hommes*, il voulut remonter trop tôt sur la scène, & se cassa, sur le théâtre de la cour à Fontainebleau, ce tendon dans la comédie de l'indiscret. Honoré des bienfaits de la cour, il a quitté la scène sans espoir d'y remonter.

Mademoiselle *Cléron* occupe le théâtre François depuis 19 ans avec le plus grand éclat; cette actrice est peut-être la seule, depuis la création du théâtre, qui ait donné une idée de la perfection du genre déclamatoire, ou plutôt de la manière vraie & intéressante de rendre les grands mouvements de l'amour & de la fureur; elle a débuté sur le théâtre de l'opéra-comique, passé de là aux Italiens, au grand opéra, & enfin aux François où la gloire l'attendait: elle a été fort connue dans sa première jeunesse par le fameux roman de *Fretillon*, production peu vraie & indigne du conseiller au parlement de Normandie qui en est l'auteur: galante, voluptueuse & peu intéressée, elle a fait des passions qu'on ne lui pardonne pas, & quelques-unes qui lui font honneur.

Mademoiselle *Hus* joue depuis 9 ans quantité de petits bouts de rôles ; son nom est plus célèbre par les amours , les fureurs , les prodigalités , les abandons & les retours de monsieur *Bertin* , que par ses propres talents ; madame sa mere a fait , en 1756 , une comédie dans laquelle elle eut la complaisance de peindre sa fille & son amant ; mademoiselle *Silvia* , qui jouoit dans cette comédie , intitulée *Plutus* , rival de l'amour , vint l'annoncer au public par ces quatre vers :

Messieurs , par un long étalage
Je ne viens point mendier un succès ,
Ni vous parler en faveur de l'ouvrage :
L'auteur est femme & vous êtes François.

Le parterre , insensible à la cajolerie qu'on lui faisoit , fut équitable , & la piece trouvée mauvaise ; il n'est pas hors de propos d'observer que monsieur *Bertin* étoit le *Plutus* de la comédie , & le marquis de la V*** l'amour. Le sieur *la Chaigne* , auteur sifflé & aujourd'hui secretaire de quelque homme des vivres , le même qu'on dit être fils naturel de mademoiselle *Lamothe* , que messieurs les premiers gentils-

hommes de la chambre , armés d'un bras d'airain , ont enfin chassée de la comédie où elle étoit depuis quarante ans , fut le premier qui rendit mademoiselle Hus infidelle à son financier ; les lecteurs me dispenseront de donner ici la liste des heureux , le calendrier deviendrait trop considérable ; d'ailleurs cela auroit un air d'indiscrétion qu'on ne veut point afficher dans un ouvrage qui courra le monde , si le monde ne court pas après lui.

Mademoiselle *Préville* joue depuis 5 ans ; sa figure est noble au théâtre , & il y a certaines piéces dans lesquelles elle fait plaisir : elle est la femme du comédien dont nous avons parlé plus haut.

Il y a encore mademoiselle *le Kain* , reçue à cent francs par mois , & trouvant mieux d'un autre côté ; mademoiselle du Bois qui promet beaucoup , & dont pour cette fois nous ne louerons que les talents.

Les comédiens de Paris comptent parmi eux des invalides , c'est-à-dire , de vieux combattants , qui , ne pouvant plus porter le harnois , obtiennent une retraite honorable ; d'autres qui

combattant mal sont obligés de quitter les drapeaux ; & enfin , des mécontents qui se retirent , parce qu'ils prétendent qu'on leur a fait un *passé-droit*.

Invalides.

Clavareau , pere ,	}	hommes.
Berci ,		
Dufresne (le fameux)		
Drouin ,		
Sarazin ,		

Mesdemoiselles ,

Quinault , l'ainée ,	}	femmes.
Quinault , cadette ,		
Jovenot ,		
Du Bocage ,		

Retirés par force.

Fierville , grand acteur à manteau : il a 83 ans ; une distraction qu'il eut à la toilette de mademoiselle Gaussin , & qui lui fit prendre un *écri*n de diamants pour sa *lunette* , engagea les gentils-hommes de la chambre à le renvoyer avec la moitié de la pension ; c'est condamner un homme au fouet , & dire à l'exécuteur , *touchez peu*.

Le Grand ,

Baron. On n'avoit reçu celui-ci qu'à cause de son nom qui étoit en vénération au spectacle.

ACTRICES retirées par force,

Mesdemoiselles,

Dangeville ,
Duchemin ,
Deshayes ,
La Batte ,
La Traverse ,
Poisson ,
Lamothe ,
Lavoye.

ACTEURS retirés de leur propre mouvement.

Fleuri, avec *pension* ; il est actuellement à Metz, & joue encore les premiers rôles dans les deux genres.

Prin, sans *pension* ; il a des talents : il joue dans les provinces méridionales de France.

Dalainville, sans *pension*, fait les premiers rôles en Hollande,

ACTRICES dans le même cas.

Mesdemoiselles,

Gautier, non l'épouse de *Drouin*, mais une actrice qui vient de mourir à *Lyon*, après avoir porté pendant 33 ans la robe de *carmélite déchauffée*; comme elle s'étoit retirée avec la pension, elle l'a touchée jusqu'à sa mort; mais émule d'une religieuse du même ordre, connue sous le nom de *sœur Louise de la miséricorde*, (la duchesse de la *Vallière*) elle rendoit à la vertu les bienfaits qu'elle avoit acquis par le crime: ce sont ses termes; la *sœur Gautier* prenoit, par année, 24 liv. sur les 1000 qu'elle touchoit, & le surplus, pendant 33 ans, a été versé dans le sein des malheureux.

Mademoiselle *Beaumenard*, retirée sans pension pour afficher la tendresse en s'attachant avec obstination à un homme de nom qu'elle n'aimoit pas, ayant repris, depuis, le train de son état, mariée à *Bellecourt*, comme nous l'avons dit, & rentrée enfin au théâtre où elle a joué avec beaucoup de gaieté les rôles de *Zerbinette* dans les *fourberies de Scapin*, & de *Nicole*
dans

dans le bourgeois gentilhomme ; son mari a donné une comédie il y a trois mois , sous le titre des fausses apparences , qui a eu quelque succès.

Mademoiselle *Brillant* , retirée sans scandale & sans pension ; elle est aujourd'hui dame de paroisse , s'attache , depuis la publication du colporteur , à édifier gratis ceux qu'elle a scandalisés pour leur argent.

THÉÂTRE ITALIEN.

Mario Baletti joue depuis 46 ans sur ce théâtre , & depuis cinq années seulement il a quitté les rôles de jeune amoureux qu'il jouoit , comme on peut le faire à soixante-dix ans ; ce trait me rappelle une anecdote du fameux *Baron* , qui , représentant à près de 80 ans *Rodrigue* dans le *Cid* , se jetoit aux pieds de *Chimene* encore assez lestement , mais il falloit que deux garçons de théâtre le ramassassent ; *Chimene* avoit beau lui dire de se lever , la durée de son respect étoit forcée , & il ne dépendoit pas de lui d'obéir à sa maîtresse.

Dehesse , né , à la Haye , d'un prince , dit la chronique , de la maison de Hesse ,

représente les comiques & les payfans sur le théâtre de Paris depuis 28 ans ; il a beaucoup de talents, & avant que *Noverre* parût, il avoit la réputation du plus grand maître des ballets de l'Europe.

Ciavarelli, Sicilien, joue depuis 22 ans les rôles de *Scapin*, c'est ce qu'en Italie on nomme *Briguel* ; personne n'a une physionomie de scélérat aussi marquée, & personne n'est plus honnête homme ; pieux sans hypocrisie, compatissant sans ostentation, tout étonné dans ce Sicilien, & j'ose dire qu'il fait beaucoup d'honneur à son état.

Rochard est de Paris ; il quitta, en 1740, le barreau où il avoit une charge de substitut du procureur-général, & la sacrifia par inconduite au théâtre ; il joue depuis ce temps tous les rôles, & sur-tout dans les parodies, où il brille par la netteté & le goût qu'il met dans son chant ; ses camarades l'accusent d'aimer leur argent, mais il faut, disent ces bonnes gens, supporter ses amis avec leurs défauts.

Carlin Bertinazzi, de Turin, joue depuis 20 ans les rôles d'arlequin avec un succès qui l'approche des *Dominique*

& des *Tomassin* ; beaucoup de farceurs sont venus pour le remplacer , parce qu'il n'attend qu'un successeur pour se retirer , mais ces prétendants étoient *ses singes* & non pas *ses émules*.

Baletti , fils de *Mario* , joue depuis 18 ans les rôles de premier amoureux dans les pieces Italiennes & Françaises ; il a de l'intelligence , mais les organes sont contre lui ; il a été très-bien élevé & a fait de très-bonnes études.

Veroneze fait depuis 20 ans les rôles de *pantalon* avec une médiocrité continue ; il est auteur très-fécond , & l'on compte que depuis qu'il est à Paris , il a mis au théâtre Italien 37 pieces : on l'accuse de.... Mais si vous écoutez le peuple , tous les Italiens ont ce goût-là.

Champville , frere de *Préville* , du théâtre François , joue les amoureux dans la comédie , & les paysans dans les parodies : il a été pensionnaire pendant dix ans , & il est reçu depuis 1759.

Veroneze , fils du *Pantalon* , est un *bouche-trou* très-médiocre ; le crédit de ses sœurs l'a fait recevoir il y a trois ans.

Il y a encore quelques autres acteurs à pension dont nous ne parlerons pas.

A C T R I C E S.

Mademoiselle *Deheffe*, femme du comédien de ce nom, est fille du fameux Tomassin; elle a été long-temps connue sous le nom de *Catine*: elle joue depuis 35 ans tout ce qu'on veut lui faire jouer; elle avoit pris d'abord l'emploi des soubrettes qu'elle a quitté par docilité pour le goût du parterre, qui donne en despote la loi aux auteurs & aux acteurs de Paris.

Mademoiselle *Riccoboni*, bel esprit, auteur, femme galante, mais fort mauvaise actrice, joue depuis 26 ans quelques amoureuses; son âge & sa taille lui ont fait abandonner cet emploi pour prendre les personnages de *mere* qu'elle n'a jamais remplis dans l'état civil, quoiqu'elle y travaille infatigablement depuis 45 ans.

Un homme d'esprit, qu'elle avoit trompé, composa contre elle cette épigramme marquée au bon coin:

*Quand je prétends me venger d'une femme,
Dont les vices honteux emplissent l'univers,
Je ne vais point chercher le sel de l'épigramme,
Je la nomme, & son nom la peint mieux que mes
vers.*

Mademoiselle *Biancolelli*, (appelée vulgairement mademoiselle *Therese*) fille du dernier *Dominique*, connu par une traduction d'*Horace* & quelques bonnes parodies, joue depuis 24 ans les premières amoureuses dans le François ; elle devoit aller plus loin, mais le public, qui a par-tout des idoles qu'il ne veut jamais quitter, ne l'a pas assez encouragée : plus heureuse que l'actrice dont nous venons de parler, mademoiselle *Biancolelli* a eu le bonheur d'être mere plus d'une fois.

Mademoiselle *Favart* joue depuis 13 ans dans les parodies, où elle fait un grand plaisir ; il y a quelque temps que la manie d'être auteur la gagna ; elle a des *fabriquants* dont elle veut bien adopter le travail : ceux qui ignorent que mademoiselle *Favart* ne fait pas lire, croient qu'elle compose les pieces qu'elle met sous son nom. Le maréchal de Saxe l'aima assez pour l'enlever à son mari ; elle étoit la sultane favorite, lorsque ce héros mourut à Chambord : on fit à cette occasion les quatre vers suivans :

*O toi, qui d'Albion déstias le courage,
Et qui fus des François l'unique boulevard,
Toi qui portas par-tout la mort & le carnage,
Devois-tu donc mourir sur le sein de Favart ?*

Mademoiselle *Camille Veroneze* joue les foubrettes dans les pieces Italiennes ; je n'ai jamais vu de femmes qui aient les passions aussi vives que celle-là ; elle tombe dans des convulsions léthargiques à l'aspect d'un amant qui lui aura fait une infidélité : elle aime de bonne foi & oublie difficilement ; ce qui fait qu'on ne lui compte que six amants depuis dix ans qu'elle est dans le monde ; elle est danseuse pantomime excellente.

Mademoiselle *Desglands*, qui, de servante d'une abbaye de volupté, devint elle-même nonain de ce beau couvent, où elle prit le voile des mains de la révérende mere *Pâris*, & quitta cette abbesse pour venir figurer sur le théâtre Italien ; mais la grosseur de sa jambe ne lui ayant pas permis de suivre les éléments de *Terpsichore*, elle essaya quelques petits airs dans lesquels elle ne déplut point : les suffrages du public lui ont donné le desir de faire mieux ; elle y a réussi ; sa voix s'est perfectionnée : argument bien fort contre ceux qui prétendent que la volupté la gâte. Si ce dernier systême trouvoit encore des partisans, j'ajouterois, à

l'exemple de mademoiselle *Desglans*, vingt-trois chanteuses qui jouissent, à Paris & ailleurs, des plaisirs les plus emportés, sans rien perdre des graces mélodieuses de leur voix.

Les Italiens, jouets éternels des caprices du public, ont actuellement un théâtre bâti sur le sable, je veux dire mobile au point que tous les expédients leur paroissent bons pour attirer le public, ou le ramener quand le caprice, le goût ou l'inconstance le conduit ailleurs; ainsi je ne parlerai point des acteurs à pension de ce théâtre, ni de la variété de leur spectacle; c'est un mouvement perpétuel dont il ne seroit pas aisé de développer les ressorts: enfin ces comédiens, ardents à saisir tout ce qui peut affecter le public, tentent toutes les choses pour réussir, & je ne doute pas qu'ils ne mettent incessamment le comble aux moyens extraordinaires qu'ils emploient en offrant aux spectateurs des actrices vertueuses: cette nouveauté leur attirera plus de curieux que le *Coulevart* & le *Cailleau*.

Toutes ces considérations n'empêchent pas de parler de ce *Cailleau* & de quel-

ques autres pensionnaires nouvellement attachés à ce théâtre.



P O R T R A I T S

Des nations de l'Europe , par ordre alphabétique.

ON ne pourroit pas dire des nations ce que disoit un peintre du siècle dernier : j'avois été assez heureux pour engager le prince à réunir en une même chambre les trente plus belles femmes de France , & en prenant ce que chacune d'elles avoit de plus exquis dans la figure & autres proportions du corps , je ne pus parvenir encore à faire ma *Vénus*. Il est très-certain qu'en prenant de chaque peuple la vertu qui le distingue particulièrement , il seroit très-facile de composer de toutes ces pièces assemblées un ensemble qu'on n'a pas encore vu , je veux dire un *homme parfait* ; mon projet n'est point de faire ici la critique ni l'apologie des nations , je veux seulement donner une légère esquisse des qualités bonnes & mauvaises qui les caractérisent ; je ne veux obliger

obliger ni fâcher personne , & ceux qui viendroient me remercier , auroient aussi grand tort que ceux qui iroient se plaindre.

Il est inutile de prévenir que ces tableaux qui vont peindre le gros de chaque nation , n'ont aucun particulier en vue ; ce sont des traits généraux qui souffrent des exceptions chez les peuples mêmes qu'ils désignent : tous les Allemands ne boivent point , & tous les Italiens ne sont pas jaloux ; il en est de même des défauts des nations , qui ne sont jamais l'apanage de tous les citoyens.

A L L E M A N D S .

L'Allemand est brave , docile au commandement , il aime la probité : sujet à se prévenir , il a la manie injuste de juger d'une nation par un seul homme : entêté dans ses idées , il ne revient que difficilement : à la vérité il aime le vin à l'excès , mais triste ou furieux dans son ivresse , il boit beaucoup plus par habitude que par goût ; peu capable de créer parce qu'il n'a pas cette vivacité que demande l'invention , il raffine , polit &

perfectionne tout, parce qu'il est doué de cet esprit calme, méthodique & pensant qui voit tous les objets sans se passionner, en calcule l'utilité actuelle & l'utilité possible; on lui a fait pendant long-temps le reproche de ne s'adonner qu'à l'étude des loix & du droit public, *Puffendorf* & *Grotius* auroient traité de barbares ceux qui auroient fait de pareils reproches à quelque nation que ce fût, & ils auroient eu raison, l'étude de la législation doit être celle de toutes les nations; les Allemands la possèdent supérieurement à tous les autres peuples de l'Europe; mais ce qu'on peut leur reprocher avec raison, c'est de trop s'appesantir encore sur la philosophie de l'école. *Leibnitz*, le premier de leurs philosophes, a eu quelques émules, mais en petit nombre, & la physique n'a pas fait en Allemagne tous les progrès dont elle étoit capable dans ces climats. L'Allemand ne sacrifie pas assez aux graces, & connoît trop peu les ouvrages de pur agrément. Un roi philosophe, de qui on pourroit dire avec justice ce qu'on a dit de César, *eodem animo scripsit quo debellavit*, c'est-à-dire, très-foiblement, car le François ne rend

pas ici la double énergie du mot *animo*, c'est-à-dire, qu'il a écrit avec autant de force, qu'il a combattu avec courage : ce prince si aisé à reconnoître dans la cathégorie des rois, a soutenu au professeur *Gottschedt* de *Leipsik*, que la langue Allemande n'étoit point susceptible des agréments de la poésie : si j'en crois les ouvrages du professeur, le roi de Prusse a raison ; mais les fables de *Heller* & les satires de *Rabener* m'ont paru très-poétiques à beaucoup d'égards.

J'ai dit que l'Allemand étoit brave, l'homme bien né l'est toujours ; je ne parle point de lui ici, je parle du soldat, & je crois que si j'analysois les principes de sa valeur, je les trouverois moins dans les sentiments que dans la dépendance sous laquelle on le tient toujours assujetti.

Le joug de l'autorité féodale qui s'est conservé dans l'Allemagne par les mêmes motifs qui l'ont fait abolir en France, rend le sujet *serf*, & l'Allemand qui ne naît que pour obéir, ne connoît que l'ombre de la liberté ; arraché incessamment à sa charrue pour aller travailler aux plaisirs de son prince, il n'est ni à lui ni à sa famille, il est tout à celui sous

le joug duquel il est né : or je demande si un homme de cette sorte ne doit pas être le soldat le plus ardent à observer la discipline ; plein de respect pour ceux qui le commandent , il les fuit moins par l'impulsion du courage, que par la nécessité d'une obéissance aveugle : aussi voit-on l'Allemand se rallier jusqu'à six fois , conduite rare qui n'est jamais l'ouvrage de la seule vertu : pourquoi ? c'est que la vertu réfléchit, & que la réflexion met des bornes à la valeur. Si on pouvoit douter de ce que je remarque ici , je renverrois les incrédules à l'histoire de tous les peuples, & je leur prouverois par elle que tous les princes & les guerriers qui ont acquis le titre peu glorieux de *hardi* & de *téméraire* , ont tous mis dans leurs actions plus de férocité que de raison & de vertu.

J'ai dit plus haut que l'autorité féodale avoit été détruite en France par les mêmes raisons qui la font subsister dans l'Allemagne ; cette question que je n'ai vu traitée nulle part , intéresse : j'en connois toute l'étendue & la vérité, & je suis bien tenté de la traiter ici ; la matière est belle. Je défendrois , en la discutant, la cause de tous les peuples.

de l'empire ; & , ce qui étonnera ceux qui n'ont pas approfondi cet objet , je justifierois leurs maîtres que l'on traite trop légèrement d'*opresseurs* & de *tyrans* dans deux mille écrits polémiques ; je ferois voir que la nécessité de la balance que le corps Germanique doit tenir entre.... mais je me rappelle qu'en publiant un almanach , je ne dois pas écrire un ouvrage politique.

Quand j'ai observé que l'Allemand jugeoit de toute une nation par un seul homme , j'ai observé une vérité que deux cents traits pourroient justifier. L'Allemand reçoit ses premières idées & y demeure ; qu'un Italien le trompe au jeu , tous les Italiens sont des frippons ; qu'un François lui fasse une impertinence , tous les François sont des impertinents : témoin cet Autrichien , qui , passant par *Blois* où il n'avoit vu que son hôtesse qui étoit rousse & peu complaisante , mit sur son *album* ; nota que toutes les femmes de *Blois* sont rouses & acariâtres.

La manie des titres est , comme le *splen* en Angleterre , une maladie de climat ; un marchand a-t-il obtenu pour cinq cents ducats le titre de *baron* , ce

seigneur à *diplôme* est traité de vos *graces*, & souvent le faquin à qui on donne ce titre est un personnage très-peu *gracieux* ; les *excellences* y sont moins prodiguées, mais cependant leur nombre est encore trop multiplié : au reste le détail des qualifications fait une étude particulière en Allemagne, parce qu'on n'y parle jamais aux personnes qu'en faisant précéder chaque phrase du titre qu'elles portent, dans le cas où l'*excellence* ou vos *graces* ne leur sont pas dues, *M. le conseiller*, *M. le secrétaire*, *M. le pasteur*, *M. le poëte* ; il faut connoître ce que sont les gens ou ce qu'ils savent faire avant que de leur parler.

La chancellerie Allemande a aussi une étiquette relative aux titres & aux qualifications dont elle ne se dérange jamais ; & expédiât-elle un décret fulminant du prince, le mot de *gracieux* y est toujours placé ; le greffier qui vient lire à un malheureux le jugement qui le condamne à périr, lui dit : « écoutez la *gracieuse* » sentence de mort que le très-*gracieux* » conseil vient de prononcer en votre » *faveur*. »

Les Allemands ne protègent point assez les lettres, & les hommes qui

aiment à penser en trouveront la raison dans le caractère même de cette nation. Un des plus beaux génies du siècle (M. d'Alembert) dit dans l'éloge historique de Montesquieu, que les belles-lettres n'étant point en crédit en Allemagne, le législateur François ne vit à Vienne que le prince Eugene, & qu'il cessa de voyager dans cette partie de l'Europe, parce que Frédéric ne régnoit point encore. Cet éloge exclusif seroit déplacé, s'il étoit moins vrai; mais on doit convenir que si depuis vingt-deux ans plusieurs princes d'Allemagne ont accueilli les gens de lettres, ils ne doivent cette gloire qu'à l'envie qu'ils ont eue d'imiter le héros du nord.

A N G L O I S.

L'Anglois doit peu à la nature; ses vertus & ses vices naissent de la constitution de son gouvernement: constitution vraiment admirable, dit un des plus grands génies de la France; mais il ne s'enfuit pas de cet éloge que les autres peuples doivent imiter la forme constitutive de l'administration Britannique. Ce qui fait la splendeur de l'Angleterre seroit la ruine d'un état pure-

ment monarchique : d'où vient ? La réponse à cette question entraîneroit de trop grandes discussions ; ceux qui cherchent à s'instruire, trouveront la preuve du principe que je viens de poser dans le président de *Montesquieu* : ainsi sans considérer ici l'Anglois comme citoyen d'un état où les loix n'ont de force que par le concours des trois pouvoirs, je ne l'examinerai que comme membre de la société générale.

L'Anglois est brave par système, populaire par état, savant par goût, généreux par ostentation, dédaigneux par réflexion, intempérant par ennui, galant par oisiveté, honnête homme par principes, & flegmatique par climat ; détaillons ce portrait, & tâchons de le rendre sensible par le développement des nuances.

La bravoure de l'Anglois est systématique, & n'en déplaît à M. de Voltaire qui a rendu ailleurs justice à cette nation, je crois qu'il s'est trompé lorsque, dans le parallèle qu'il a fait dans le poëme de *Fontenoy* du peuple vaincu & du peuple vainqueur, il a dit :

. *L'Anglois est abattu,*
Et la férocité le cède à la vertu.

L'Anglois à un courage raisonné qui n'est ni une valeur tranquille ni une férocité cruelle; il fait se battre, & s'il est quelquefois emporté au delà des bornes que l'humanité prescrit, c'est la honte d'être vaincu qui le porte à ces excès : l'Anglois victorieux est humain, on peut même dire généreux : on me citera des exemples qui prouveront le contraire de ce que j'avance, je riposterai par un aussi grand nombre qui justifieront ma thèse.

Populaire par état. Il faut de toute nécessité qu'une nation qui se gouverne elle-même ait ce caractère-là; un pair de la Grande - Bretagne n'a au dessus d'un homme qui n'est point titré, que l'avantage d'opiner dans la chambre haute, tandis que celui-ci opine dans la chambre basse; mais le lieu où les suffrages se donnent, n'en fait pas le mérite, & aucun bill ne passe dans l'état sans la voix de la chambre des communes; ainsi la naissance en Angleterre est inutile dans le gouvernement où le mérite fait tout; elle sert seulement à la cour pour rendre capable de certaines prérogatives dont la noblesse seule est susceptible; mais ces distinctions sont

souvent un titre qui prive de la faveur du peuple : or toute nation qui a du crédit dans l'état & qui concourt à la promulgation des loix, est sûre de n'avoir dans son sein que des citoyens populaires. Ce caractère qui fait se communiquer, est moins le fruit de la vertu & de l'affabilité, que de l'intérêt & de la nécessité ; ce qui attire de la considération à un pair d'Angleterre, dégraderoit un comte de l'empire : je n'en dis pas la raison, il ne faut que penser pour la sentir.

Savans par goût : l'Anglois aime les arts avec passion, parce qu'ils ont toujours été honorés & encouragés en Angleterre ; un homme de condition qui fait un livre en France, y est encore montré au doigt ; un pair de la Grande-Bretagne ne rougit point de publier un livre sur la maniere de traiter les chevaux, parce que l'Anglois qui pense, ressemble au vieillard de *Térence*, & croit que tout ce qui intéresse l'humanité ne peut le dégrader : *nihil humani à me alienum puto.*

D'ailleurs la liberté que les Anglois ont d'écrire sur tous les objets du gouvernement, leur donne nécessairement.

le desir de s'instruire , & ce goût est fortifié par l'envie de mériter de l'état en défendant ses droits dans Westminster. La licence de la presse a beaucoup contribué en Angleterre au progrès des arts ; on en abuse souvent , je le vois , mais les biens qu'elle cause , surpassent les maux qui naissent d'une prérogative trop étendue ; car il est hors de doute que les hommes publics sont toujours retenus par la crainte de la censure , & un ministre mesure & compasse ses opérations avec sagesse , dès qu'il fait qu'il sera libre au dernier citoyen de les attaquer.

Ce n'est pas qu'on ne punisse quelquefois les libelles en Angleterre , mais ces condamnations sont rares , & il faut que dans un cas pareil toute la nation se soit cru attaquée dans son ministre. Charles II , rappelé par le repentir des Anglois sur le trône de la Grande-Bretagne , encore dégouttant du sang de son pere , traversant un jour une place publique , demanda à ceux de sa suite ce qu'avoit fait un homme qu'il voyoit au pilori ; il a composé , lui répondit-on , des libelles contre vos ministres : *le sat* , s'écria le roi , *que n'écrivoit-il contre moi , on ne lui auroit rien fait.* Ce mot de Charles II.

veut dire que le ministère Britannique aimoit mieux alors punir ceux qui blefsoient son amour-propre , que venger la majesté du trône. Il est vrai que ce Charles II ne se rendit guere digne de la nation qui l'avoit rappellé ; il oublia les fautes de son pere , & employa dans des plaisirs tumultueux & peu décents les subsides immenses qu'il tira du parlement : or , à Londres , où le roi n'est que le premier citoyen , on ne se fait pas une loi de réprimer ceux qui écrivent contre un monarque qui s'attache à ruiner l'état qu'il devoit enrichir.

Dans un royaume monarchique , l'administration doit être différente , & la personne du souverain y est sacrée au point qu'on ne pourroit sans crime y censurer les démarches mêmes qu'on croiroit injustes : à l'égard des ministres que le peuple François se plaît quelquefois à chançonner , il dépend d'eux de punir & de pardonner. Le cardinal *Richelieu* , dont l'ame orgueilleuse respiroit la vengeance , ne fit grace à aucun de ceux qui écrivirent contre lui. *Mazarin* , contre qui toute la France brouilla du papier , ne punit que *Scaron* & *S. Evremont* de tous ceux qui l'avoient

critiqué. Colbert ne se vengea de personne , & lorsqu'on vint lui dire que le poëte *Henaut* avoit fait contre lui ce fameux sonnet , *Ministre lâche* , &c. il refusa de le lire , & demanda seulement si le roi y étoit attaqué : on lui répondit que non ; en ce cas , reprit Colbert , laissez l'auteur tranquille. Quelle grandeur d'ame ! je ne fais si elle trouveroit beaucoup d'imitateurs ; mais je dois dire que ceux qui pensent comme le ministre François sont bien respectables.

J'ai dit que l'Anglois étoit généreux par ostentation , & j'ai dit vrai ; il étale chez lui & ailleurs ces dépenses d'éclat qui affichent le faste & la magnificence ; que Voltaire , que Rousseau , ou quelques autres grands hommes ouvrent dans Londres une souscription pour leurs ouvrages , milord A*** , qui se voit en tête de la liste , signera pour 100 guinées ; milord B*** un peu avaré , mais entiché de la manie de passer pour généreux , signera pour 150 ; ainsi du reste. Si la liste des souscriptions avoit été secrète , toutes ces magnificences se seroient bornées au prix du livre , je veux dire à une guinée.

Mais les voyages coûtent beaucoup à

l'Anglois, dit-on ; c'est une erreur , & il ne faut point connoître la valeur réelle des especes pour parler ainsi : la guinée vaut près du double en France qu'en Angleterre , & en Italie un quart en sus de ce qu'elle vaut en France ; ainsi vous verrez que les marchandises & les denrées nécessaires à la vie étant à meilleur marché en Italie & en France , l'Anglois économise & gagne en voyageant ; ainsi ce que le vulgaire regarde comme une affaire de faste , ne doit être considéré que comme un arrangement domestique.

Ce qu'on peut ajouter à l'avantage des Anglois, c'est qu'ils voyagent pour s'instruire ; ce n'est pas que l'air contagieux de Paris n'en gâte quelques-uns , qui , au lieu de rapporter dans leur patrie des connoissances utiles , reviennent avec les airs évaporés de ces jeunes gens avantageux & mal élevés , qu'on appelle *petits-mâtres* , & que le sage Garik tâche de corriger en les tournant en ridicule sur la scene.

Dédaigneux par réflexion : marchez d'un pas égal avec l'Anglois , il vous suit ; montrez-lui le desir le plus léger de l'emporter sur lui , il vous dédaignera moins par mépris pour vous , que pour se ven-

ger du mépris qu'il croit que vous avez pour lui ; on dit & on écrit depuis près de trois siècles qu'il y a une antipathie entre les François & les Anglois ; rien n'est plus faux que cette allégation : les François estiment réellement les Anglois, ceux-ci n'estiment pas les François, mais ce qu'on appelle antipathie de la part de ceux-là n'est que l'envie de maintenir l'équilibre, & de jouer l'égalité entre les deux nations.

L'Anglois, disoit le comte de Forcalquier à milord Montaigu, est bien estimable hors de son isle ; il y a du moins, répondit milord, l'avantage de l'être quelque part.

La repartie de M. de Montaigu étoit vive, mais le doucereux M. de Forcalquier la méritoit peut-être, parce qu'il avoit rendu sa pensée, & que la vérité qu'il avoit voulu dire, devenoit une épigramme par la tournure avec laquelle il l'avoit rendue ; ce qui est de constant, c'est que l'Anglois, aimable chez les étrangers, est très-difficile à vivre dans sa patrie : je donnerois encore les raisons de cette différence, si je voulois allonger cet article.

Intempérant par ennui : l'Anglais qui

se lasse de tout, veut rejeter la réflexion qui vient lui faire sentir le vuide de son ame, & il s'enivre tristement pour y parvenir avec plus de rapidité, parce, qu'en perdant sa raison, il se trouve dans l'état d'anéantissement où il veut être; l'amour chez lui n'a guere d'autre motif, & il voit les femmes par un besoin qui naît moins du tempérament que de cette oisiveté où il végete, & de laquelle il ne sort guere que pour tomber dans une position singuliere ou dangereuse. Honnête homme par principes, l'Anglois a de la probité, comme un gentilhomme de tous les pays a de l'honneur. Vertueux par sentiment, il soulagera de son propre mouvement un malheureux, & ne nuira à personne de sang-froid; tendre, compatissant, il aime l'humanité, & il la respecte avec le ton despotique qui la révolteroit ailleurs.

Flegmatique par climat : cette odeur du charbon qu'on respire dans Londres, attriste & inspire cette mélancolie qui dégénere par gradation dans cet ennui de soi-même, qui vous conduit à cette maladie de *consumption* qu'on nomme le *splen*.

J'ai lu trente volumes au moins de
prétendus

prétendus érudits qui crioient d'un ton véhément & injurieux que les Anglois étoient damnés, parce qu'ils contrevenoient, en se tuant *méchamment*, à la première loi de la nature, qui est de dire, *homme, veille à ta conservation*. D'autres grands enthousiastes de la nation Britannique élèvent le courage & la grandeur d'ame des Anglois, & mettent cette nation au dessus des Romains, parce qu'on trouve dans un des *Pemflets* que le *lord un tel, lady une telle & le savetier un tel* se sont tués dans la même semaine; je réponds à cela qu'il n'y a dans la conduite des Anglois qui se tuent, ni crime ni grandeur d'ame; le *splen* est une maladie de climat, & un Anglois qui se tue à Londres, n'est pas plus généreux que son compatriote qui meurt de la fièvre à Cantorbery: de là vient que les *sui-cides*, notés d'infamie en France, ne sont point punis en Angleterre; on flétrit à Paris un criminel, & on plaint à Londres un malade.

Ce que les Anglois, dit l'auteur du préservatif, ont de mieux sur nous, c'est qu'ils n'ont ni moines ni loups. J'aurois bien d'autres avantages à ajouter à

ceux-là, mais je me ressouviens que je suis François, & qu'à balance égale..... devinez si c'est par modestie ou par amour-propre que je m'arrête.

E S P A G N O L S.

L'air grave & flegmatique de l'Espagnol passe pour de l'orgueil, & il n'en est pas toujours; ce n'est pas que cette nation n'ait un fonds de vanité; qu'elle doit à son courage, aux idées qu'elle a de son origine, & peut-être à la majesté de sa langue, la plus pompeuse que je connoisse & la plus capable d'élever l'ame.

L'Espagnol est brave, sa cavalerie a toujours fait des merveilles; mais il est assez généralement reçu que depuis l'affaire de Rocroi, l'infanterie Espagnole n'a pas repris cette force qui la distingua pendant si long-temps; cependant elle a fort bien donné dans la dernière guerre d'Italie.

Les Espagnols sont tendres & paresseux, & le climat seul les rend tels; les femmes qu'ils idolâtrèrent jusqu'à la puérilité, y sont dévotes & galantes; comme dans tous les pays où la super-

tion se mêle à la religion. Si vous lisez l'abbé Prévôt & quelques autres romanciers moins estimables, vous y trouverez des Espagnols presque toujours barbares & sanguinaires, mais ces événements sont imaginés pour amener du merveilleux : l'Espagnol est sensible & par conséquent humain ; il pardonne rarement, il est vrai, quand il se croit offensé.

Tu parois Espagnol & tu fais pardonner.

Cette réflexion de monsieur de Voltaire est d'autant plus juste, qu'elle est puisée dans le caractère d'élévation de cette nation : la hauteur Espagnole n'est pas seulement l'apanage des gens de condition, le dernier des hommes, un vil mendiant conserve au sein de la misère une démarche & un ton de confiance qui semblent l'élever au dessus de son état, je ne dis pas de lui-même, car un Espagnol ne met que la divinité au dessus de lui.

Les femmes n'ont pas de plus grands partisans que chez les Espagnols, & ce grand attachement pour elles est un reste de cette ancienne chevalerie que *Michel Cervantes* combattit autre-

E e 2

fois avec tant d'esprit dans *Dom Qui-*
chotte, roman le plus parfait qui soit
dans aucune nation ; bien entendu que
pour en sentir toutes les beautés, il
faut lire cet ouvrage dans l'original : la
traduction Françoisise que nous en avons
est fort au dessous. Cervantes voulant
réformer toutes ces bravades, ces jac-
tances & ces rodomontades qui ont été
pendant long-temps le ridicule de la
nation Espagnole, composa *Dom Qui-*
chotte : la chevalerie lutta quelque-
temps contre ce roman ; mais elle fut
enfin forcée de céder, & le ridicule
de ces champions errants disparut ; on
a prétendu (je tiens ce que je dis ici
d'un vieux commandant du régiment
de *Cordoua*) que Cervantes, en anéan-
tissant l'esprit dominant de chevalerie,
avoit énervé le génie belliqueux de la
nation Espagnole, & qu'en voulant
saper un travers, il avoit porté un coup
mortel au courage de la jeunesse ;
cette remarque paroîtra bizarre à ceux
qui n'approfondissent rien ; mais elle
peut être très-juste, parce qu'en re-
tournant sur ses pas, on verra que la
chevalerie a produit en Espagne ce
que les combats des gladiateurs ont

occasioné à Rome, & les tournois en France; tous les Européens sont nés à peu près également braves, mais il leur faut un aiguillon. *On meurt toujours avec courage*, dit un moderne, *quand on a des témoins de sa mort.* De là je conclus, sans manquer au respect que je dois à toutes les nations, que personne n'est brave par le seul desir d'affronter la mort.

Un militaire expose sa vie pour acquérir de la gloire, un homme de condition fert pour soutenir son nom; celui-ci va à la tranchée pour gagner un rang dont il a besoin, celui-là monte à l'assaut, parce que le soldat le regarde; & si de ces combats généraux où il est assez facile de surmonter l'amour naturel que l'on a pour la vie, on passe aux affaires particulières, on verra que l'intérêt & l'amour-propre arment seuls les combattants: on se bat pour une femme, & ce combat singulier est peut-être le plus avilissant de tous, parce qu'il dégrade presque toujours la femme pour laquelle on se bat. Aucun Romain n'a mis l'épée à la main pour *Lucrece*, & trente Grecs se sont tués pour *Phinée*.

On se bat, parce qu'on a reçu un affront en public; on se bat, parce qu'on est forcé de venger l'honneur d'un pere ou d'une sœur outragée; on se bat enfin, parce qu'on doit le faire dans un moment où l'on vous présente l'opprobre ou la mort, ou quelquefois par une supériorité d'*escrime* qu'on croit avoir sur l'offensant ou l'offensé : ainsi concluons que de tout ce peuple bra-tailleur il n'en est aucun, comme le remarque monsieur de Voltaire dans son ode sur la mort de la Margrave de Bareith, qui ne fuirait, s'il l'osoit; & ceux qui disent le contraire, ne connoissent ni leur cœur ni celui des autres hommes : on est brave par intérêt ou par amour-propre; détachez ces deux motifs, vous ne trouverez que des fanfarons ou des lâches sinceres, qui diront, je ne me bats point.

Les arts agréables ont été autrefois en honneur dans l'Espagne; Corneille & Moliere doivent beaucoup au théâtre de cette nation, Lopez de Vega est encore considéré à Madrid comme le fondateur de la bonne comédie; & ceux qui entendent l'Espagnol lui conservent en France cette même réputa-

tion ; mais des circonstances malheureuses replongerent , vers le milieu du siècle dernier , l'Espagne dans une sorte d'anéantissement. Philippe IV fut plus occupé de maintenir la paix dans ses vastes possessions , que d'y protéger les arts ; le règne de Charles II fut beaucoup moins celui des belles-lettres que des médecins & des casuistes. Les guerres intestines qui suivirent la mort de Charles porterent le dernier coup aux belles-lettres , & Philippe V , que des soins plus importants intéressoient , ne les protégea pas autant qu'il l'auroit voulu. Un bénédictin , qui a de la considération dans l'empire littéraire , est presque le seul homme dont les ouvrages soient connus au delà de l'Espagne. Des jours plus serains vont succéder à ces temps nébuleux , & l'on doit tout espérer du goût que Charles III a pour tous les arts ; la protection éclatante dont il les a honorés à Naples ne laisse aucun doute sur l'appui qu'ils trouveront en Espagne sous le règne d'un monarque dont l'avènement au trône a été signalé par des bienfaits qui doivent être consacrés dans les fastes de toutes les nations.

Je finis par une remarque singulière ; la cour de Madrid, quoique Françoisé par son roi, est la seule de l'Europe où l'on ne parle point notre langue ; je n'en dis pas la raison, on la trouve dans le génie Espagnol.

F R A N Ç O I S.

Je ferois quatre volumes, si je voulois rassembler les portraits qu'on a tracés de cette nation ; sans m'appesantir aujourd'hui sur des détails trop connus, je dirai que le François aime l'honneur : prononcez-lui ce mot, il affronte tout, & passe rapidement de la mollesse efféminée, dans laquelle il vit à Paris, au milieu des combats ; le François est le premier modele de cette espece qu'on nomme petits-mâîtres ; il aime les airs avantageux, & il vous passera plutôt un vice qu'un ridicule : juge impitoyable de tous les étrangers, il les condamne dans leurs propres foyers ; poli d'ailleurs jusqu'à l'extrême prévenance dans le sein de sa patrie, il accueille ces mêmes étrangers qu'il dédaigne chez eux, parce qu'ils ne savent pas prendre du tabac avec grace, ou

ou que Passau n'aura point fait leur habit. Prévenu en faveur de sa nation, il est assez ordinaire de lui entendre dire *que hors de la France, il n'y a point de salut pour un honnête homme*: cette idée, toute fausse qu'elle est, paroît justifiéé par le concours de toutes les nations qui viennent en foule étudier ce goût François qui l'emporte effectivement sur tous les autres peuples du monde, relativement aux choses de luxe & d'aifance; parcourez toute l'Europe, vous y verrez les femmes mises à la Françoisé, parce que les femmes qui ont le desir de plaire dans tous les pays du monde, savent que le bon goût regne souverainement dans cette nation, & qu'en l'imitant on est sûr de fixer les yeux des connoisseurs. D'ailleurs la langue Françoisé est devenue l'idiôme de tous les peuples; la vanité même des autres nations est obligée de lui céder en empruntant notre langue dans les cours étrangères. L'ambassadeur de Russie, présentant à Constantinople ses lettres de créance au grand-seigneur, prononce sa harangue en François; cet hommage, que toute l'Europe éclairée

rend à cette langue , doit nécessairement augmenter l'amour-propre des François ; j'en ai connu plus d'un assez ridicule pour croire de bonne foi qu'un homme qui ne parloit pas François, ne pouvoit avoir d'esprit : préjugé national , qui montre beaucoup de sottise & de présomption : gai jusqu'à l'étourderie , le François aime tous les plaisirs , & il fait mettre dans ses amusements une sorte de délicatesse & de décence qui en relève l'éclat ; personne ne fait mieux ordonner une fête ni en faire les honneurs : frivole jusqu'à la puérilité , il fait d'une chanson une affaire d'état , & je répète à regret que nous l'avons vu occupé pendant six mois d'un *pantin* , ne revenir de cette extravagance que pour lui en substituer une nouvelle , & passer ainsi avec un air d'importance des portraits à la *Silhouette* , à la guinguette de *Ramponeau* .

Ami des nouveautés , le François se passionne pour tout ce qui frappe ses yeux ; affecté sur-tout des amusements qui l'enchaînent , ou des sentiments qu'il adopte , il les soutient avec chaleur ; & la manie des disputes polémi-

ques est si générale dans cette nation, que nous avons vu ceux mêmes qui ne se confessent jamais, composer toutes les semaines de petites feuilles pour justifier un prélat qui ne vouloit admettre personne sans un billet de confession; tandis que le parti opposé faisoit, de son côté, gémir la presse pour condamner la prétention de l'archevêque. Les querelles littéraires, dans lesquelles tout le monde prend part, durent jusqu'à ce qu'un nouvel événement vienne porter l'attention ailleurs, & nous comptons au moins 300 brochures, toutes bien scandaleuses & bien farcies d'injures, publiées pour ou contre trois malheureux *bouffons* ultramontains, qui avoient quitté, en 1752, les tréteaux des places publiques d'Italie, pour venir estropier *Pergolese* sur le théâtre de l'opéra de Paris; le duc, la comtesse, les auteurs même les plus célèbres ont pris part à cette dispute, & le *citoyen de Geneve*, l'antagoniste le plus raisonnable de la musique Françoisé, a fait cesser le combat, en demeurant maître du champ de bataille.

Le François aime ses maîtres avec

Ff 2

idolâtrie ; moins fidele à ses autres devoirs , l'homme de condition ne se marie que pour avoir un héritier , & dès que cet objet est rempli , sa femme est reléguée dans un appartement séparé , comme un meuble dont on ne se sert plus : il a des maîtresses par air , & pour qu'on le sache , il les enrichit pour qu'on dise dans le monde qu'il se ruine : il ne faut point que la fille qu'il prend soit jolie pour lui plaire , il faut seulement qu'elle ait de la célébrité. *La Camargo* a toujours été très-laide , & trente personnes se sont dérangées pour elle , moins parce qu'elle se disoit la niece d'un cardinal , que parce qu'elle avoit le talent de faire un entrechat. Le président *de Rieux* , fils du fameux *Samuel Bernard* , qu'on a cru faussement Juif , à cause de ces deux noms , avoit la manie d'être bien auprès de toutes les femmes qui faisoient du bruit , & vouloit voir de près la danseuse ; il se fit annoncer chez elle par un écrin de soixante mille francs , & par une écuelle d'or remplie de doubles louis : *Camargo* , sensible à un compliment aussi éloquent , reçut le grave sénateur , qui apprenant le lendemain que la fille d'un

Chapelier étoit courue par un prince, voulut l'avoir, & usa pour y réussir des moyens efficaces qu'il avoit employés auprès de la Camargo ; croiroit-on que ce superbe prodigue avoit l'impudence de dire *qu'il ne savoit comment on pouvoit se ruiner ?* L'insolent l'auroit appris si la petite vérole, qui s'étoit méprise, ne l'eût pas emporté ; je me rappelle à propos de cela qu'il mourut le même jour que l'abbé *Desfontaines*, le fléau des auteurs, aussi mal-honnête homme que le vil *Fréron*, mais plus éclairé & plus amusant que lui ; ce fut à l'occasion de ces deux mots que l'athée *Boindin* fit ces vers :

*Desfontaines & Rieux ont fini leurs destins,
Riez, auteurs, pleurez, catins.*

Les grands airs & la fureur de faire parler de soi ruinent les trois quarts des François ; la liberté dont on laisse jouir les femmes, ne les rend ni libertines ni sages, mais galantes avec assez de décence pour rendre la volupté aimable & les maris tolérants ; le peuple François critique facilement la cour, c'est un reste de cet esprit de la fronde que les guerres civiles occasionerent : mais

Ff 3.

docile d'ailleurs, il paie les impôts en bon citoyen ; & si la nécessité des circonstances exige qu'on en leve d'extraordinaires, il murmure à midi, fait un vaudeville à deux heures, & paie le lendemain, parce que l'instant de la réflexion est venu, & qu'il connoît assez son maître pour être persuadé que les subsides qu'il lui demande pesent à la bonté de son cœur.

De toutes les nations qui ont cultivé les lettres & les arts, aucune n'en a porté l'éclat à un plus haut point ; je n'en excepte pas même les Grecs & les Romains : le siècle de Louis XIV, que tant d'écrivains célèbres ont comparé à celui d'Auguste, me paroît fort au dessus. L'empereur Romain eut des guerriers, des orateurs & des poètes dont la mémoire subsistera tant qu'on aimera l'héroïsme, l'éloquence & le génie, mais il n'eut ni *Corneil*, ni *Moliere*, ni *Fénelon*, ni *Lulli*, ni *Coustou*, ni *le Brun*, ni tant d'autres génies créateurs & artistes qui ont honoré Louis XIV au point de donner son nom à son siècle ; honneur qui commence en France à ce monarque. Un Anglois qui joint la naissance aux talents, dit en parlant de

sa nation : nous sommes aussi mauvais politiques que les François sont mauvais poètes. Je laisserai faire à milord les honneurs de la politique Britannique ; mais je prendrai la liberté de lui soutenir que les François sont poètes : comme il ne s'agit pas ici de savoir qui l'emporte de l'Angleterre ou de la France en fait de poésie, mais de prouver seulement que notre nation a des poètes excellents, je ne répondrai à milord qu'en lui nommant *Boileau, Rousseau & Voltaire* ; je pourrois allonger le tableau, mais ces trois grands hommes suffisent pour justifier les François.

Tous les arts sont en vénération dans ce royaume ; & si j'en excepte les heureuses découvertes que la physique doit à l'illustre *Newton*, le François est de tous les peuples celui qui a fait plus de progrès dans les arts utiles & dans ceux de pur agrément, hors la musique, dont le triomphe est en Italie.

Finissons ce tableau, que j'aurois pu étendre si l'on pouvoit dire tout le bien & le mal qu'on pense de sa nation, & remarquons avec un esprit indépendant de toute partialité, que le peuple qui peut se glorifier, au moment où j'écris

ceci, d'avoir *l'esprit des loix*, la *Henriade*, *l'histoire de l'académie des sciences*, *l'encyclopédie*, (a) *l'histoire du siècle de Louis XIV*, *Rhadamiste*, *Alzire*, le *philosophe marié*, la *Métromanie*, le *rajeunissement de Titon*, la *chercheuse d'esprit*, le *coq du village*, *l'art d'aimer du gentil Bernard*, les *égarements du cœur & de l'esprit*, les *confessions du comte de ****, *Manon Lescaut*, *Vertvert*, *l'épître aux dieux Pénates*, du cardinal de *Bernis*, les *quatre parties du jour de M. de S. Lambert*, les *tableaux de Carle Vanloo*, de *Boucher*, de *Latour*, le *mausolée du maréchal de Saxe*, par *Pigale*, les *machines de Vaucanson & de Laurent*, & mille autres ouvrages dans tous les genres; disons donc que la nation qui possède tous ces chef-d'œuvres peut avec raison se dire le premier peuple de l'univers policé, relativement aux sciences, aux belles-lettres & aux arts.

(a) Je ne suis point ici le champion de l'erreur; aussi, sans adopter les paradoxes qui se trouvent dans ce dictionnaire, je dirai que, sans la cagoterie des jésuites, cet ouvrage auroit pu paroître dans la forme décente qui doit caractériser les écrits d'un auteur qui foule aux pieds la superstition, mais qui révere un être suprême.

G É N O I S.

Dans les *mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine*, publiés en 1754, j'ai dit, en parlant des Génois, *peuple inconstant, lâche & cruel dès qu'il peut l'être avec impunité*. M. Richeri, patricien Génois, connu moins encore par sa naissance que par ses ouvrages dramatiques, m'écrivit à ce sujet, & sa lettre, comme on peut le penser, étoit une apologie des Génois; je répondis au patricien par deux faits historiques qui prouvoient évidemment que les peuples de Gênes avoit plus d'une fois massacré les troupes qu'ils avoient appellées à leur secours, ou avec lesquelles ils avoient juré une capitulation. M. Richeri, qui m'honoroit de son amitié & de sa correspondance, ne m'a pas écrit depuis cette époque : d'où je conclus que le noble Génois, subjugué par mes raisons, a avoué sa défaite par son silence.

Le Génois (on parle ici du peuple) est donc tel que je viens de le peindre; ces premiers traits ne disent pas tout, & il faut encore quelques coups de pinceau pour achever le portrait :

avare , trompeur , jaloux & vindicatif , tel est le peuple dont je trace ici les mœurs. Un homme qui cherche à se venger lâchement , trouve à Gênes des assassins à gage qui , pour deux sequins , vous débarrassent d'un homme ; & pour montrer combien la piété de ce peuple est sacrilège , les meurtriers , avant de commettre leur crime , invoquent la *Madona* & S. Antoine de Padoue , que leur superstitieuse ignorance élève fort au dessus de Dieu.

L'homme de condition n'a que l'ombre des vices & des ridicules de la populace ; j'en excepte la jalousie , qui n'est point le travers de la noblesse Gênoise ; le bel air veut même que leurs femmes aient des *sigisbés* , c'est-à-dire , dans l'esprit du mari , des complaisants qui suivent la chaise à porteurs , donnent la main aux églises , aux spectacles ; & après avoir pris l'heure pour le lendemain , retournent chez eux satisfaits d'avoir contribué à ce cérémonial extérieur : ces messieurs jouent un rôle bien différent , si l'on en croit le public éclairé , & ils poussent la complaisance dans le tête-à-tête jusqu'à remplacer le mari dans ses

fonctions les plus solennelles ; les galanteries d'une dame Génoise forment une partie des gages de ses domestiques ; ce que je dis ici n'est point un conte , & il est très-ordinaire de voir tous les gens de *madame* rassemblés dans l'antichambre de la pièce où l'on a sacrifié au plaisir , se mettre en haie lorsque l'amant sort , & tendre la main pour recevoir ses générosités : quelqu'un que je connois beaucoup , a compté jusqu'à douze confidens de cette espece ; jugez par là du peu de mystere que les femmes mettent dans leurs intrigues , & combien il en coûte à un homme qui a du tempérament ; à tout prendre cependant , je préfere l'usage Génois à l'étiquette Angloise , & j'aurois mieux payer un bien dont je dérobe la jouissance au propriétaire légitime , que de donner dix guinées pour un dîner auquel on m'aura prié ; chaque peuple a son ridicule , & les étrangers ne paient en Angleterre & en Italie que les domestiques qui ne leur sont pas attachés.

La noblesse est divisée à Gênes en deux classes , qu'on désigne sous le nom de *portico nuovo* , *portico vecchio* , por-

tique neuf, portique vieux. Les anciennes familles constituent celui-ci, & les autres forment le portique neuf, quoique les deux portiques entrent également au sénat, & concourent alternativement à la dignité suprême de la république; il est à remarquer que les nobles Génois, presque aussi idolâtres de l'étiquette que les Allemands, mettent entr'eux des distinctions d'autant plus singulieres, qu'elles ne regardent que des bagatelles que l'orgueil traite toujours avec importance; & ces mêmes nobles du vieux portique, qui s'allient indistinctement à ceux du portique neuf, ont des loix écrites par lesquelles un noble de cette dernière classe ne peut se promener sur la place où les autres se promènent, entrer dans le même café, & se trouver certains jours de l'année dans les mêmes assemblées, quoiqu'ils logent & mangent tous les jours ensemble.

Les Génois portent la couronne fermée au dessus de leurs armes, comme rois de Corse; ainsi ils ont sous leur domination ces insulaires & ceux de *Capraie*, isle située entre la Toscane & la Corse: j'ai peint les Corfes dans

plusieurs *mercures historiques des Pays-Bas*, je ne ferois que répéter ici ce que j'ai dit ailleurs ; ceux qui sont curieux de connoître cette nation, peuvent recourir à l'ouvrage que je viens de citer. A l'égard des bons habitants de Capraie, j'en dirai deux mots ; comme cette isle est un rocher aride qui ne produit aucune des choses nécessaires à la vie, tous les Caprayois sont marins, & leur navigation ne s'étend jamais plus loin que de Gênes à Livourne, & de Livourne à Bastia ; ils sont doux & humains : une singularité que je n'ai vue que là, c'est qu'ils se ressemblent tous ; l'uniformité des traits de leur visage est si parfaite, que de cinquante Caprayois du même âge, vous ne pourrez jamais reconnoître celui que vous chercherez : leurs femmes sont esclaves par une habitude qu'elles ont contractée, bien plus que par le caractère de leurs maris ; elles portent une robe bleue, faite comme les soutanes des prêtres catholiques, vont pieds nus, même dans l'état le plus aisé, & ne mangent jamais avec leurs maris.

HOLLANDOIS.

Les auteurs les plus impartiaux ne sont pas à l'abri des reproches, & mes ennemis ardens à me prêter les vues basses qui les caractérisent, ne manqueroient pas d'attribuer à la flatterie les choses obligantes que j'aurois à dire de la nation chez laquelle je vis aujourd'hui; ainsi, sans parler ici des qualités qui distinguent le Hollandois, & l'honorent dans l'Europe & dans l'Asie, je dirai que sa devise annonce les causes de sa prospérité, *concordiâ res parvæ crescunt*, & que le calme dont elle jouit au milieu des troubles qui l'environnent, prouve la sagesse de son gouvernement.

La Hollande a produit beaucoup d'hommes célèbres dans tous les genres; excellents amiraux, bons ingénieurs, braves guerriers, & hommes de lettres du premier mérite: ceux qui ont lu *Baïlle* & *Moréri* verront que je ne flatte point.

Un Hollandois qui joint la naissance au mérite, & qui partage ses moments entre la négociation & les muses, a fait un poëme épique que toutes les nations

admirent dans les traductions qui en ont été faites. M. le baron de Haren, avec qui j'avois l'honneur de m'entretenir, il y a quelques mois à Bruxelles, sur les différentes langues propres à la poésie, me disoit que la langue Hollandoise étoit précisément le contraste de la nôtre, qui, par la mollesse de ses sons, réussit mieux dans les détails tendres que dans les descriptions mâles & héroïques. *Notre langue, continua ce savant aimable, ne peut réussir à peindre l'amour ni les choses douces & agréables, mais il n'y en a pas de plus propre à rendre le sublime* : j'entends à peine la langue Hollandoise, & il faudroit la posséder à fond pour savoir si M. de Hareng n'est pas trop prévenu en faveur de cet idiôme ; un fils qui loue sa mere, peut exagérer sans manquer à la probité. Quelqu'un demandera pourquoi les Hollandois, s'ils ont une langue si propre à la poésie élevée, ont si peu de poëmes dans le genre sublime ; & je répondrai que le génie de ce républicain n'est point de s'amuser à la bagatelle, & que le véritable esprit qui distingue un peuple, est de couvrir les deux mers de ses voiles, de négocier avec toutes les nations

de l'univers , & de s'enrichir en faisant le commerce avec honneur. En effet , ne vaut-il pas mieux envoyer tous les ans des vaisseaux à Surinam & à Batavia , que de mettre au jour un poëme ? Je ne veux pas dire par là que les beaux arts ne sympathisent point avec le commerce , au contraire ils le secondent ; mais la poésie mene insensiblement à la frivolité ; & si le Hollandois devenoit frivole , il perdrait bientôt les vertus qui l'honorent & les talents qui l'enrichissent.

I T A L I E N S .

On auroit eu tort de juger de tous les *Italiens* par le portrait que j'ai fait des *Génois*.

L'Italien en général est vif , propre aux lettres & sur-tout à la poésie , dans laquelle il réussit facilement : souple & docile , c'est un *caméléon* qui prend toutes les formes au gré de son intérêt ; vindicatif , il pardonne rarement ; & on l'accuse de ne pas toujours mettre de l'égalité dans ses vengeances. L'Italien aime à voyager ; mais ardent à imiter les peuples frivoles , il ne rapporte chez
lui

lui que le ridicule des nations qu'il a vues.

P R U S S I E N S.

J'entends, sous cette dénomination, tous les sujets du roi de Prusse ; confondus autrefois avec les autres peuples du nord, on en parloit peu, & ils ne firent pas même, sous le *grand électeur*, une sensation bien considérable en Europe. Le pere du roi régnant s'attacha plutôt à avoir des colosses que des hommes ; il est vrai qu'il a rendu de grands services au Brandebourg, en commençant des établissemens que la sagesse de son fils a perfectionnés. M. de Boissy dit dans la *frivolité*, que *Berlin* est l'émule de *Paris*, & cet auteur n'a point dit une *frivolité* ni un mensonge ; les arts agréables, les sciences abstraites & les arts utiles triomphent à Berlin ; & si la France l'emporte, elle ne doit cette préférence qu'au temps & à son étendue.

Les soldats Prussiens sont, sous le héros qui les conduit, des Romains qui bravent la fatigue & l'intempérie des saisons ; modeles de la discipline la plus

exacte, leur exercice est devenu celui de toutes les nations : j'en excepte l'Espagnol, dont la lenteur flegmatique n'a pu se prêter à la vivacité des mouvements Prussiens : les François, qui se piquent avec une sorte de justice de servir de modèle aux autres nations, n'ont pas eu la vaine gloire de conserver leur ancien exercice, dès qu'ils en ont trouvé un meilleur ; & ce peuple toujours original a imité sans rougir tout ce qu'il a trouvé de supérieur dans cette partie de la tactique Prussienne. Les rois sont les hommes, & l'exemple du maître est le premier précepteur des nations.

R O M A I N S.

Nom jadis fameux, qui semblable aux anciens monuments qu'on retrouve dans Rome, n'a plus que les débris de son antique splendeur. M. de Voltaire, en comparant dans l'immortel poëme de la *Henriade* l'ancienne Rome avec la nouvelle, dit fort également :

Un pontife est assis au trône des Césars.

Et plus bas,

Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille

Le tombeau des Catons & la cendre d'Emile.

Le vrai Dieu y a remplacé les idoles du paganisme, mais des hommes foibles & mous ont succédé aux héros de l'univers : de ce sénat auguste d'où l'on dictoit des loix à tous les monarques de la terre, on expédie aujourd'hui des indulgences aux nations ; des cardinaux efféminés habitent les palais de Brutus, de Cassius & d'Antoine : de mauvais faiseurs de sonnets occupent les maisons de Virgile & d'Horace ; des princes ignorants dorment sous l'aiglelon de la mollesse dans l'appartement de Mécène ; des soldats qui fuient à l'aspect d'un fusil, remplacent les légions vétéranes ; & un praticien bavard écrit des sottises sur la table où Cicéron composa ses *Catilinaires*.

Sur ces théâtres fameux, où les édiles donnoient au peuple des spectacles brillants, on voit aujourd'hui des malheureux qui ont renoncé au plaisir de créer leurs semblables pour acquérir le triste talent de chanter en *fausset*, ou de demander d'une voix efféminée des faveurs dont la jouissance leur deviendroit non-seulement inutile, mais à charge. O Rome ! où donc es-tu, demande un philosophe en cherchant cette ville dans

elle-même ? Le courage y est énérvé , les arts y chancellent , & la mollesse du conclave y a remplacé la grandeur du sénat.

RUSSES OU RUSSIENS.

Voici encore une nation qui doit son éclat & sa consistance à un grand prince. Pierre I, dont le nom à jamais mémorable sera consacré dans les fastes de tous les peuples , s'apperçut que lui & ses sujets étoient des barbares ; il osa essayer d'en faire des hommes , & il y réussit.

Ce czar , après avoir été *Darius* , luttant en vain contre l'*Alexandre* du nord , devint lui-même cet Alexandre ; mais supérieur à *Charles XII* , il préféra la réputation d'un héros qui fait vaincre à la renommée d'un aventurier qui court le monde sans projet décidé.

Les lettres & les arts que Pierre le Grand apporta de la France , de la Hollande , de l'Angleterre & de l'Allemagne dans son pays , y croissent à l'abri du trône qui les protège ; & dans une cour où l'on favoit à peine , il y a cent ans qu'il existoit une langue Françoisé ;

on y parle à présent cette même langue avec autant de pureté qu'à Paris.

Le Russe est courageux ; & quand il est bien conduit, il brave tous les dangers ; il aime l'honneur , & surtout depuis qu'il est policé & qu'il fait jusqu'où il peut atteindre. Il est bien glorieux au célèbre *Huet*, évêque d'Avranches , d'avoir prédit , soixante années auparavant , la splendeur actuelle de la Russie , si jamais elle avoit à sa tête un souverain qui eût l'ame élevée. Pierre I a accompli la prédiction , & la Russie , presque inconnue jadis en Europe , joue maintenant un des premiers rôles sur le vaste théâtre des nations.

Le Russe est grand & magnifique ; le luxe qui regne à S. Pétersbourg éclipse le faste de toutes les autres cours : gouverné par une impératrice qui réunit la sagesse à la clémence , le Russe est fidele à ses maîtres , & si trois trahisons successives ont éclaté depuis quelque temps dans cet empire , ce sont les crimes de trois particuliers , d'après lesquels il ne faut point juger toute une nation.

S A V O Y A R D S.

Cette nation est laborieuse , brave & fidelle ; la sécheresse & l'aridité de son climat , forcent presque tout ce qui est peuple à chercher les moyens de subsister sous un ciel plus doux. Il y a peu de villes en France où l'on ne trouve des Savoyards qui ont fait des fortunes brillantes ; presque tous ont commencé par la marmotte ou par la lanterne magique. Je connois des millionnaires de cette nation que j'ai vu débiter par vendre des peaux de lièvre , & ces hommes sont bien estimables , si , comme je le crois , ils doivent leur fortune à l'industrie & à la probité.

Le Savoyard est sans contredit le meilleur soldat de toute la domination du roi de Sardaigne ; je n'en excepte pas même le Sarde qui seroit aussi féditieux que le Corse , si l'administration de Charles-Emmanuel n'étoit pas fondée sur l'austere équité : le Savoyard attaque , se rallie avec impétuosité , pourvu que ceux qui le conduisent l'animent par l'exemple ; adieu le courage , s'il perd de vue ses officiers.

Quelque triste que soit son pays, il aime à y vivre, avec la fortune qu'il a faite ailleurs, quand un établissement, qui entraîne des suites, ne le force point de rester dans les lieux où il s'est enrichi.

On a évalué à dix mille louis-d'or le montant des sommes que les *décroteurs*, *porteurs d'eau*, de *curiosités*, *ramoneurs* & *joueurs de vielle*, emportent toutes les années de la seule ville de Paris; calculez par proportion, & vous verrez que la France nourrit & même enrichit la Savoie; la simplicité frugale de cette nation permet qu'on risque l'expression.

S A X O N S.

Ce peuple est celui de toute l'Allemagne qui est le plus délié; aussi les Saxons sont appellés les *Gascons* du nord; leur idiôme même se ressent de la politesse qui les caractérise, & la langue Allemande respire en Saxe une pureté que les autres nations ne connoissent point. Le Saxon est fastueux; ami du luxe, il aime à être remarqué, & il ne veut guere passer pour Alle-

mand ; il est brave , & la protection singuliere que le comte de Bruhl , premier ministre , accorde aux arts & aux lettres , y encourageoit tous les talents , avant que les armes Prussiennes fissent de ce pays charmant un lieu de défolation. La porcelaine de Saxe le dispute à celle de la Chine à beaucoup d'égards , & l'emporte par sa couleur sur celle de Vincennes , transportée aujourd'hui au village de Seve ; la Saxe brilloit aussi par des manufactures utiles : il faut espérer que la paix , dont toute l'Europe a besoin , ramènera en Saxe les muses & les arts éplorés.

L'auteur de *l'histoire des Grecs* prétend que les Saxons & les Piémontois ont été les premiers qui ont introduit dans le jeu l'art dangereux de fixer la fortune ; je ne fais si monsieur *Ange Goudard* a des preuves de ce qu'il avance , mais je crois qu'il auroit été plus prudent de supprimer ce trait de son livre , utile d'ailleurs.

S U I S S E S .

Monsieur de Voltaire a mieux connu les Suisses dans le poëme de *Fontenoi* que

que dans celui de la *Henriade*; & je vois toujours avec douleur que dans les éditions qu'on fait journellement de ce dernier ouvrage, on laisse ces deux vers en parlant des Suisses :

*Barbares dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.*

Il ne faut connoître ni la Suisse ni l'esprit de cette nation pour la peindre ainsi. Monsieur de Voltaire, qui vit aujourd'hui sur les frontières de cette république heureuse, doit s'apercevoir que la Suisse ne fait pas son *unique métier de la guerre*, puisqu'au milieu de tous les troubles qui agitent l'Europe, elle a l'art de jouir du calme le plus profond; la Suisse d'ailleurs riche de son propre fonds & de son commerce, qui y est très-considérable, aime les arts & les cultive avec goût: il y a dans la ville de *Basle* une académie des sciences & des professeurs respectés de toutes les nations éclairées. Et on n'en impose point au public, quand on remarquera que les prix de physique, proposés par la célèbre académie des sciences de Paris, sont très-souvent remportés par des

Suisses; & cette compagnie savante se glorifie d'avoir plusieurs membres de cette nation qui lui font honneur. Monsieur de Voltaire, qui fait tout cela aujourd'hui, rectifiera sans doute, dans la première édition qu'il nous donnera de la Henriade, deux vers qui offensent une nation respectable.

Mais comment ce grand homme, qui a lu tous les ouvrages estimables, peut-il encore traiter les Suisses de *barbares*, s'il a parcouru, comme je ne puis en douter, l'*histoire militaire* de ce peuple, que M. le baron de Zurlauben a publiée il y a quelques années? Il a dû y voir des hommes & des héros qui ont maintenu plus d'un souverain sur le trône de ses peres.

Le poëte François en disant,

Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.

a voulu, du moins il me le paroît, faire un crime aux Suisses de ces capitulations qu'ils font avec la plupart des monarques & autres princes de l'Europe: si M. de Voltaire pense ainsi, il ignore que ces hommes que les cantons fournissent aux différents états, forment tout à la fois une correspondance utile & hono-

nable. En effet, un Suisse bien né, qui veut connoître l'art dangereux, mais nécessaire de la guerre, ne peut guere se former dans un pays qui, grace à sa modération & à la sagesse de son gouvernement, jouit presque toujours d'une paix profonde ; il faut donc que pour s'instruire il passe au service d'une puissance étrangere ; il traite alors avec elle de l'agrément de lever un régiment, & cet arrangement place avec gloire cette partie de la jeunesse qui ne se destine point à l'administration de la justice, au ministere des autels, ou aux diverses branches du gouvernement : le nombre de recrues qu'on fait toutes les années en Suisse, & qu'on verse dans les différents pays où le service attache cette nation, ne nuit point à l'état ; les villes n'en sont pas moins peuplées d'artistes utiles, & les campagnes remplies d'heureux cultivateurs, qui jouissent d'un bien-être que le payfan ne connoît guere que là & dans la Hollande.

Ainsi cette jeunesse qui sort tous les ans des cantons, loin de leur préjudicier, diminue la consommation qui se feroit dans le sein de chaque famille, & met par conséquent les peres de ces

H h 2

familles dans le cas de vendre ailleurs ce superflu que l'absence de leurs enfants leur laisse. Il y a plus, les Suisses que l'honneur guide plus que l'intérêt, ont des clauses dans toutes leurs capitulations, qui non-seulement ne les assujettissent point à combattre contre leur gloire, mais qui les mettroient à même, en cas d'événement, d'opposer leurs guerriers à ceux mêmes qui les ont formés.

L'empressement de tous les souverains à avoir des soldats de cette nation, fait le plus bel éloge de leur valeur.

De ce vieux proverbe qui dit, *point d'argent, point de Suisse*, on a voulu conclure que le Suisse faisoit tout pour de l'argent; sans doute, & il fait là-dessus ce que font tous les peuples de la terre: qu'on aille demander au landgrave de Cassel, au duc de Wittemberg & à quelques autres princes d'Allemagne des troupes sans argent, on répondra, *sans argent, point de Hessois, point de Wittemburgeois*, & on aura raison; mais cette conduite ne donne pas le droit d'imaginer que le Suisse sacrifieroit son honneur à l'argent; il en est généralement incapable; il est fidele jusqu'au scrupule, & c'est de là

que la garde de la porte des hôtels des princes & des grands fut confiée dans les temps de troubles à des hommes de cette nation, fermes & incapables d'introduire chez leurs maîtres ceux du parti contraire. Ce qui fut imaginé pour la sûreté des particuliers, est devenu depuis & dans des temps plus tranquilles une marque d'honneur & de distinction, & un simple gentilhomme qui n'est point titré, n'a pas le droit d'avoir un Suisse à sa porte.

Le Suisse est très-industrieux, & peu de nations connoissent aussi-bien que lui la vertu des *simples*; on lui reproche, non sans quelque raison, d'être obstiné & peu sobre.

T U R C S.

Le sentiment général du petit peuple de l'Europe est de croire que les Turcs sont des barbares; rien de plus injuste que cette idée: & si on en excepte ceux qui habitent les côtes de l'Afrique, à qui j'avoue qu'il est peu sûr de se fier, le Turc est humain & honnête, relativement aux nations avec lesquelles il commerce; j'avoue aussi

Hh 3

que l'on ne doit point s'attendre à trouver de pareils sentiments chez ceux dont le métier est d'armer en course pour chercher les moyens de *rapiner* & de faire des esclaves ; l'humanité & l'honneur ne sont que très - rarement l'apanage de ces écumeurs de mer ; d'ailleurs la croyance des musulmans est telle que , dévoués entièrement à leur prophète , ils ne pensent point que les chrétiens sont des hommes , & leur proverbe général avec les Européens , à qui ils parlent toujours en langue franque , est *christian starcan* , c'est-à-dire , un chrétien n'est qu'un chien : on juge bien qu'avec de pareils sentiments les Turcs ne doivent pas beaucoup ménager des êtres à qui ils ne supposent que de l'instinct.

Le Turc n'a pas une valeur décidée par le courage , & il n'est brave que par les préjugés de sa religion , ou par l'aliénation de sa raison ; cela m'étonne d'autant plus , qu'en relisant l'Alcoran à propos de ce tableau des nations , j'ai vu que l'espoir d'une autre vie devoit , par la politique du prophète , encourager les musulmans à braver la mort. Courbé sous le joug du despotisme , le Turc est

ignorant par devoir, hypocrite sans approfondir sa religion, & intempérant plus par goût pour le vin que par un desir décidé de violer la loi; on boit communément du vin en Turquie, mais on le boit dans le secret: or concluez de là qu'une nation qui viole secrètement sa religion dans un point qui lui paroît onéreux, ne suit les autres que par hypocrisie, ou avec cette obéissance aveugle qu'entraîne le despotisme, qui est répandu également sur la religion & le gouvernement de l'empire Ottoman.

ÉVÉNEMENTS politiques, anecdotiques & critiques de tous les mois de l'année 1761.

JANVIER.

DISPUTE pour un honnête évêque mort en odeur de sainteté. Le pape veut, les jésuites s'y opposent, sous le prétexte très-légitime qu'on ne peut pas être saint, comme *Jean Palafox*, quand on a cru que les jésuites pouvoient persécuter la vertu, maîtriser les rois & enseigner des erreurs; mais la compagnie de *Jesus* ressemble à *Cottin*, qui traitoit d'héré-

H h 4

riques & de mauvais citoyens tous ceux qui ne l'approuvoient point.

*Qui méprise Cottin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cottin, ni Dieu, ni foi, ni loi.*

Les jésuites, surpris que le roi d'Espagne demandât, avec instance, qu'on décernât les honneurs de la béatification au vénérable évêque d'Osma, ont crié : *au voleur*. Le pontife Romain a dédaigné leurs clameurs, & la *foçité*, forcée dans peu d'adorer l'image de celui dont elle a flétri les écrits, a pris le parti que ses institutions secrètes lui dictent, en félicitant publiquement à Rome le ministre de sa majesté catholique sur la béatification de Palafox, & en protestant dans un conciliabule que ce saint évêque seroit mis par tous les jésuites au rang des proscrits, dont un honnête homme ne peut chommer la fête. C'est ainsi que ces peres accommodent la religion à leur politique, & c'est d'eux qu'on peut dire dans une circonstance aussi frappante que celle-ci :

Le ciel est dans sa bouche, & l'enfer dans son cœur.

J'entends toujours avec scandale tous les prétendus bons mots qu'une intem-

pérance excessive lâche contre les saints. dont le pontife Romain garnit nos almanachs, à la grande satisfaction des citoyens indolents & des moines intéressés : on connoît le mot fort indécent de monsieur de *** ; lorsqu'on lui apprit qu'on venoit de mettre au rang des saints *François de Sales*, évêque de *Geneve*, il dit : *je ne suis pas fâché de sa petite fortune, mais il me trichoit au piquet.* De pareilles hardiesses ne devoient pas être permises ; mais pourquoi faut-il que de vieux cardinaux aient eux-mêmes donné le premier exemple de cette licence criminelle ? On n'a pas oublié les paroles de cette éminence qui, depuis longtemps impotente dans son lit, demanda quelle cérémonie annonçoit le son des cloches : son premier camérier lui répondit qu'on alloit célébrer la béatification de tels & tels. Ah ! s'écria le cardinal qui avoit passé sa jeunesse avec eux : *questi nuovi santi mi fanno molto dubitare di antichi* ; cela veut dire, ces nouveaux saints-ci me font bien douter des anciens.

De pareilles indécentes nuisent beaucoup au sacré calendrier, que tout

homme ami de l'infailibilité devrait respecter, comme on respecte les choses reçues sans les approfondir : heureux ceux qui croient & qui ne cherchent point les motifs de leur croyance : Beati qui, &c.

Tandis qu'une foule d'insectes s'acharnent impitoyablement à dégrader le *Virgile* de la France dans de gros volumes qu'on ne lit point, & de petites feuilles qu'on méprise, milord *Littelon* vient, dans des dialogues dignes de ceux de *Lucien* & de *Fontenelle*, de faire le plus grand éloge de monsieur de *Voltaire*. Un Anglois rendre justice à un François ! cette époque est intéressante dans l'empire littéraire.

Un notaire de Valenciennes casse dans le même mois, dans la boutique d'un libraire, un mariage contracté à Bruxelles dans l'antichambre d'un auteur, quoique ce mariage ait été annoncé au pape régnant ; cette affaire qui a eu des suites à Paris, trouvera place ailleurs.

F É V R I E R.

Les querelles continuent à Rome & à Lisbonne ; le chef de l'église Ro-

maine, qui doit prêcher la paix, pourroit sacrifier quelques-unes de ses prétentions, & rendre le calme à un royaume que deux tristes fléaux ont désolé, *les tremblements de terre & les jésuites.*

Grande promotion d'officiers-généraux en Espagne, qui sert de pâture au novelliste que l'hiver rend oisif : on écrit ; le ministre d'une puissance redoutable voit plus loia que les gazetiers ; il fait son plan, qu'en résultera-t-il ? le moment auquel il le proposera, pourroit bien être celui de sa chute.

Les mutineries des parlements continuent en France, où l'on ne punit pas assez le ton de ces petits-maîtres, à longue crinière, qui veulent partager l'autorité souveraine, & croient être les émules des pairs de la Grande-Bretagne, tandis qu'ils ne sont que des hommes qui ont acheté du prince le droit de prononcer en son nom, & autant qu'il le jugera à propos, sur la validité d'un mariage ou la nullité d'un testament.

Mort d'un grand homme qui avoit par fois le défaut de se livrer trop aux

petites choses, & la manie de protéger au hafard des intrigants qu'il prenoit pour des hommes à projet, qui souvent ne valent pas mieux, on lui a reproché dans sa patrie & chez les étrangers une passion affectée d'innover & de détruire tout ce que ses prédécesseurs avoient fait, & on l'a mal connu : ce qu'on a pris pour de l'amour-propre ou de la singularité, étoit l'effet d'un zele qui souvent a pu se tromper, il est vrai, mais qui avoit des vues droites qui respiroient le bien de l'état. Un inigiste, bavard éloquent, a prononcé l'oraison funebre du mort, & il a été payé pour cela.

Un grand poëte retiré dans ses terres... *les terres d'un auteur*, l'expression n'est pas commune, elle commence à monsieur de Voltaire, & si tous ces messieurs me ressemblent, elle finira à lui ; ce poëte a donné un *style* à la petite niece du fondateur de la scene Françoise. Mademoiselle *Corneille* a été enchantée de sortir de la misere ; les honnêtes gens ont applaudi à ce bienfait ; Fréron a écrit contre, personne n'a daigné le lire, & chacun a fait son métier.

Beaucoup de rumeurs à Constantinople ; Malte à l'air d'être effrayée, & tirera parti de ses craintes : au reste les politiques parient que les menaces du grand - seigneur n'auront aucun effet ; ce sera l'accouchement de la montagne.

Écrit scandaleux qui attaque tous les représentants du saint - siege dans les cours étrangères ; on le brûle à Rome, le scandale augmente, & les éditions du livre se multiplient. Veut-on faire oublier un ouvrage, la saine politique veut qu'on n'en parle pas. Un écrit qu'on brûle ressemble au *phénix*, il renaît de sa cendre ; ou, si vous voulez une abondance d'éruditions, je dirai que c'est la tête de l'hydre, plus on en coupe, plus il en renaît.

Un jeune auteur publie un ouvrage sur la déclamation théâtrale, dans lequel voulant rassurer les comédiens qu'un injuste préjugé flétrit en France & dans quelques autres pays, il leur parle ainsi :

*Ne craignez plus l'affront d'un préjugé hon-
teux ;*

*Le François, plus instruit, enfin ouvre les
yeux ;*

S'il outragea votre art, il en rougit encore :

Pourroit-il avilir des talents qu'il adore ?

Je sais qu'un sage illustre, un mortel renommé (a)

Qui hait tous les humains, lorsqu'il en est aimé,

*Du fond de sa retraite où l'univers l'offense,
A fait tonner sur vous sa farouche éloquence,*

Je sais que son ennui dans ses tristes loisirs,

Voulut empoisonner nos plus nobles plaisirs :

Je n'ose le combattre, & ma muse incertaine

Respecte, en le blâmant, ce nouveau Démofthene ;

Cependant contre lui je veux vous rassurer.

Un sage n'est qu'un homme, il a pu s'égarer.

Je desire, par le goût que j'ai pour le théâtre, que M. Dorat, auteur de ces beaux vers, fasse abjurer ce préjugé funeste qui condamne trop rigoureusement ceux qui servent aux plaisirs des honnêtes gens.

M A R S.

Le pape qui vouloit un saint dans sa famille, en a fait un du cardinal *Barbarigo*, son grand-oncle maternel, son compatriote, & son prédécesseur à l'évêché de Padoue ; mais sa sainteté ne voulant pas sans doute que les impies & les incrédules, dont le nombre aug-

(a) M. Rousseau de Geneve.

mentés dans ce siècle corrompu, osassent attribuer les honneurs qu'elle décerne au cardinal Barbarigo, à des motifs d'amour-propre ou d'intérêt, dont le vicaire du Christ ne peut être susceptible, elle a daigné rendre publics les miracles que le nouveau saint a faits ; & leur réalité bien constatée justifie la pureté des intentions du souverain pontife, & affermit la certitude où seront les fideles de ne point invoquer en vain le vénérable *Barbarigo*.

Le pape auroit mis le comble aux belles actions, si au lieu de faire grace à un chartreux Génois qui avoit été condamné le même mois à perdre la tête comme assassins, il avoit permis qu'on traînât sur l'échafaud un malheureux qui avoit souillé la dignité de son caractère.

Promotion nombreuse à Turin ; conjectures des politiques qui pourroient se réaliser : le roi de Sardaigne est assurément un des héros du siècle, & il joint à ce titre un esprit droit qui ne laisse échapper aucune circonstance utile.

Autre promotion d'officiers-généraux en France : ne pourroit-on pas dire

d'eux, *multi electi, sed pauci vocati?*

On augmente la biere à Londres ; la populace se mutine , elle force les caves des brasseurs , boit , s'enivre , dort & oublie tout.

Les libraires François publient une nouvelle édition de *Moréry* ; le maréchal de Thomond, vicomte de Clare, surpris de trouver l'article généalogique des lords *Lismore* ajouté à celui de sa maison , s'en est plaint au roi , & a impugné de faux cette généalogie : sa majesté n'a pas voulu prononcer sur cette affaire , qu'auparavant les juges du royaume d'Irlande, établis pour en connoître, n'aient décidé. Milord *Lismore*, colonel d'un régiment Irlandois au service de France , soutient son nom , le porte , & paroît attendre sans inquiétude l'arrêt des juges d'Irlande ; la mort du maréchal pourroit bien laisser cette question indécise.

M. Laurent célèbre machiniste, opere un miracle de mécanique , en rendant à un soldat, invalide, dont le bras avoit été emporté d'un coup de canon, un bras postiche qui se meut à la volonté de celui qui le porte ; son action ne dépend

dépend d'aucun ressort, & la facilité de son jeu va jusqu'à écrire fort lisiblement. Un poète vient de chanter ce nouveau *Prométhée* qui ravit aux dieux le feu du ciel ; l'Angleterre & le roi de Prusse ont tâché tous deux d'attirer près d'eux M. Laurent, qui a refusé avec respect leurs offres avantageuses ; c'est à propos de ce refus digne d'un citoyen, que le poète dit :

*En vain ce peuple fier, jaloux de nos succès,
Le rival & sur-tout l'ennemi des François,
En vain ce roi fameux par les arts & la guerre,
Qui tour-à-tour instruit & ravage la terre,
Espéroient à prix d'or acheter son secours,
Tu dois à ton pays ton génie & tes jours.*

A V R I L.

Un grand roi, environné d'ennemis puissants, cherche à les inquiéter par une alliance avec la Porte ; les partisans de ce monarque prennent le change sur cette convention, & peut-être n'en pense-t-on pas plus sainement ailleurs : la vérité est que ce traité, tel qu'il soit, n'est pas mal-à-propos dans les circonstances présentes.

Députation de six nobles Génois en Corse ; tentative inutile ; ce ne sont pas

les esprits qu'il faut concilier, c'est le vice du gouvernement qu'il faut changer; ce sont des esclaves qu'on doit rendre libres, mais cette opération ne peut être l'ouvrage des Génois qui perdront cette île à la paix, & qui n'en feront que plus heureux.

Troubles à Neuchâtel pour la religion : un pasteur, nommé monsieur *Petit-Pierre*, s'étant avisé de soutenir que les peines de l'enfer n'étoient point éternelles, des ministres éclairés se sont soulevés contre cette proposition, qui ne seroit consolante que pour les libertins; de prétendus défauts de formalités ont donné quelques partisans à l'apôtre de la nouvelle doctrine; le roi de Prusse, dont l'esprit philosophique saisit tout, a fait publier dans ses principautés de Neuchâtel & de Valangin un décret qui a pour objet d'assoupir une affaire qui de la religion passeroit bientôt aux objets les plus importants de l'état, si la sagesse n'arrêtoit les progrès de la contagion.

Dire que les peines de l'enfer ne sont pas éternelles, c'est bouleverser le système de tous ceux qui croient à l'immortalité de l'ame : récompense éter-

nelle, voilà le ciel; peine intermédiaire, voilà le purgatoire; peine éternelle, voilà l'enfer: ainsi les chrétiens, & même ceux qui ont le malheur de ne l'être pas, croient au moins au ciel & à l'enfer, & dans cette idée, les récompenses & les peines doivent être éternelles. Un prétendu esprit fort disoit au célèbre Fontanelle, que tout étoit détruit avec nous: non-seulement, répondit ce philosophe, je ne le crois pas, mais j'en serois fâché; car si je n'avois pas le bonheur que j'attends, j'aurois mieux souffrir que d'être anéanti, parce que souffrir c'est exister, & c'est toujours être.

Mort de mademoiselle Woffington célèbre actrice de Londres dans la tragédie; rivale à tous égards de notre fameuse Lecourraut; c'est à l'actrice Angloise que l'armée Britannique qui sert en Allemagne sous les ordres du prince Ferdinand, le disciple & l'émule de Frédéric, doit la souscription volontaire établie à Londres & dans plusieurs villes du royaume pour lui procurer des secours & alléger l'état; cette actrice fameuse a légué par son testament tout son bien à un officier-général: ce

dernier trait rappellera ce que le *Lacou-
vreur* fit pour le maréchal de Saxe.

J'aurai vainement mis ces deux exem-
ples sous les yeux des actrices, leur
plan est opposé au système de leurs
devancières, & je crois, s'il faut parler
vrai, que le métier d'une comédienne
qui se pique de bien jouer ses rôles, est
de ruiner un homme plutôt que de l'en-
richir.

M A L

Promotion à Londres de divers offi-
ciers-généraux ; que conclure de là ?
rien, sinon qu'on a besoin à Londres
d'officiers-généraux, parce qu'on ne
peut pas les prendre toujours en Alle-
magne.

De prétendus prophètes jugés à Co-
logne avec une clémence qui peut auto-
rifer l'audace & l'impiété : à en croire
ces imbécilles, animés par les jésuites,
disent les ennemis de cette société, le
Turc sera catholique en 1766, l'Angle-
terre anéantie sous les eaux trois jours
après, l'Afrique, l'Asie, & enfin les
synagogues de tout l'univers reconnoi-
tront le Christ à la fin de la même se-

maine ; le fameux pere Pichon , mort de chagrin d'avoir vu brûler ses livres , paroitra & fera des miracles à tout venant beau jeu ; la terre tremblera dans toutes ses parties cinq ou six mois après ; le soleil , la lune & les étoiles tomberont en 1770 , & le monde périra par les flammes en 1771 , après avoir été un an dans les ténèbres. Peut-on nier que ces gens , qui n'ont pas prophétisé l'expulsion des jésuites du district du parlement de France , la mort de Gabriel Malagrida , religieux de la même secte , la chute du journal du commerce , l'envoi de Fréron à Bicêtre , la défense du colporteur à Bruxelles , étoient de grands fots , puisque tout ce que je viens de rappeler alloit sans dire. Peut-on oublier que ces escrocs n'aient été condamnés qu'au plaisir de faire dans une voiture commode le voyage d'Italie , pour aller respirer un air doux & serein , sous le prétexte d'aller demander pardon au pape ?

Les jésuites , négociants les plus redoutables de l'Europe , perdent leur fameux procès occasioné par les lettres de change du pere la Valette , un des intriguans de la société ; ce coup prépare leur ruine.

Le sieur Palissot, auteur avili dont nous aurons le malheur de parler dans plus d'un ouvrage, ayant été invité de ne plus écrire par l'épigramme suivante :

*Beau perroquet, babillard, en délire,
Sois honnête homme ou bien cesse d'écrire.*

Il y a répondu par la pièce qui suit ; je la rapporte avec d'autant plus de plaisir qu'elle est vraie à tous égards :

*Vous pouvez bien, sans aucun atavisme,
Contre mes vœux exercer vos rigueurs ;
Vous pouvez m'envoyer, avec cent placs auteurs,
Barboter dans la fange où croupit la Morlière,
Mais vous n'étendez pas vos droits
Jusqu'à pouvoir me forcer au silence,
Perdez-en la vaine espérance,
Et honnez vos injustes laix.
Vous ne contraindrez point mon indocile verve,
Malgré Phébus, malgré Minerve,
J'ai bien aimé, jugé, l'enfant jaloux,
Si je rimetais, malgré vous,*

Le même sieur Palissot, qui, pour la première fois, s'est rendu justice dans cette réponse modérée & sage, n'a pas été épargné davantage ; & un de ses bons amis, instruit qu'il avoit proposé au libraire Duchesne de faire un corps complet de tous ses ouvrages

ges, sous le titre modeste d'œuvres de noble Charles-Arnaud Palissot, dit Montzenoi, distributeur & colporteur privilégié des gazettes étrangères dans la ville de Paris & le reste du royaume : ce poète, piqué de l'assassinat que ce barbouilleur méditoit, en faisant imprimer ses bavardages assommants, fit cette épigramme :

*Palissot, de ses vers en formant un recueil,
A ces pauvres défunts veut-il rendre la vie ?
Non, hélas ! il n'a d'autre envie
Que de les réunir dans le même cercueil.*

Il parut dans ce même mois un poème sur la mort de l'amiral Bing, que tout l'univers n'a pas jugé avec autant de sévérité que les Anglois; cet ouvrage, fait un peu après coup, est de monsieur de Sinmore. Monsieur de Voltaire, à qui l'auteur en a adressé un exemplaire, lui a écrit la lettre suivante; les expressions en sont remarquables, je les garantis sans les adopter, parce que je m'imagine que les Anglois ont jugé Bing d'après le code maritime de leur nation.

Je suis d'autant plus sensible à votre ouvrage que j'avois fait ce qui étoit en

moi pour sauver la vie à cet infortuné ; je lui avois envoyé les témoignages de monsieur le maréchal de Richelieu & de nos marins , qui tous le justifioient ; mes soins , dont il m'a témoigné sa reconnaissance en mourant , n'ont servi qu'à rendre sa condamnation plus injuste.

VOLTAIRE.

Je répète que je ne prononcerai point sur ce dernier fait ; mais cette lettre de monsieur de Voltaire me paroît curieuse à bien des égards.

J U I N.

Le siege d'une isle importante fixe l'attention de l'Europe , & sur-tout des François & de leurs rivaux ; les nouvelles du palais royal parient qu'on ne prendra point cette place : les bavards des cafés de Londres soutiennent le contraire , & les troupes des deux nations font tout ce qu'elles peuvent pour faire gagner leurs partisans ; le moment de faire passer des secours aux assiégés n'est pas saisi avec assez de justesse , & l'isle , après une vigoureuse défense , se rend.

Lorsque

Lorsque le général *Blakeney* rendit *Minorque*, dont les ouvrages importants & décisifs n'étoient pas entamés, on lui éleva une statue à *Dublin* : que fera-t-on au chevalier de *sainte-Croix* ? on l'estimera assez pour l'opposer de nouveau aux Anglois, & cette distinction vaudra bien la statue de l'Irlande.

Un avocat du parlement de Paris est rayé du tableau pour avoir soutenu dans un gros livre, que les comédiens ne doivent point être regardés en France comme *infames* : si quelqu'un lit dans cent ans la flétrissure faite à cet avocat, & qu'il ne retrouve aucun de nos livres, il croira avec raison que les François du dix-huitième siècle étoient des *barbares* ; si on avoit rayé du catalogue des auteurs monsieur *Huerne de la Mothe* (c'est le nom de l'avocat) pour avoir mal écrit son livre, on auroit eu raison ; mais on ne devoit pas le dégrader pour avoir soutenu la cause des comédiens. Mademoiselle *Cléron*, qui l'avoit engagé de publier cet ouvrage, lui a obtenu, après sa disgrâce, une pension de mille écus ; voilà ce que j'appelle des actrices en crédit : est-ce la sagesse qui donne ce

pouvoir? non parbleu; en ce cas continuez, dociles actrices, sur le même ton,

J U I L L E T.

Ouvertures de paix : les succès enflent le courage du vainqueur, & la négociation finira par des politesses froides qui ne diront rien pour la paix.

Affaire manquée des deux parts : on s'en réjouira à Londres, & on ne s'en attristera point à Paris.

Le marquis de *Ximénez*, connu par plusieurs ouvrages dramatiques, vient de faire graver à ses frais le célèbre *Montesquieu*, & a mis les quatre vers suivans au bas du portrait de ce grand homme :

*Les conquérants sont des orages,
Qui portent devant eux le désastre & l'effroi :
Ils passent, mais les loix & les leçons des sages
Sont immortelles comme toi.*

Grande crise dans le grenier de *Fréron* : un auteur, piqué du mal qu'il avoit dit d'un de ses ouvrages, alla lui en faire des reproches amers; le faiseur de feuilles, qui vit dans les yeux de l'écrivain une envie de justifier son

livre d'une façon singulière, lui dit : *Monsieur, j'ai lu votre ouvrage avec fureur, parce qu'il est bon ; je l'ai déchiré par la même raison ; vous avez réussi, j'ai mordu, & nous avons fait tous deux notre charge.* L'auteur, désarmé par cette ingénuité fripponne, fit de grands éclats de rire : Fréron, habile à saisir le moment, ajouta : *faites une nouvelle édition de votre livre, envoyez-m'en un exemplaire & deux louis, vous verrez si je sais louer.* L'auteur, qui ne trouva point la proposition de l'argent aussi plaisante que le premier propos, pria Fréron de rétracter par écrit le mal qu'il avoit dit de son ouvrage, & de terminer le billet par une promesse de le louer dans sa première rapsodie ; Fréron hésita, appella sa femme : celle-ci, payée pour être plus agréablement ailleurs, ne put monter, & le pauvre diable fut forcé de signer le billet ci-joint.

Je soussigné conviens que c'est à tort que j'ai osé dire du mal de la belle ode de monsieur le Brun, secrétaire de S. A. S. M. le P. de Conti, & je promets de la relire & de lui rendre justice. Fait à Paris le 19 juillet 1761. FRÉRON.

C'est aux étrangers à décider maintenant du cas qu'on doit faire des jugemens de cet aristarque.

A O U T.

Le nouvelliste ne s'occupe plus ni de la *Saxe* où l'on ne fait rien, ni de la *Silésie* où l'on voudroit faire, ni de la *Hesse* où l'on ne fera pas grand-chose. Un arrêt célèbre, rendu par le premier parlement de France, absorbe toutes les autres nouvelles, & les jésuites, que le malheur poursuit, viennent d'être condamnés à renoncer à leurs statuts, c'est-à-dire, à leur ambition & à leurs vices; l'affaire deviendra sûrement générale pour la sûreté des souverains & le bonheur des peuples.

Etablissement d'une *gazette de santé*: cet ouvrage me paroît d'autant plus ingénieux que tous les propos des médecins ressemblent assez à ceux des gazettes: *autant en emporte le vent*.

Histoire des filles galantes de Paris, petit in-12 de 200 pages; on voit en lisant cet ouvrage que l'auteur n'a connu que son quartier, ou peut-être que la maison qu'il habite. Peut-on mettre en

deux cents pages un livre qui formeroit seul une collection assez étendue pour composer une bibliothèque ; je ne parle pas même des filles de théâtre ; le droit de monter sur les planches leur donne le privilege d'être libertines avec aisance ; mais je veux désigner ces créatures charmantes qui, arrivant de leurs provinces en casaquins par le coche, débutent chez les *Paris* & les *Florence*, y font fortune sous le nom de belles malheureuses, & finissent par dire, *mes gens, mes chevaux, mon hôtel.*

S E P T E M B R E.

On rompt les négociations pour la paix : les députés respectifs des cours de Versailles & de Londres retournent dans leur patrie, honorés de l'estime des ministres avec lesquels ils ont traité, & l'avantage d'avoir vu du pays.

Un artiste bien convaincu que rien n'est si fou que le peuple Parisien, vient de graver une estampe qui représente ces fameux *boulevards* où chacun va traîner l'ennui dans des chars dorés :

on lit avec plaisir les vers suivants au bas de cette estampe :

*Que j'aime à contempler sur ces remparts
charmants*

*Le caprice du jour & les hommes du temps !
J'y vois au fond d'un char la stupide opulence
A peine d'un regard honorer l'indigence ;
J'y vois le financier trancher du mon-
seigneur ,*

*La coquette aux yeux faux , la prude au-
ris moqueur .*

*Sur un coursier fougueux paroît l'étourderie ;
Tout auprès marche à pied le sage qu'on
oublie .*

Ces différents objets dissipent mon ennui .

*Suivons-les , mais de loin , c'est la mode
aujourd'hui :*

*Elle fut de tout temps ; à l'aimer tout m'en-
gage ;*

*Qui l'introduit est fou ; qui la fuit n'est
pas sage .*

Il falloit un pendant à cette estampe , & le même artiste l'a fait en gravant le tableau des portraits à la Silhouette ; cette seconde estampe ne le cede pas à la première , tant pour la correction du dessein que pour l'attitude des personnages : on lit au bas ces huit vers :

*Si ces nouveaux portraits , enfants nés du
caprice ,*

*Du vulgaire aveuglé pouvoient rompre
l'erreur,*

*On ne le verroit pas, vil esclave du vice,
Condamner en autrui les défauts de son
cœur;*

*Mais pourquoi le blâmer ? la mode l'auto-
rise.*

*Quand, avec tout Paris, il admire ces
fous,*

*Et de les imiter qu'il parût si jaloux,
L'insensé ne voit pas qu'il fait une sottise.*

Si ce sont là les mœurs Françaises, il faut convenir que l'auteur ne peut être accusé d'avoir flatté. Monsieur de Silhouette, en quittant le département des finances, pouvoit bien s'attendre à être chansonné, parce que le François est tout *vaudeville* ; mais il ne devoit pas s'imaginer qu'il seroit peint, ou, pour mieux dire, barbouillé en noir dans tous les appartemens de Paris ; on attribue cette méchanceté à un fermier-général dont l'effor d'une main trop active avoit été arrêté par l'ex-contrôleur des finances.

En Portugal on brûle le jésuite *Malagrida* comme *faux prophete*, c'est-à-dire, qu'on punit un fou ; la société, n'ayant pu recueillir ses cendres jetées dans le Tage, a donné dans son mar,

tyrologe une place au prétendu prophete, & tous ceux qui sanctifient les jésuites, sont prévenus qu'à commencer au 20 septembre 1762, ils doivent solemniser la fête du vénérable personnage, confesseur & martyr, *saint Gabriel Malagrida, apôtre du Portugal*; les souverains, qui s'intéressent à leur gloire & à celle des jésuites, devroient bien vider leurs états & augmenter le calendrier de ces révérends peres de quelques nouveaux martyrs de cette espece.

O C T O B R E.

Les amis & les ennemis d'un ministre sont également fâchés de voir que celui-ci quitte le timon des affaires; on seme l'état d'écrits pour & contre; le résultat de tant de satires & d'apologies sera que dans un mois on oubliera tout à la fois le ministre, ceux qui l'ont insulté, & ceux qui ont voulu le venger.

Un auteur dramatique qui a beaucoup de dettes, & qui ne travaille pas assez parce qu'il est toujours embarrassé de savoir où il dînera, a fait cette

réponse plaisante à un ami qui le pressoit de donner une pièce :

Rien ne distrait de nos études
Comme des dettes à payer,
Et cependant il est prudent d'en faire ;
Car un auteur qui de ses créanciers
Pourroit composer un pàterre,
Seroit plus sûr de ses lauriers
Qu'un prédicant de l'honneur de sa chaire.

N O V E M B R E.

Les armées respectives, lassées d'avoir essuyé des fatigues excessives, s'approchent, se mettent en bataille, s'observent, préludent & se séparent ; presque tous les projets formés ont échoué : malgré cela, les partisans des François, des Autrichiens, des Hano-vriens & des Prussiens soutiennent que cette campagne est une de celles qui font plus d'honneur à leurs héros, & je le crois : ce n'est pas l'effusion du sang qui rend les guerriers mémorables ; la science de la guerre est vraiment celle du grand Turenne ; je me souviens très-bien d'avoir entendu dire au maréchal de Saxe que de toutes ses campagnes, celle de *Courtrai* étoit celle qui le flattoit davantage.

Un écrivain qui veut faire sa cour aux divinités de *Polymnie* & de *Terpsichore*, qui président à la musique & à la danse, vient de publier un ouvrage sous le titre de *point de vue de l'opéra*. Cette production qui pouvoit renfermer 45 volumes de galanteries scandaleuses, de fines escroqueries, & un catalogue raisonné de tous les bons mots que la *Cartout* s'est fait mâcher pendant l'éternelle durée de sa carrière ; ce livre, qui auroit excité la curiosité de tout Paris, est une petite brochure qui ne contient que des éloges : louer est une grande mal-adresse de la part des auteurs ; voulez-vous plaire, il faut critiquer.

*La satire embellit les plus simples propos,
Et l'admiration est le st. le des fots.*

Un homme qui loue est sûr de n'être approuvé que de celui qu'il flatte ; le destin d'un auteur qui déchire est bien différent : & grace à la malignité du cœur humain, tous les lecteurs deviennent ses partisans ; j'en excepte ces fots illustres & ces petits esprits qui refusent de sourire aux bons mots d'un écrivain, parce que connoissant

intérieurement leur nullité, ils craignent que quand l'auteur les aura perdus de vue, il ne démasque leur stupidité arrogante, & n'amuse les autres à leurs dépens.

Le point de vue de l'opéra dit que mademoiselle *Sallé* dansoit bien; il devoit ajouter qu'elle étoit sage. Monsieur de Voltaire, le chantre des graces, des vertus & des talents, lui avoit fourni matière à embellir son ouvrage de ce joli madrigal qu'il fit autrefois pour mademoiselle *Sallé*:

*De tous les cœurs & du sien la maîtresse,
Elle alluma des feux qui lui sont inconnus;
De Diane c'est la prêtresse
Dansant sous les traits de Vénus.*

L'auteur du point de vue continue en louant excessivement mademoiselle *Camargo* sur sa danse; il auroit mieux parlé en disant qu'elle étoit la plus aimable sauteuse du monde. Monsieur de Voltaire lui auroit encore fourni cette vérité dans ce parallèle qu'il fait de *Sallé* & de *Camargo*.

*Ah! Camargo, que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands dieux! est ravissante!*

*Que vos pas sont légers & que les siens sont
doux !*

Elle est inimitable & vous êtes nouvelle :

Les nymphes sautent comme vous ,

Et les graces dansent comme elle.

L'apologiste de l'opéra célèbre ensuite les talents de mesdemoiselles *Puvigné & Lionnois* ; mais il devoit dire que la première, froide & triste, ressembloit à *Vénus en bonnet de nuit*, & l'autre à une *Bacchante échevelée*.

Je suis fort enchanté de la justice qu'il rend à mademoiselle *le Maure* ; mais comme il ne faut jamais encenser les ridicules & les maniaques, il pouvoit finir le portrait de cette charmante chanteuse, la première de l'Europe, en observant qu'elle n'avoit jamais su lire ; que née avec peu d'esprit & une intelligence probablement infuse, elle étoit devenue folle à l'âge de 40 ans ; qu'en 1753 elle ne voulut point chanter chez madame la Dauphine, qu'on ne vînt la chercher à Paris avec un carrosse de cette princesse ; qu'elle ne vit que de *mouton*, & que ne pouvant voir d'autres viandes sur les tables qu'elle honore de sa présence, il faut que tous les honnêtes

gens, qui ont envie de l'entendre, se mettent au mouton pour toute nourriture.

L'auteur, en détaillant ces anecdotes minutieuses, mais singulieres, auroit fait connoître cette fille extraordinaire à beaucoup d'étrangers curieux de savoir les moindres particularités de la vie des gens à talents.

D É C E M B R E.

L'amour & le jeu conduisent à la ruine, la ruine mene au crime.

Un homme abandonné d'une maîtresse qui n'aimoit que son argent, attende aux jours de cette créature; un autre las d'aimer une aimable cruelle, & de ne voir que des créanciers dans son antichambre, met en Italie un terme à sa vie, & meurt martyr, parce que par une mal-adresse assez singuliere il préfere le fer à l'opium : en voilà assez sur cette seconde anecdote; l'autre trouvera une place plus étendue dans la premiere feuille de *l'observateur des spectacles*, où elle doit nécessairement être encadrée.

Les conditions de paix proposées

par une puissance à une autre , ayant été rejetées , le peuple François , frivole , aimable , léger , mais toujours *citoyen* , a jeté les hauts cris ; ses clameurs ne se sont point bornées à des bruits stériles , & une souscription pour augmenter la marine de ce royaume vient d'être ouverte avec le plus grand succès. Il est hors de doute que l'esprit patriotique , accru encore par les sacrifices que le roi très-chrétien vouloit faire , produira un bon effet , dont le résultat sera probablement de procurer une paix honorable & solide.



A N E C D O T E S

Sur les ouvrages de quelques gens de lettres vivants.

V O L T A I R E.

TOUT le monde fait que la passion la plus vive que ce poëte ait eue dans le cœur , est celle dont il a brûlé longtemps pour madame *la Maréchale de ****. C'est dans les premiers mo-

ments de son amour qu'il commença la *Henriade* ; la Maréchale devint coquette, & monsieur de Voltaire jaloux ; les amants se brouillèrent ; le poëme étant fini, l'auteur en envoya un exemplaire à la Maréchale avec ce madrigal, qui n'est imprimé nulle part :

*Quand vous m'aimiez, mes vers étoient
aimables,
Je chantois dignement vos graces, vos ver-
tus ;
Cet ouvrage naquit dans ces temps favo-
rables,
Il eût été parfait ; mais vous ne m'aimez
plus.*

P I R O N.

Fernand Cortez, tragédie de cet auteur, ayant paru trop long à la première représentation, les comédiens députerent *Legrand* à monsieur Piron, pour le prier de faire quelques corrections à sa piece ; l'auteur, offensé du propos, se gendarma contre le comédien ; mais celui-ci insista, & apporta l'exemple de monsieur de Voltaire, qui corrige ses pieces au gré du public. *Cela est différent*, répondit Piron, *Voltaire travaille en marqueterie, & moi*

Je jette en bronze : si le mot n'est pas modeste, il faut convenir qu'il est expressif.

Boindin se plaignant au même auteur du mauvais ordre qui régnoit à la comédie Française, Piron lui dit : ne parlez pas d'elle, *c'est une vieille Catin qui a perdu ses regles.*

La *Sémiramis* de M. de Voltaire ne fut pas fort accueillie à la première représentation ; l'auteur trouvant M. Piron dans le foyer, lui demanda ce qu'il pensoit de sa tragédie : *je pense*, reprit celui-ci, *que vous voudriez bien que je l'eusse faite..... je vous aime assez pour cela*, répondit M. de Voltaire.

R O I.

Le lendemain de la première représentation des *fêtes de Polymnie*, opéra de feu Cahuzac, qui ne réussit point, M. Roi étoit à la messe aux *petits-peres* ; un enfant de trois ans sifflait entre les bras de sa bonne : le poëte se tourne & lui dit d'un grand sang-froid : *dites à cet enfant de ne point siffler ; ce n'est pas Cahuzac qui dit la messe.*

CHATEAUBRUN.

CHATEAUBRUN.

Cet auteur, maître d'hôtel du duc d'Orléans, reparut sur la scène après 40 ans, en donnant la tragédie des *Troïennes*. Dans le second acte, un Troïen venoit se jeter aux genoux du vainqueur, pour lui exposer la misère de sa patrie & lui demander du pain. *J'aurois été bien surpris*, dit alors un plaisant du parterre, *si on ne parloit pas de manger dans une pièce faite par un maître d'hôtel*. Ce mot a fait changer le trait.

CHEVRIER.

Ce n'est que moi.

Dans la comédie de la revue des théâtres, l'auteur avoit introduit une danseuse de l'opéra; elle arrivoit précisément dans un moment où la pièce chanceloit : *la critique* voyant cette fille débiter par des entrechats, lui demande :

*Quel motif en ces lieux vous fait porter
vos pas ?*

Tome I.

L1

La danseuse répond :

Je viens tirer un auteur d'embarras.

Ma foi, *il étoit temps*, repartit quelqu'un : le parterre se mit à rire, & la piece tomba.

C R É B I L L O N.

On demandoit un jour à ce poëte, dont on a attribué les tragédies à un *chartreux*, quel étoit son meilleur ouvrage : *je ne sais*, répondit-il, *quel est le meilleur ; mais je suis sûr*, montrant son fils, *que voilà le plus mauvais : c'est*, répliqua vivement celui-ci, *qu'il n'est pas du chartreux.*

LE CHEVALIER DE LA MORLIERE.

Dans la comédie de *la Créole* de cet auteur, un valet, après avoir fait à son maître le détail d'une fête, lui demande ce qu'il en pense : *que tout cela ne vaut pas le diable*, répond le maître : le parterre, en *chorus*, répéta ces mots, & la piece ne fut pas achevée.

F A V A R T.

Il étoit garçon pâtissier chez son pere, quand il fit ses premieres parodies ; ayant envoyé à M. de Voltaire celle d'*Hyppolite & d'Aricie*, dans un pâtre de sa façon, le prince des poëtes lui répondit en deux mots : *j'ai vu, Monsieur, vos deux ouvrages ; le pâtre étoit bon & la parodie excellente.* Il est singulier que M. Favart, fort libre dans ses pieces, rougisse à la moindre équivoque comme une fille bien née.

G A U B I E R.

Cet auteur donna en 1753 *Brioché*, parodie d'un acte d'opéra ; cette piece n'ayant point réussi, quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il l'avoit risquée au théâtre, il répondit : *il y a si long-temps que tout Paris m'ennuie en détail, que j'ai choisi cette occasion pour rassembler tout le monde, & prendre ma revanche en gros.* Il la prit effectivement avec usure.

L A T T A I G N A T.

Cet auteur, conseiller au parlement

L 1 2

de Paris, ayant donné la comédie du *fat* en 1751, cette piece tomba, parce qu'il n'avoit pas bien faisi les nuances de ce caractère. M. Piron, instruit de cette châte, s'écria : *je m'y attendois ; jamais un homme ne se connoît assez pour se peindre au naturel.*

S A I N T E - F O I X.

Mademoiselle la Mothe jouant le rôle de la fée, dans la comédie de *l'oracle* de cet auteur, & ne remplissant pas ce rôle au gré de ses desirs, il courut à elle, & lui arrachant la baguette qu'elle tenoit dans sa main, il dit d'une voix dure : *rendez cette baguette, j'ai besoin dans ma piece d'une fée & non pas d'une forcier.* Mademoiselle la Mothe voulut insister, mais M. de Sainte-Foix lui répondit toujours avec la même humeur : *vous n'avez pas de voix ici, parce que nous sommes au théâtre & non pas au sabbat.*

F R É R O N.

Lorsqu'on donna au théâtre François le *souper*, petite piece en un acte du sieur Fréron, qu'il avoit faussement attribuée

au comte de *Tressan*, persuadé que le nom de ce poëte aimable préviendrait favorablement le public, l'auteur se trouva placé auprès d'un homme qui applaudissoit à tout rompre, & crioit en même temps : *ah ! que cela est mauvais !* Fréron, surpris de ce procédé bizarre, va lui demander pourquoi il dit que la comédie est mauvaise, dans le temps même qui l'applaudit : *vous m'avez donné*, répliqua l'habitant du parterre, *un billet pour applaudir, je l'ai promis & je tiens parole ; mais je suis honnête homme & je ne puis trahir mon sentiment ; c'est pourquoi, tout en battant des mains, je dis & je répète que la piece ne vaut rien.* La sensation de ce personnage devint générale, & les spectateurs excédés d'ennui laisserent les acteurs à table, & allerent chercher ailleurs un *souper* moins mauvais.

Autres anecdotes relatives au spectacle.

Le chevalier de *Tintiniac*, officier aux gardes Françaises, s'étant placé à une piece nouvelle au milieu du théâtre, un spectateur cria du fond du parterre.

annoncez. M. de Tintiniac ne se remua point ; les clameurs redoublèrent , on poussa les choses jusqu'à crier : *annoncez, l'homme à l'habit gris de fer, galonné en or.* Le chevalier ne doutant plus que l'apostrophe le regardoit , s'avança sur le bord du théâtre & dit : *j'annonce que vous êtes des drôles que je rouerai de coups.* Le parterre se tut, & les acteurs continuerent la piece.

Un abbé coquet s'étant placé au théâtre , le parterre de mauvaise humeur cria : *à bas, M l'abbé* : celui-ci, sans se démonter , se leva , & dit poliment aux gens du parterre : *Messieurs, depuis qu'on m'a volé une montre d'or en votre compagnie, j'aime mieux qu'il m'en coûte un billet de théâtre que de risquer encore ma tabatiere.* Le parterre même applaudit à la saillie de l'abbé , & tous les rieurs furent de son côté. La comédie de *l'esprit de divorce* fut jouée aux Italiens ; à la seconde scene on entendit un coup de sifflet. M. de Morand, auteur de cette piece , sort des coulisses où il étoit , & du milieu du théâtre il jette son chapeau dans le parterre , en disant : *je compte que celui qui a sifflé ma piece voudra bien me le rendre ;* à l'instant il

descend au parterre ; mais personne n'a jugé à propos de lui remettre son chapeau, il fut obligé de le ramasser lui-même : la police ne voulant point qu'un auteur fit applaudir ses piéces l'épée à la main, fit arrêter M. de Morand, & lui défendit l'entrée des spectacles pendant six mois.

M. Piron mécontent du jeu de *Sarazin* qui représentoit dans une de ses piéces, & sachant que cet acteur avoit été abbé dans sa jeunesse, cria au milieu de l'amphithéâtre : *cet homme qui n'a pas mérité d'être sacré à 24 ans, n'est pas digne d'être excommunié à 60.* Le mot est excellent, mais il est mal appliqué ; car *Sarazin* étoit vraiment comédien.

La tragédie de *Childeric*, du même M. de Morand dont j'ai parlé plus haut, n'est pas sans mérite ; mais il y a trop de billets : un acteur apportant la seconde lettre, ne pouvoit passer, parce que le théâtre étoit rempli de jeunes gens. *Dumont*, vieux plaisant, qui seul avoit le droit qu'il s'étoit arrogé d'avoir une chaise au parterre de la comédie, cria : *place au facteur*, & la tragédie tomba.

Le célèbre *Dufresne*, qui seroit de

modele au *glorieux* de *Destouches*, jouant un jour d'un ton de voix basse, un spectateur cria, *plus haut*; l'acteur qui croyoit être le prince qu'il représentoit, répondit sans s'émouvoir, & vous, *plus bas*. Le parterre indigné repartit par des *brouhaha* qui firent cesser le spectacle; la police, qui prit connoissance de cette affaire, ordonna que Dufresne feroit des excuses au public; cet auteur souscrivit à regret à ce jugement, & s'avancant sur le bord du théâtre, il commença ainsi sa harangue : *Messieurs, je n'ai jamais mieux senti la bassesse de mon état que par la démarche que je fais aujourd'hui. . . .* Ce début étoit assurément très-injurieux pour le public; mais le parterre, plus occupé de la démarche d'un acteur qu'il adoroit, qu'attentif à son discours, ne voulut pas qu'il continuât, dans la crainte de l'humilier davantage, & Dufresne eut la gloire d'avoir vexé ceux mêmes qui cherchoient à l'abaisser.

Je ne puis terminer ce chapitre des anecdotes, sans en insérer une qui me fit beaucoup rire lors de l'événement. Un premier acteur d'opéra tombe malade au moment de la représentation ;

on

On prend pour le remplacer un de ces subalternes accoutumés à être sifflés, quand ils veulent sortir de leur sphère étroite ; le roi postiche paroît, chante, & il est sifflé ; mais sans se déconcerter, il regarde fixément le parterre & lui dit : *je ne vous conçois pas, & devez-vous imaginer que pour six cents livres qu'on me paie par année, j'irai vous donner une voix de mille écus ?* Le public oubliâ le peu de talent du chanteur, & lui applaudit pendant le reste de son rôle. Ou je me trompe, ou cela prouve qu'il est bon d'être quelquefois impudent.

Voilà, je pense, assez d'anecdotes pour cette fois ; si elles plaisent, comme j'ai lieu de le croire, puisqu'on les a désirées, j'en ai bon nombre qui pourront trouver place ailleurs.

Nous devons finir cet almanach, que certaines personnes que je connois trouveront sans doute trop long, par dire que M. de Voltaire travaille sans relâche à son *commentaire des œuvres* du grand *Corneille*, dont le premier tome va paroître. Un jeune auteur a risqué ces quatre vers relatifs à l'entreprise de M. de Voltaire :

Tome I.

M.m

*Que manquoit-il encore au plus sublime au-
 teur ,
 A Corneille , en un mot , qu'aucun rival
 n'efface ?
 Il lui manquoit d'avoir pour son commen-
 tateur ,
 Un Voltaire qui le remplace.*

Son altesse monseigneur le duc de Bouillon ayant écrit à M. de Voltaire une lettre en vers , à l'occasion de l'édition de *Corneille* , que ce poëte prépare pour ajouter un nouvel éclat aux ouvrages de ce grand homme , & faire un sort heureux aux héritiers de son nom , M. de Voltaire y a fait la réponse suivante :

« Vous voilà , *Monseigneur* , comme
 » le marquis de *la Fare* , qui com-
 » mença à sentir son talent pour la
 » poésie à peu près à votre âge , quand
 » certains talents plus précieux étoient
 » sur le point de baisser un peu & de
 » l'avertir qu'il y avoit encore d'autres
 » plaisirs.

» Ses premiers vers furent pour
 » l'amour , ses seconds pour l'abbé de
 » *Chaulieu*. Vos premiers sont pour
 » moi , cela n'est pas juste ; mais je
 » vous en dois plus de reconnoissance.

» Vous me dites que j'ai toujours triomphé de mes ennemis, c'est vous qui faites mon triomphe.

Au pied de mes rochers, au creux de mes vallons,

Pourrais-je regretter les rives de la Seine ?

La fille de Corneille écoute mes leçons ;

Je suis chanté par un Turenne :

J'ai pour moi deux grandes maisons,

Chez Bellone & chez Melpomene ;

A l'abri de ces deux beaux noms,

On peut mépriser les Frérons,

Et contenter gaiement leur sottise & leur haine.

Ab! c'est pour un amant un passe-temps bien doux,

D'embrasser la beauté qui subjugué son ame,

Et d'affubler encore du sel de l'épigramme

Un rival fâcheux & jaloux.

Cela n'est pas chrétien, j'en conviens avec vous ;

Mais les sots le sont-ils?... Le monde est une guerre ;

On a des ennemis en tout genre, en tous lieux ;

Tout mortel combat sur la terre ;

Le diable avec Michel combattit dans les cieux.

On cabale à la cour, à l'église, à l'armée :

Au parnasse on se bat pour un peu de fumée,

Pour un nom, pour du vent ; & je conclus au bout

Qu'il faut jouir en paix & se moquer de tout.

« Cependant, Monseigneur, tout en riant on peut faire du bien. Votre altesse veut en faire à mademoiselle.

Mm 2.

» *Corneille* ; vous voulez que je vous
 » taxe pour le nombre des exemplaires ;
 » si je ne consultois que votre cœur , je
 » vous taxerois comme le roi : vous en
 » seriez pour la valeur de 200 ; mais
 » comme je fais que vous allez par-tout
 » semant votre argent , & que souvent
 » il ne vous en reste guere , je me
 » réduis à six , & j'augmenterai le nom-
 » bre si j'apprends que vous êtes devenu
 » économe.

» Je supplie votre *altesse* de conser-
 » ver vos bontés au Suisse VOLTAIRE. »

Ce qu'on vient de rapporter honore à la fois le duc de Bouillon & M. de Voltaire ; un homme de génie est l'égal des grands , & il n'y a que les petits esprits , toujours resserrés en eux-mêmes , qui veulent mettre un intervalle entre la naissance & le talent ; si cette différence est réelle , je dirai , n'en déplaise à quelques comtes Allemands , qu'elle doit être en faveur du mérite : car , quoi qu'en disent ces *machines* titrées , qui ne trouvent pas mes vers bons , je terminerai mon almanach par ces huit vers que je tire d'une ode que je pris la liberté d'adresser , au mois de mai der-

nier, à S. A. R. le duc Charles de Lorraine, malgré les obstacles réitérés qu'un nommé G*** opposa au zèle désintéressé qui m'animoit :

*Eh ! que m'importe à moi le nom de vos aïeux ?
Le mérite n'est pas le fruit de la noblesse ;
Chez moi le plus grand homme est le plus vertueux ;
Le crime seul annonce la bassesse.*

*Mon héros est celui qui protégeant les arts ;
Verse sur les talents le feu de son génie ,
Et seconde à la fois les partisans de Mars
Et les enfants de la sage Uranie.*

F I N.

N. B. Mademoiselle Catinon, qu'on a cru morte des suites d'une couche fâcheuse, vit & reparoit sur la scène : au reste, point de médifance sur sa grossesse ; elle a épousé M. la Riviere, secretaire de légation de S. M. le roi de Pologne, électeur de Saxe, à la cour de France.

58590377

Digitized by Google

J 11

M/T/—

